

Brigade Mondaine [275] – Traquenard pour femmes seules

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

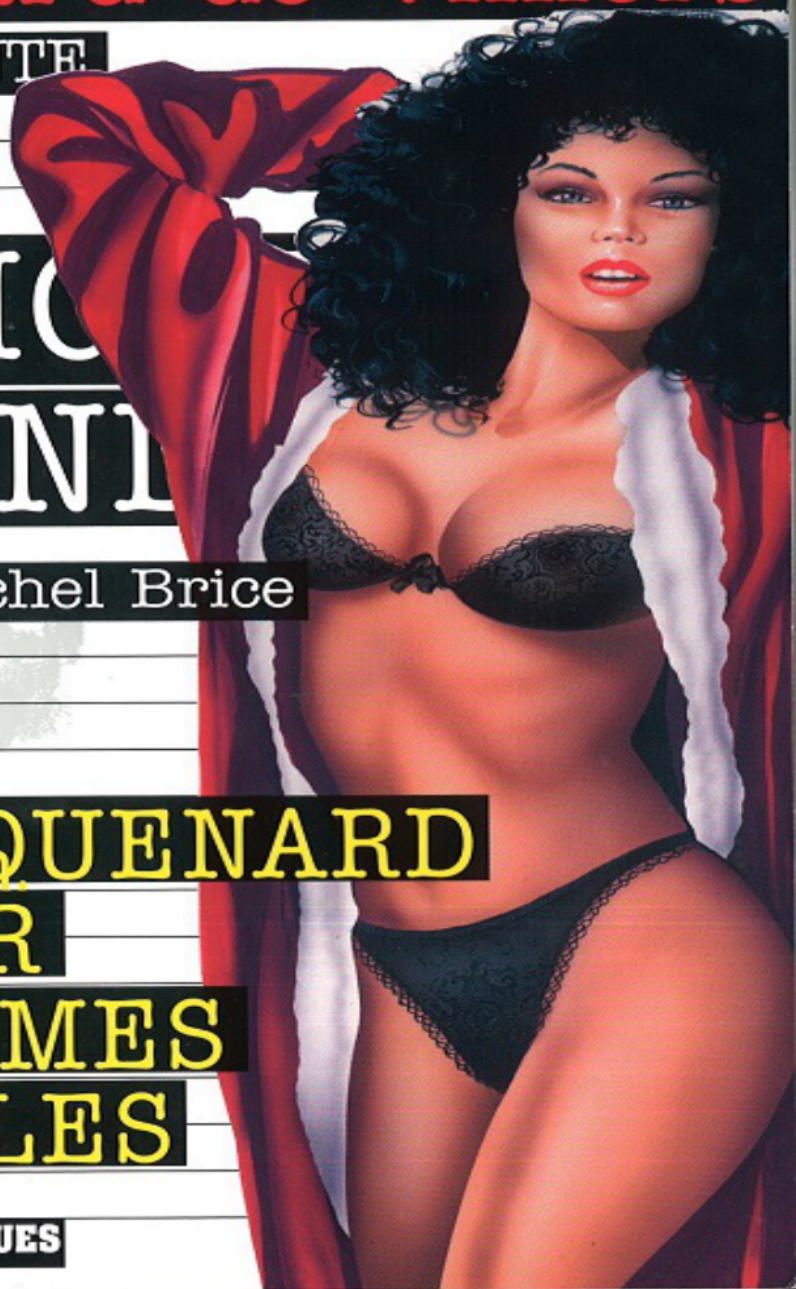
PRÉSENTE

BRIC
MONI

Par Michel Brice

TRAQUENARD
POUR
FEMMES
SEULES

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°275)

TRAQUENARD POUR FEMMES
SEULES



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

— Je pourrais peut-être récupérer mon fils, maintenant ? demanda Christine, qui trouvait que son face à face avec ce Père Noël de ce grand magasin avait assez duré.

— Bien sûr, répondit l'homme en grand manteau à capuche rouge, doublé de fourrure blanche, dont le visage était mangé par une énorme fausse barbe cotonneuse. C'est par ici, Madame...

Le hasard voulut que, pivotant sur lui-même, il fasse preuve d'une vivacité exagérée. Du coup, les pans de son manteau s'écartèrent l'un de l'autre. Cela ne dura qu'une seconde avant qu'il ne les rabatte, mais ce fut suffisant pour le regard leste et entraîné à ce genre de choses de Christine Brochard.

Qui aperçut fort nettement un sexe masculin de belle taille. Et dans la plus rigide des érections.

CHAPITRE PREMIER



L'homme qui déambulait dans les allées bondées sentait la sueur dégouliner le long de son cou, puis de sa colonne vertébrale, sans qu'il puisse rien faire pour l'éponger.

À cause de cette saloperie de costume.

Il s'agissait d'un long manteau très épais, molletonné, tombant jusqu'à ses chaussures noires et vernies, muni d'une profonde capuche qu'il n'était pas question de rabattre un seul instant, d'un rouge pétant et bordé d'une grosse fausse fourrure blanche.

Bref, un costume traditionnel de Père Noël.

Qui comprenait aussi la longue barbe cotonneuse blanche, lui mangeant les deux tiers du visage.

Il y avait la chaleur, accablante, poisseuse, mais il y avait aussi le bruit. Et la foule.

Enfin, pire que tout à ses oreilles : les cris stridents des enfants qui se pressaient par centaines dans les allées du « département jouets » des Galeries Modernes, en ce 19 décembre.

Un Père Noël qui n'aime pas les enfants ? C'est bien plus courant que ce que peuvent penser les âmes simples, celui-ci était bien placé pour le savoir. Chez certains « pères Noël intérimaires », recrutés dès le mois de novembre par les deux ou trois agences spécialisés, cela pouvait même tourner à la haine. À l'overdose.

Il faut bien reconnaître que passer huit ou dix heures par jour à suer sous ce costume grotesque et infernal, à supporter les cris des mômes, à devoir répondre à leurs questions idiotes – voire agressives parfois –, tout en les faisant sauter sur ses genoux en ayant l'air ravi, il y avait vraiment de quoi péter un câble de temps à autre.

Mais tout cela était balayé chez notre Père Noël, par un sentiment

beaucoup plus puissant. Tellement puissant qu'il le faisait presque tituber dans les allées surencombrées des Galeries, lui donnant des allures de Père Noël saoul. Un sentiment qui emplissait tellement son esprit qu'il finissait par ne presque plus entendre les cris des gosses, les appels furieux ou angoissés des parents ; ni la musique sirupeuse que déversaient les haut-parleurs du grand magasin, régulièrement interrompue par les annonces de promotions exceptionnelles offertes à tel ou tel rayon, au premier ou au quatrième étage (ici, on disait plutôt « niveau » qu'étage...) de ce temple de la consommation.

Ce n'était même pas un sentiment, d'ailleurs, qui poussait ce Père Noël au creux des reins, le forçant à avancer au hasard dans ce labyrinthe surpeuplé.

C'était de l'excitation.

Une excitation sourde, lancinante, puissante, qui remontait du plus lointain de son adolescence.

Une excitation qu'il avait lui-même oubliée depuis fort longtemps, et qui avait brutalement resurgi, intacte, affolante, au moment précis où, presque par hasard, il s'était retrouvé en train d'enfiler le célèbre costume rouge et blanc.

Tout en contournant à grand peine le rayon des consoles de jeux électroniques – l'un des plus chargés en clientèle –, il amorça un repli vers le fond du magasin, en direction des locaux réservés au personnel dirigeant, qui se trouvaient au même étage, le second, que le département jouets.

Il fallait à tout prix qu'il se débarrasse rapidement de cette maudite défroque. Sinon, il allait devenir dingue.

Déjà, il remerciait le ciel que le manteau soit un peu trop ample pour lui.

Ça lui permettait de dissimuler la formidable érection qui palpitait lourdement au bas de son ventre, sans la moindre entrave.

Car, au moment d'enfiler son déguisement, pris d'une impulsion soudaine – qu'il commençait à regretter amèrement –, il avait ôté son pantalon et son slip.

Et, dès qu'il s'était retrouvé dans la moiteur poisseuse et tonitruante du magasin proprement dit, environné de mères de famille jeunes et désirables (il ne voyait même pas les autres), il n'avait rien pu faire pour empêcher son membre viril de s'ériger puissamment.

À cause de ce souvenir qui était remonté à la surface de son esprit, depuis les ténèbres de sa mémoire inconsciente. Et qui ne cessait plus de le tarauder.

Deux ou trois fois déjà, il avait frôlé la catastrophe, lorsque de sales gosses avaient tiré l'un ou l'autre des pans de son manteau, manquant ainsi dévoiler à tous les regards ce qui se tramait dessous.

Un Père Noël bandant comme un cerf, au milieu de tous ces enfants, ça aurait quand même fait un peu désordre...

Il avait réussi à éviter ça, mais il sentait qu'il était préférable de ne pas tenter le diable plus longtemps : il allait rapidement quitter les rayons,

retourner dans le bureau du responsable de la sécurité, se débarrasser de ce satané manteau et remettre sagement son pantalon. Puis, il s'octroierait probablement une solide rasade de whisky – son péché mignon – histoire de se calmer les nerfs.

Et on n'y penserait plus.

Il n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la porte métallique, nantie d'un panonceau rouge et blanc indiquant « accès interdit », lorsqu'il repéra un gamin blond d'environ sept ou huit ans, qui pleurait à gros sanglots silencieux, tout en jetant des regards paniqués tout autour de lui.

« Encore un qui a paumé ses parents, songea-t-il avec un léger haussement d'épaules. Ils pourraient quand même s'en occuper un peu mieux que ça... »

En période de Noël, il y en avait au moins une douzaine par jour, des égarés. Des gamins ou des gamines qui, profitant d'un instant de distraction de leurs parents, filaient vers le rayon suivant... puis se révélaient incapables de retrouver ensuite leurs géniteurs. D'autant plus que ceux-ci, souvent, étaient déjà partis à la recherche du précieux moutard... mais dans la direction opposée.

Le Père Noël faillit détourner le regard et se diriger malgré tout vers la porte « accès interdit ». Après tout, il se trouverait bien un autre membre du personnel pour...

Mais, finalement, la conscience professionnelle l'emporta sur la prudence et il revint vers le gamin, s'accroupissant devant lui... en prenant bien soin de maintenir fermés les deux pans de son ample manteau.

— Eh bien, mon petit bonhomme, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il d'une voix douce, en caressant distraitemment les fins cheveux d'or de l'enfant. Tu as perdu ton papa et ta maman, c'est ça ?

Le gamin renifla un grand coup, se frotta le nez, en secouant affirmativement la tête.

— Ma maman... réussit-il à hoqueter entre deux restes de sanglots.

— Et comment tu t'appelles ? demanda le Père Noël. Tu le sais, j'en suis sûr : tu es un grand garçon !

C'était ça le problème avec les très petits : parfois, ils ne savaient même donner ce genre de renseignements. Il fallait alors attendre que ce soient les parents, affolés, qui se manifestent à l'une ou l'autre des caisses disséminées à chaque étage des Galeries Modernes.

Mais, évidemment, avec celui-ci, on était sûr qu'il avait l'âge suffisant pour savoir son prénom et son nom.

— J'm'appelle Kevin... dit-il effectivement. Kevin Brochard...

« Kevin ! pauvre gosse... », songea l'adulte, que cette ridicule mode des prénoms tirés de mauvais feuilletons américains révoltait.

— Et ta maman, tu sais comment elle s'appelle ? poursuivit-il sur le même

ton.

Kevin le regarda d'un air un peu effondré et eut un imperceptible haussement d'épaules :

— Évidemment que j'le sais, tiens ! J'suis plus un bébé quand même !

Visiblement, il commençait à reprendre du poil de la bête. Et le fait de se trouver face au Père Noël ne paraissait pas du tout l'impressionner.

— Elle s'appelle Christine, ma mère... précisa-t-il. Christine Brochard...

— Bon, viens avec moi, Kevin, dit le Père Noël en se relevant et en tendant sa main au gosse. On va la retrouver ensemble ta maman, ça ne va pas être long, tu vas voir...

Il se dirigea vers la caisse tenue par Magali, une petite blonde un peu grasse mais au regard salace. Pour l'heure, elle avait l'air aussi épuisée que débordée, Magali...

— Mademoiselle, dit le Père Noël, en s'efforçant de déguiser sa voix et sans regarder la jeune femme en face, voudriez-vous demander à la caisse centrale que l'on fasse une annonce au micro. Il faudrait informer Madame Christine Brochard que son fils Kevin l'attend au bureau 105.

— D'accord, répondit la blonde, en griffonnant le nom qu'on venait de lui donner sur un bout de papier. Je finis d'encaisser madame et j'm'en occupe.

Le Père Noël s'empressa de tourner le dos à Magali, qui n'avait paru se douter de rien. Heureusement, sinon son prestige en aurait pris un sérieux coup auprès de ces demoiselles, toujours prêtes à la moquerie.

La main de Kevin toujours dans la sienne, il se dirigea de nouveau vers la porte « accès interdit », derrière laquelle l'enfant et lui disparurent.

Au même moment, la musique s'interrompt et une voix féminine assez suave annonça à tout le magasin que « le petit Kevin Brochard attendait sa maman, etc. »

De l'autre côté de la porte régnait un « presque silence » extraordinairement agréable, par rapport au brouhaha confus du magasin proprement dit.

Comme il était déjà presque six heures et qu'on était vendredi, les « administratifs » étaient déjà partis et tous les bureaux, vitrés à partir d'un mètre au-dessus du sol moqueté, étaient déserts.

En outre, par rapport à l'atmosphère moite et étouffante de jungle équatoriale du magasin, il faisait ici une relative fraîcheur vraiment délicieuse.

— Viens, je vais te montrer un endroit vraiment génial, dit le Père Noël, en poussant Kevin à l'intérieur du bureau du responsable de la sécurité, le seul à ne pas être vitré.

Ils traversèrent la pièce de modeste dimension, jusqu'à une autre porte, que le Père Noël ouvrit sans hésiter.

— Waouh ! fit le gamin, dont les yeux s'écarquillèrent d'envie. C'est super !

La pièce était pleine de jouets correspondant à tous les âges de l'enfance, et il y avait même une *playstation*. Tout cela était destiné à calmer et à faire patienter les gamins perdus, en attendant que leurs parents viennent les récupérer.

Kevin était déjà installé devant la console de jeux et il ne s'aperçut même pas que le Père Noël venait de refermer la porte, le laissant seul dans cette véritable caverne d'Ali Baba.

Une fois revenu dans le bureau du responsable de la sécurité, l'adulte put enfin retirer sa capuche et sa fausse barbe, afin d'éponger son front ruisselant de sueur.

À présent, il n'y avait plus qu'à attendre que Christine Brochard daigne se manifester.

Histoire de patienter, le Père Noël d'occasion se dit qu'il pouvait toujours se débarrasser de son grand manteau et réintégrer slip et pantalon.

Mais quelque chose, une petite voix insidieuse au plus profond de lui, l'empêcha de le faire...

Lorsque l'annonce retentit dans les haut-parleurs, Christine Brochard, déjà affolée par la disparition de Kevin, sentit son cœur bondir dans sa poitrine. À la fois de joie (on avait retrouvé son fils) et de peur (lui était-il arrivé quelque chose ?)

« ... *est priée de se présenter au bureau 105* », conclut la voix féminine venue de nulle part et de partout.

Christine Brochard tournait sur elle-même comme un insecte pris dans une trop vive lumière.

Bureau 105... bureau 105... Est-ce qu'elle savait, elle, où il se trouvait, leur putain de bureau 105 ?

Enfin, reprenant un peu ses esprits, elle avisa l'un des vigiles chargés de la surveillance des éventuels vols, un superbe Noir taillé en athlète qui, si elle avait été dans son état normal, lui aurait sûrement fait grand effet.

Car Christine Brochard avait toujours été très portée sur les hommes. Et, à presque trente ans, il lui semblait que ce goût marqué pour les étreintes masculines ne faisait que s'accentuer chez elle.

Malgré son affolement et son angoisse, par une sorte de réflexe naturel, elle ne put s'empêcher d'arranger machinalement sa lourde chevelure brune, et de lisser sa jupe, un peu trop courte, un peu trop moulante, avant de se diriger d'une démarche ondulante vers le vigile, qui passait lentement dans le rayon des peluches.

— Pardon, Monsieur...

À cette voix douce, sucrée, presque caressante, le grand Noir – dont le badge de poitrine indiquait qu'il se prénommaît Désiré, ce qui lui allait comme un gant – baissa les yeux vers Christine et enveloppa sa silhouette pulpeuse d'un bref regard gourmand. Avant de remonter vers son visage à la beauté un peu épaisse (*vulgos*, disaient ses « bonnes » copines...), non sans s'attarder au passage sur sa lourde poitrine, que dissimulait mal un chemisier aux couleurs criardes, assez largement déboutonné dans le haut.

— Que puis-je pour vous, Mademoiselle ? s'enquit Désiré, en essayant de ne pas plonger ses yeux dans le décolleté qui s'offrait à sa concupiscence.

Christine Brochard battit des cils, passa un petit bout de langue machinale sur ses lèvres épaisses et naturellement rouges, se garda bien de rectifier le « mademoiselle » (il né fallait pas insulter l'avenir) et répondit, le regard en dessous, la tête légèrement inclinée à droite :

— On vient d'annoncer au haut-parleur que je devais aller récupérer mon fils au bureau 105, mais j'sais absolument pas où c'est...

— Ah ! oui, c'est celui du chef de la sécurité ! répondit aussitôt le vigile avec un large sourire. Mon chef, quoi ! Venez, je vais vous montrer...

Christine le suivit jusqu'à la porte marquée « accès interdit », qu'il ouvrit pour elle et maintint ouverte de son bras étendu.

— C'est le troisième bureau sur votre droite, lui précisa-t-il, les yeux scotchés sur les deux globes laiteux que le chemisier laissait entrevoir. C'est çui qu'est pas vitré, pouvez pas vous tromper...

— C'est très gentil à vous, murmura Christine, en prenant sans s'en rendre compte ce que sa copine Jessica appelait sa « voix de salope ». J'espère que j'aurai l'occasion de vous remercier, un de ces jours...

— Je suis là du mardi au samedi inclus, répondit Désiré du tac au tac. Et ma pause déjeuner est de 13 heures à 14 heures 30...

Pour passer la porte, Christine fut obligée de le frôler. Et il lui sembla, sur un coup d'œil fugitif et machinal, que le pantalon du vigile présentait, sur le devant, une bosse un peu trop proéminente pour un homme au repos.

Mais pas du tout pour un qui ne l'aurait pas été, au repos...

En prenant bien soin d'accentuer le balancement de sa croupe ronde et charnue, sachant parfaitement que le grand Noir la suivait des yeux, Christine se dirigea vers le bureau qu'il lui avait indiqué. Au moment où elle frappait au panneau de bois noir, elle entendit dans son dos le claquement sec de la porte métallique qui se refermait.

Elle eut un petit mouvement de recul en découvrant la personne qui lui ouvrit la porte.

Un Père Noël !

— Excusez-moi, hein ! j'ai été un peu surprise... s'excusa-t-elle aussitôt.

C'est bien ici qu'il est, Kevin ?

— C'est ici, entrez, Madame, je vous en prie, répondit l'homme déguisé, d'une voix un peu trop fluette et aiguë pour sa stature.

En observant son visage, comme elle le faisait sans même s'en rendre compte avec la plupart des hommes qu'elle rencontrait, Christine Brochard se dit que ce type n'avait vraiment rien pour lui.

Ni rien contre lui, d'ailleurs.

Ni brun ni blond, ni beau ni laid, ni petit ni grand, ni gros ni maigre, des yeux sans couleur bien définie, des traits imprécis, une silhouette sans aspérités ni contours nets : il n'était rien, au sens propre du terme.

Impossible à définir.

Transparent.

Il pouvait aussi bien avoir trente ans que quarante-cinq, il était sans âge.

La jeune femme se rendit compte qu'elle était tout de même un peu dure avec ce Père Noël sans barbe : à cause du long manteau ample dont il était enveloppé, il était difficile de porter un jugement sur sa silhouette.

— Kevin est dans la pièce à côté, ajouta-t-il, en désignant la porte à sa droite. Il va très bien, ne vous inquiétez pas : il s'est même rué sur la console de jeux dès son arrivée.

— Alors, ça, ça m'étonne pas de lui ! s'exclama Christine, en bombant involontairement le torse pour faire saillir son opulente poitrine.

Elle surprit aussitôt la lueur de convoitise qui venait de s'allumer dans les yeux ternes du Père Noël. Presque simultanément, une boule de chaleur prit naissance au creux de son propre ventre.

Ce type n'avait rien pour lui plaire ou l'exciter, mais elle était ainsi faite, Christine : le désir qu'elle provoquait chez les hommes la plongeait elle-même, presque à chaque fois, dans une sorte de trouble érotique assez agréable...

Ni l'un ni l'autre ne bougeait plus. Ils se tenaient face à face, à moins d'un mètre de distance, le sourire vague et le souffle embarrassé.

— Je pourrais peut-être récupérer Kevin ? finit par suggérer Christine, d'une voix plus rauque, au bout d'un assez long moment. On vous a assez embêté comme ça ! Et puis, vous devez probablement retourner là-bas... faire votre travail de Père Noël, j'veux dire...

L'homme en face d'elle eut une sorte de sursaut et un sourire un peu fat étira un instant ses lèvres molles.

— Faire le Père Noël ? répéta-t-il, comme s'il ne comprenait pas. Ah ! oui : le costume ! C'est ce qui vous a trompée, bien sûr ! Non, en réalité, je ne suis pas un vrai Père Noël. J'avais juste endossé ce costume pour voir comment les choses se passaient en rayons, aussi discrètement que possible. En réalité, j'occupe des fonctions beaucoup plus importantes, au sein des

Galleries Modernes !

Il avait dit ça avec une sorte de fierté d'enfant, mais son visage s'assombrit aussitôt, et un pli de contrariété barra son front, comme s'il se rendait compte qu'il en avait un peu trop dit, à cette cliente inconnue.

— Mais, cela dit, nous allons rejoindre Kevin immédiatement, bien sûr ! dit-il très vite. C'est par ici...

Le hasard voulut que, pivotant sur lui-même, il fasse preuve d'une vivacité exagérée. Du coup, dans le mouvement, les pans de son manteau s'écartèrent l'un de l'autre un peu plus qu'il n'aurait été souhaitable.

Cela ne dura qu'une seconde avant qu'il ne les rabatte l'un sur l'autre précipitamment, mais ce fut suffisant pour le regard leste et entraîné à ce genre de chose de Christine.

Qui aperçut fort nettement un sexe masculin de belle taille. Et dans la plus rigide des érections.

Paradoxalement, cette vision eut pour effet de faire disparaître instantanément la boule de chaleur qui s'était formée au creux de son ventre.

Simplement parce que son esprit, lui, s'était mis à tourner à plein régime. Froidement calculateur.

Ce type venait de lui dire qu'il occupait des fonctions importantes au sein du magasin. Bon. D'autre part, il bandait comme un taureau, et elle ne voyait pas qui d'autre, à part elle, aurait bien pu provoquer chez lui cette réaction. Donc, il avait envie de la sauter, c'était clair.

Et Christine Brochard se disait que, si elle se montrait bien complaisante, bien « salope » (*dixit* Magali, toujours), elle pouvait peut-être tirer de ce gros ponton, une fois leur petite affaire faite, des avantages matériels non négligeables et même substantiels.

Comme, au hasard, l'autorisation de ne pas payer ses achats de Noël...

Et, comme ça, elle garderait le fric pour elle, et cet ignoble radin de Jérôme – son mari – n'y verrait que du feu.

Ayant surpris le regard de la cliente en direction de son sexe fugitivement apparu, le Père Noël s'était changé en statue de sel. Il imaginait déjà le scandale si elle se mettait à pousser des hauts cris et à rameuter tout le monde...

Mais elle ne fit rien de tel.

Au lieu de fuir en piaillant, Christine, au contraire, fit un pas dans sa direction, en humectant ses lèvres épaisses du bout de la langue, le regard brillant.

L'homme fut secoué par un long frisson lorsque la petite brune effleura du bout des doigts la fourrure blanche qui ornait son manteau écarlate, au niveau de la poitrine.

— Je me suis toujours demandé en quoi c'était fait, un manteau de Père

Noël, susurra-t-elle en prenant une voix de petite fille, un peu niaise mais très perverse. Ça ne vous gêne pas que je me rende compte ?

— Pas... pas du tout... souffla le malheureux, qui avait l'impression de perdre complètement pied. Je... je vous en pr... oh ! aah !...

Mutine, la jeune femme venait, sous prétexte de saisir l'étoffe du manteau, de glisser sa main à l'intérieur, effleurant comme par mégarde les pectoraux de son vis-à-vis et les griffant légèrement à travers la fine chemise.

— Je n'aurais jamais cru que ça puisse être aussi doux... murmura Christine, en baissant les yeux.

Puis, certaine que « son » Père Noël était à point, à sa botte, elle décida que ce n'était plus la peine de finasser ni de perdre son temps.

Elle saisit résolument les pans du manteau rouge à deux mains et commença de les écarter lentement l'un de l'autre, en fixant son partenaire avec un sourire qui se voulait gourmand et ne réussissait qu'à être vulgairement salace.

Mais la victime de ses agissements n'en était plus à se soucier de vulgarité. Son sexe était si tendu qu'il commençait à devenir douloureux.

— Non... je vous en prie, Madame... il ne faut pas... parvint-il à balbutier, dans un ultime sursaut de conscience, mais sans faire la moindre tentative de geste pour se soustraire aux manœuvres féminines.

— Appelez-moi Christine, souffla la jeune femme, en continuant d'écarter les pans du manteau. Ou autrement, si ça vous fait plaisir...

Ce qui était inévitable ne tarda pas à se produire. Le membre noueux et épais jaillit soudain à l'air libre, avec la force d'un ressort trop tendu et libéré d'un coup.

L'esprit totalement enfiévré, le Père Noël eut un ultime sursaut de résistance et voulut rabattre les pans de son manteau devant sa verge palpitante, pointée vers Christine tel un énorme doigt accusateur.

Mais lorsque les propres doigts de la jeune femme s'enroulèrent doucement autour de sa hampe noueuse, tandis que son autre main se glissait entre ses cuisses un peu molles pour y dénicher ses bourses volumineuses et exagérément pendantes, il craqua d'un coup.

S'arrachant à l'affolante caresse, il se laissa tomber à genoux devant Christine et enfouit son visage dans le creux de son ventre, cependant que ses mains remontaient fébrilement le long de ses cuisses charnues, sous la jupe, afin d'aller pétrir sa croupe pleine et d'une fermeté irréfutable.

Il émit une sorte de petit gémissement en constatant qu'elle ne portait pas le moindre sous-vêtement. Une découverte qui le laissa littéralement fou de désir.

Avec des gestes maladroits, il entreprit de remonter la jupe violette sur les hanches de la jeune femme, provoquant chez elle un petit rire chatouillé.

— Quel sauvage tu fais, mon gros chéri ! susurra-t-elle, de son insupportable voix de gamine perverse. Tu veux voir mon petit chat ? C'est ça qui t'intéresse, hein, gros vicieux !

Mais son partenaire ne l'entendait plus qu'à peine. Le sang bourdonnant à ses oreilles, il braquait ses gros yeux globuleux sur le buisson noir, frisé et très touffu, qui s'épanouissait à l'intersection des cuisses rondes, à la peau d'une éclatante blancheur.

Soudain, enlaçant la jeune femme, les mains plaquées sur ses fesses, il plongea son visage dans cette petite forêt triangulaire, toute chargée de capiteux parfums.

Complaisante, Christine posa son pied gauche sur la chaise qui se trouvait juste à côté d'elle et écarta son genou, afin de lui faciliter l'accès à son ventre.

Lorsqu'elle sentit la langue chaude et frétilante de son partenaire s'insinuer entre les pétales nacrés de sa fleur intime, Christine réalisa qu'elle était déjà inondée de désir, un désir dont son cerveau n'avait même pas conscience.

La tête froide mais le corps chaud : Ç'aurait pu être la devise de Christine Brochard.

— Oh oui, c'est bon ! soupira-t-elle d'une voix pâmée, bien décidée à jouer à fond la comédie du plaisir, même si elle n'en ressentait aucun, ce qui lui semblait le plus probable. Mets-moi bien ta langue à fond, mon beau salaud ! Ah ! j'adore quand tu me bouffes comme ça !

Christine se forçait de moins en moins, commençant à trouver les « léchouilles » de son partenaire de plus en plus agréables en effet.

Aussi fut-elle plutôt déçue lorsqu'il s'interrompit et se releva brusquement. Elle eut presque peur de son regard halluciné, d'une fixité de dément.

— Déshabille-toi ! souffla-t-il, en commençant à se débarrasser de son manteau. Vite !

Christine hésita. Tirer un petit coup vite fait, se laisser enfler par ce type sur un coin de bureau, bon, pourquoi pas ? si elle pouvait en retirer les gros avantages financiers qu'elle avait en tête. Mais il ne s'agissait pas que ça prenne des plombs et des plombs non plus...

— Tu es sûr que c'est nécessaire ? murmura-t-elle, en enroulant ses doigts autour de la verge noueuse pointée vers elle. On ne peut pas faire ça... comme ça ?

— Non, mets-toi à poil, je t'en supplie ! l'adjura son partenaire, déjà débarrassé de son manteau et ne portant plus que sa chemise à fines rayures bleu ciel.

Bon, s'il le fallait...

Christine se débarrassa rapidement de sa jupe et de son chemisier. Mais,

lorsqu'elle envoya ses mains derrière son dos pour dégrafer son soutien-gorge de dentelle rose, il l'arrêta d'un geste :

— Non, ça, tu peux le garder ! Tiens, maintenant, sois gentille : enfile ça...

Christine fut un peu surprise de se voir tendre le manteau écarlate bordé de fausse fourrure blanche.

— Tu veux que je me déguise en Père Noël, c'est ça ? fit-elle avec un petit sourire grivois. C'est ça ton fantasme : tu veux baiser le Père Noël ? Gros cochon, va !

Mais, docile, elle enfila le manteau.

— La capuche aussi ! la supplia son partenaire, d'une voix geignarde.

Elle obéit docilement et son visage disparut presque entièrement dans l'ombre de la profonde capuche.

— Maintenant, sois gentille : suce-moi ! demanda l'homme, en empoignant sa verge tendue à pleine main.

Décidée à aller jusqu'au bout pour assurer la réussite de son petit plan, Christine se laissa tomber à genoux devant lui. Il dirigea lui-même son membre vers ses lèvres épaisses et rouges, dont il força le barrage presque brutalement.

À moitié étouffée par cette colonne de chair dure qui envahissait sans ménagement sa bouche, Christine s'efforça de lui prodiguer la caresse qu'il demandait avec toute la science dont elle était capable – et qui n'était pas mince, à en croire la plupart de ses ex-amants.

En se disant qu'après tout, si elle parvenait à le faire jouir de cette manière-là, sans avoir à le recevoir en elle par d'autres voies, ce serait toujours ça de gagné...

Mais son espoir fut assez vite déçu. Après quelques mouvements de va-et-vient entre ses lèvres chaudes et humides, son partenaire se retira brusquement de sa bouche et, la saisissant par les épaules, la força à se relever. Avec une force dont elle ne l'aurait pas soupçonné – et qui la troubla fort... il la porta littéralement jusqu'au grand bureau presque vide, à l'exception d'un téléphone et d'un ordinateur iMac, et l'assit tout au bord.

— Écarte tes cuisses ! gronda-t-il, d'une voix à peine reconnaissable.

Docile, Christine se renversa en arrière, en prenant appui sur les coudes, puis posa ses talons sur le rebord du bureau et ouvrit largement les genoux. Offrant une vision parfaite, d'une précision presque obscène, sur les replis luisants de son intimité, qui se devinaient malgré l'épaisseur bouclée et noire de sa proliférante toison.

Dès qu'elle fut en position, son partenaire se précipita entre ses cuisses avec un grognement vorace et, la saisissant par les hanches, plongea son visage tout entier au sein de cette forêt profonde, humide et odorante.

Christine laissa sa tête aller en arrière. Du coup, sa capuche se défit et la masse de ses longs cheveux noirs se répandit en corolle sur ses épaules. Elle ferma les yeux, attentive aux sensations que lui procuraient les lèvres et la langue qui fouillaient son sexe béant.

Il n'était pas maladroit, son Père Noël. Au contraire, même... Elle sentait des ondes de chaleurs prendre naissance entre ses cuisses, des picotements délicieux la parcourir, et son clitoris se gonfler comme bourgeon au printemps.

S'il continuait comme ça, il allait bien finir par la faire jouir, ce cochon de Père Noël ! Et, après tout, pourquoi pas ? Ce serait joindre l'agréable à l'utile...

Mais, une fois de plus, alors que Christine commençait sérieusement à s'exciter, son partenaire interrompit net ses explorations labio-linguales.

« Décidément, songea-t-elle, en retenant un petit cri de protestation frustrée, il a le chic pour casser l'ambiance, celui-là ! »

— Tourne-toi, maintenant... haleta l'homme, sans prendre la peine de préciser davantage.

Point n'était besoin, d'ailleurs : Christine avait parfaitement compris à quel genre de « figure imposée » il voulait passer maintenant. Et elle était plutôt pour : ça signifiait qu'on n'était plus très loin du dénouement.

De fait, la virilité de son partenaire lui parut encore plus grosse, plus gonflée, plus palpitante qu'au début de leur joute amoureuse.

Elle descendit du bureau, fit un demi-tour sur elle-même, se rallongea sur le plateau laqué noir, en prenant soin de bien écarter les jambes, les deux pieds solidement plantés sur la moquette gris clair.

Aussitôt, elle sentit deux mains fébriles écarter les pans du long manteau qui la couvrait, afin de dégager sa croupe, et surtout le profond sillon séparant ses fesses dodues.

Lorsque les doigts impatients de l'homme s'y insinuèrent, elle eut peur un moment qu'il ne se mette dans l'idée de la sodomiser, pratique dont elle avait horreur.

Mais, presque aussitôt, elle sentit la verge palpitante et dure glisser un peu plus bas et se diriger, à travers son buisson intime, dans la « bonne direction ». Rassurée, elle se détendit. Et laissa même échapper un profond soupir de bien-être, en sentant le membre viril la pénétrer d'une puissante poussée, de toute sa longueur.

Aussitôt, agrippé à ses hanches larges, son partenaire se mit à la pilonner en force, à toute vitesse, en haletant comme une bête essoufflée.

Christine comprit qu'il ne tarderait pas à exploser en elle, au train où il allait. D'un côté, elle s'en réjouissait : rien de pire, à son avis, que les types qui vous liment pendant des heures avant d'arriver à conclure.

Mais, d'un autre côté, elle aurait bien pris sa petite part de plaisir, dans cette affaire, et il était évident que son étalon ne lui en laisserait pas le temps. Tant pis...

De fait, les furieux coups de boutoir s'accéléraient encore, les soupirs devinrent gémissements, puis râles.

— Ah ! Agnès, mon Agnès, amour ! je vais jouir ! jouir en toi ! se mit soudain à balbutier son partenaire, dont les doigts se crispaient sur ses hanches à lui faire mal.

« Agnès ? songea aussitôt Christine. C'est quoi cette pétasse encore ? Bof ! après tout, si ça l'excite de penser qu'il est en train de la baiser plutôt que moi, son Agnès... »

Son partenaire s'immobilisa soudain, le ventre soudé à sa croupe et, en un dernier râle, se déversa en elle à longs jets brûlants.

Puis, tout de suite, avec une sorte de hâte fébrile, comme brutalement dégrisé, il sortit du ventre qu'il venait d'ensemencer et s'éloigna du bureau.

Lorsqu'elle se redressa et se retourna, Christine vit qu'il était déjà en train d'enfiler précipitamment son slip et son pantalon, en évitant de la regarder.

Elle eut un petit sourire froid.

S'il avait honte de ce qu'il venait de faire, c'était parfait : ce n'en serait que plus facile de lui faire tenir le petit marché qu'elle avait en tête.

Elle attaqua sans perdre de temps, et aussi frontalement que possible :

— Maintenant que tu as bien profité de ma naïveté et de ma faiblesse, j'espère que tu vas me faire un très beau cadeau, mon gros chéri... dit-elle en marchant droit sur lui, toujours revêtue de son manteau de Père Noël.

Elle n'avait plus du tout sa voix artificielle de petite fille, et avait repris son accent naturellement trainant, à la limite du vulgaire.

Il la regarda d'un air hébété, en finissant de boutonner son pantalon de lin grège.

— Un cadeau ? balbutia-t-il, avec l'air de tomber des nues. Mais quel cadeau ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— C'est pourtant bien simple, répondit-elle, de plus en plus froidement. Vous me faites venir ici pour récupérer mon fils et vous en profitez pour me faire subir des choses ignobles. Alors que Kevin est dans la pièce à côté et qu'il a peut-être tout entendu, si ça se trouve ! Vous imaginez le traumatisme, pour ce pauvre gamin ?

Son « amant » avait l'air de plus en plus perdu par la tournure que prenaient les événements.

— Mais enfin, je... Enfin, vous... Vous étiez tout de même consentante, il me semble !

— Qui le prouve ? demanda Christine avec une moue dédaigneuse. Ce

sera ma parole contre la vôtre, et je pense que la mienne pèsera plus lourd, bien plus lourd même : on écoute beaucoup plus les femmes que les hommes, dans ce genre de cas, vous savez. Surtout face à un type qui a « opéré » sur son lieu de travail. Un type qui a de hautes responsabilités dans sa boîte, en plus. Ce serait quand même dommage de risquer de perdre tout ça, non ?

Elle se radoucît brusquement, cherchant à souffler le chaud après le froid :

— Non, tu vois, mon gros chéri, le mieux ça serait d'être bien gentil et bien raisonnable avec ta petite Christine...

— Mais qu'est-ce que vous voulez à la fin ? demanda-t-il d'une voix geignarde.

Il semblait pratiquement au bord des larmes et ne cessait de repousser vers l'arrière ses rares cheveux, filasse et sans couleur bien définie.

— Oh ! pas grand-chose, rassure-toi, dit-elle sur un ton insouciant, presque badin. Disons que je vais retourner au magasin, faire tous mes achats de Noël : cadeaux, foie gras, champagne, tout quoi ! et que, après ça, tu t'arrangeras pour que je puisse sortir sans passer par la caisse. Tu vois ce que je veux dire ?

Le malheureux roulait des yeux égarés et semblait en proie à un début de panique. On aurait dit un lapin dont la patte vient d'être prise dans un piège et qui, impuissant, voit s'avancer le chasseur vers lui.

— Mais c'est complètement impossible ! finit-il par dire. Je n'ai aucun pouvoir sur les... Je ne suis que... Non, vraiment, je ne peux pas faire ça ! Si ça venait à se savoir, je me ferais foutre à la porte !

Christine Brochard eut un petit sourire froid :

— Le problème, mon gros chéri, c'est que si tu ne fais pas ce que je te demande, tu seras également viré, vu que j'irai clamer partout que tu m'as attirée dans ce bureau pour me violer. Et, en plus...

Elle effleura du doigt l'anneau d'or que sa victime portait à l'annulaire, mais bizarrement à la main droite. Main qu'il lui retira avec une vivacité effrayée.

— En plus, on est marié, à ce que je vois, poursuivit Christine, implacable. Tu crois que ta femme appréciera quand elle apprendra ce que tu m'as fait subir ?

— C'est impossible, répéta le pauvre homme, hébété, en se laissant tomber sur la chaise la plus proche. Je ne peux pas faire ça, essayez de me comprendre...

Un rictus de rage tordit les traits lourdement sensuels de la jeune femme, la rendant presque laide.

— Très bien ! gronda-t-elle, d'une voix de plus en plus vulgaire. Si tu le prends comme ça, je vais aller faire mon petit esclandre dans tout ton putain de magasin ! et on va bien voir ce qui va se passer ! Et je vais même y aller

dans cet accoutrement à la con : comme ça, on verra bien quel genre de pervers et de malade tu es !

En la voyant se diriger vers la porte du bureau, l'homme sentit une vague d'intolérable panique le submerger et lui obscurcir la raison.

Il ne pensait plus qu'une seule chose, obsédante, terrifiante : s'il laissait cette horrible harpie sortir de ce bureau, toute sa vie était fichue en l'air.

Il devait l'en empêcher, il devait l'obliger à se taire.

Par tous les moyens.

Il se leva en titubant. Ses yeux se posèrent sur le lourd vase de cristal épais, posé en décoration sur l'une des étagères de la bibliothèque.

Et même, il ne vit plus que lui...

Christine Brochard avait déjà la main sur la poignée de la porte, lorsqu'elle sentit un mouvement juste derrière elle. Une brusque appréhension lui comprima la poitrine et elle voulut se retourner.

Elle n'en eut pas le temps.

Le pied du gros vase la frappa à toute volée à la tempe droite et elle s'écroula sur la moquette en poussant un cri aigu de douleur.

Elle se retourna sur le dos pour tenter de se relever. Son champ de vision fut envahi par le visage dément de l'homme brandissant le vase pour la frapper une seconde fois. Ses yeux étaient emplis d'une telle haine, que la jeune femme en resta tétanisée durant une seconde.

Ce fut suffisant pour que l'arme improvisée s'abatte une seconde fois sur elle, lui faisant exploser l'arête du nez. Elle cria de nouveau, mais plus faiblement.

Ensuite, elle ne cria plus du tout.

Son bourreau continua de la frapper encore longtemps après qu'elle eut cessé de vivre, transformant son visage en une ignoble bouillie sanglante.

Enfin, il rejeta le vase rougi loin de lui, sur la moquette et se releva en titubant.

Ce fut alors, en tournant légèrement la tête, qu'il découvrit, entrebâillée, la porte de communication entre le bureau et la pièce aux jouets.

Et, entre cette porte et lui, immobile au milieu de la pièce, les bras le long du corps, les yeux fixés sur le cadavre défiguré de sa mère, le petit Kevin.

Kevin dont il avait totalement oublié l'existence, d'abord sous le coup de l'excitation érotique, puis sous celle de la panique, face au chantage de sa mère.

Une nouvelle vague d'affolement le submergea. Pas de témoin ! il ne pouvait laisser de témoin derrière lui ! sinon il était fichu !

Sans même savoir ce qu'il faisait, le meurtrier se rua sur l'enfant et lui envoya une terrible gifle, assénée de toute sa force de dément.

Le gamin fut littéralement projeté sur le côté. Sa tempe gauche heurta violemment le coin du bureau.

Il s'effondra sur la moquette et ne bougea plus.

Aussitôt, l'assassin se rua dans le couloir désert et, négligeant la porte donnant accès au magasin, partit en sens inverse, vers l'escalier.

L'escalier qui allait lui permettre de disparaître dans les entrailles sombres et tortueuses des Galeries Modernes. Où personne ne le retrouverait jamais.

CHAPITRE II



La lune pleine répandait une coulée d'argent scintillante sur les flots noirs de l'océan.

Une brise tiède et légèrement parfumée à l'eucalyptus faisait frissonner les larges feuilles tombantes des palmiers, qui se devinaient sur fond de ciel incroyablement étoilé.

Boris Corentin était étendu à même le sable blond, à l'une des extrémités de la plage déserte.

Appuyé sur les coudes, il regardait la magnifique jeune Tahitienne brune, agenouillée entre ses cuisses écartées, dont la lourde chevelure ruisselait sur ses épaules.

Il observait surtout, avec un plaisir grandissant, le va-et-vient lent et

régulier de ses lèvres pulpeuses autour de sa virilité orgueilleusement érigée.

Comme elle était aussi nue qu'il l'était lui-même, Corentin pouvait admirer la lourdeur de son opulente poitrine, dont les pointes érigées et brunes venaient parfois caresser subtilement l'intérieur de ses cuisses.

Et, plus bas, à peine visible dans la position où elle se tenait, le triangle sombre et dru de son intimité. Dans lequel, tout à l'heure, bientôt, il se promettait de s'enfoncer délicieusement, interminablement...

C'est alors que tout se dérégla.

D'une manière totalement absurde, la lune se mit à vibrer au-dessus d'eux, ainsi qu'à émettre une sorte de sonnerie stridente, monstrueuse, universelle.

Et Boris Corentin s'éveilla, seul dans son lit de célibataire de la rue de Turbigo.

D'un geste machinal, il décrocha le combiné du téléphone fixe, posé sur sa table de nuit, à côté du radio-réveil. Lequel indiquait huit heures vingt-deux.

« Qui est-ce qui peut être assez mal élevé pour m'appeler un samedi à une heure pareille ? », songea-t-il, de mauvaise humeur, assez frustré de n'être pas allé jusqu'au bout de son rêve tahitien.

Avant même d'avoir pu prononcer le « allô » sacramentel, il identifia le raclement de gorge tabagique du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la BRP, la brigade de répression du proxénétisme, nouvelle appellation pour la célèbre Brigade mondaine. Dont lui-même, commandant Boris Corentin, était unanimement reconnu comme le plus brillant membre... dans tous les sens du mot.

— Bonjour, Monsieur le divisionnaire, dit-il posément, avant que le patron ait placé la moindre parole.

— Boris ? fit la voix éraillée du commissaire. Comment saviez-vous que c'était moi ?

— Simple pressentiment... éluda Corentin avec un petit sourire en coin. Je présume que vous avez une vilaine affaire sur les bras, tellement vilaine qu'elle ne peut pas attendre lundi, et dont vous souhaitez nous faire profiter ?

— Vous présumez excellemment ! approuva Charlie Badolini. Je vous demande de réveiller illico votre ami Aimé Brichot, si ses trois enfants ne s'en sont pas déjà chargés, et je vous attends dans mon bureau à dix heures. Et tâchez d'être à l'heure, *pour une fois* !

Boris Corentin raccrocha avec une moue écœurée. La mauvaise foi du commissaire divisionnaire, c'était quand même quelque chose...

Il composa le numéro de son fidèle coéquipier et ami, le capitaine Aimé Brichot, et tomba sur Jeannette, sa femme et la mère de leurs trois enfants : Rose et Colette, les jumelles, âgées de quatorze ans, et Charles, dix ans.

— Tiens, Boris ! s'exclama joyeusement la jeune femme. Quel plaisir ! Il

y a un petit bout de temps que je n'ai pas eu l'occasion d'entendre ta voix. Tu es bien matinal, je trouve... Un problème ?

Corentin lui transmet l'ordre de Charlie Badolini, en lui demandant si son mari était dans les parages.

— Mon cher et tendre est au fond du lit conjugal, répondit Jeannette. Il est d'une belle couleur verte, il a passé les trois quarts de la nuit au-dessus de la cuvette des toilettes et il n'est même pas capable de « garder » un verre d'eau. Bref : il *me* fait la gastro du siècle ! Et, même si je dois me mettre à dos toute la police française, il est hors de question que je le laisse sortir dans cet état pitoyable !

Boris Corentin échangea encore deux ou trois phrases avec Jeannette Brichot avant de raccrocher. Il allait se résoudre à se rendre seul à la convocation de Charlie Badolini, lorsqu'il se souvint que le lieutenant Géraldine Hébert, la nouvelle recrue des « Affaires recommandées », était censé reprendre le travail lundi, après deux semaines de congés, passées aux îles Canaries, s'il se souvenait bien.

Avec un peu de chance, elle serait déjà de retour chez elle, ça ne coûtait rien d'appeler.

Le téléphone sonna au moins quatre ou cinq fois, dans le deux-pièces de la rue de Charonne. Boris Corentin s'apprêtait à abandonner, lorsqu'on décrocha enfin et qu'un vague « allô ? » fut ânonné par une voix féminine assez manifestement ensommeillée.

— Bonjour, Petit Bonhomme ! claironna Boris. Content de te savoir de retour ! Comment ça va ?

— Ah, c'est toi, Grand Chef ? bredouilla Géraldine d'une voix décidément pâteuse. Figure-toi que j'ai posé mes valises ici vers deux du mat' et que j'aurais bien aimé profiter d'un petit rab de sommeil. Mais bon...

Mais l'annonce qu'ils étaient convoqués par Charlie Badolini pour une affaire urgente et qu'ils allaient faire équipe tous les deux, vu l'état lamentable d'Aimé Brichot, suffit à réveiller complètement Géraldine Hébert.

— OK, Grand Chef : le temps de passer sous la douche, de me mettre quelque chose sur le cul et je déboule au 36. On se retrouve au bureau, ou bien ?

Boris Corentin se trouvait depuis cinq minutes dans le bureau des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine, lorsque Géraldine Hébert y fit à son tour son apparition, tout sourire dehors.

— Salut, Grand Chef ! s'exclama-t-elle. Je suis pas trop à la bourre, ça va ?

Boris Corentin ne répondit pas tout de suite à la question de Géraldine. Simplement parce que, en la voyant apparaître, après deux semaines d'absence, il avait reçu un petit choc agréable au creux de la poitrine.

À chaque fois qu'il se retrouvait face à leur jeune coéquipière, après une séparation plus ou moins longue, il ne pouvait s'empêcher de la trouver vraiment très jolie. Mieux que ça : appétissante. Surtout lorsque, comme maintenant, elle lui souriait, ce qui faisait à chaque fois apparaître la petite fossette de sa joue droite.

Boris Corentin demeura donc silencieux et immobile. Juste pour s'offrir, pendant quelques secondes, le plaisir de la regarder tout à son aise.

Géraldine Hébert était une jeune femme de 26 ans, rousse, les cheveux raisonnablement courts. Elle avait le teint laiteux, parsemé de quelques taches de rousseur discrètes sur les pommettes et les ailes du nez ; un nez qu'elle avait petit et légèrement retroussé. Avec cela, une bouche rouge et naturellement rieuse, ainsi que deux admirables yeux vert émeraude, qui pétillaient de malice derrière ses petites lunettes rondes à monture dorée très fine.

Le physique de Géraldine était à la hauteur de son visage : grande, de longues jambes fines, une croupe ronde et ferme, deux petits seins aigus et haut placés, qui se passaient parfaitement d'un quelconque soutien.

En plus de ça, c'était une jeune femme au caractère naturellement enjoué, facile à vivre, dotée d'un solide sens de l'humour et capable d'être drôle elle-même, à ses heures. Le tout joint à une intelligence acérée et une grande conscience professionnelle.

Bref, aux yeux de Boris, incorrigible coureur de jupons, Géraldine Hébert aurait parfaitement pu figurer la femme idéale, telle qu'il la concevait.

À un seul détail près. Mais rédhibitoire, le détail.

La jeune et jolie « fliquette » Géraldine Hébert aimait autant les femmes qu'il les aimait lui-même !

Oh ! bien sûr, c'était une fille moderne, n'ayant rien à voir avec l'image un peu caricaturale de la lesbienne hommasse et agressive avec les mâles !

Et même, lors d'une de leurs premières enquêtes ensemble, un soir, Boris Corentin avait eu l'impression assez nette qu'il s'en était fallu d'un rien, mais vraiment d'un rien pour que Géraldine et lui ne sautent le pas ensemble, et que la jeune femme ne revienne dans ses bras à une sexualité plus « orthodoxe »...

Boris Corentin finit par s'arracher à sa rêverie vaguement érotique, et il sourit à Géraldine, qui l'observait d'un air un peu narquois, mais aussi avec une certaine tendresse.

— Non, c'est bon, Petit Bonhomme : le patron nous attend à dix heures et il n'est que moins dix. Donc...

Ce surnom de Petit Bonhomme, appliqué à sa coéquipière, lui était venu spontanément aux lèvres quelques mois plus tôt. Géraldine Hébert avait d'abord froncé les sourcils :

— C'est une allusion à mes mœurs, ça ?

Puis, elle avait souri de la confusion de Boris Corentin se rendant compte de la bévue, et avait décrété que ça lui plaisait bien, « Petit Bonhomme ».

— Il est où, Mémé ? s'enquit-elle, en se débarrassant de son blouson molletonné, et apparaissant vêtue d'un jean rouge hyper-moulant et d'un tee-shirt noir qui mettait bien en valeur ses seins modestes mais superbement dessinés.

Boris la mit au courant et elle eut une moue sincèrement apitoyée :

— Pauvre Mémé ! j'espère qu'il va se retaper vite fait. Déjà qu'il est pas bien épais...

La relation entre Aimé Brichot et Géraldine Hébert avait connu des débuts un peu délicats. Surtout du fait du premier qui n'avait pas vu sans jalousie la jeune femme venir s'immiscer dans le « couple » qu'il formait avec Corentin depuis pas mal d'années déjà.

Et puis, à l'occasion d'une absence de Boris, ils avaient dû mener ensemble une enquête très délicate, ce qui les avait beaucoup rapprochés.

Mais ils n'en continuaient pas moins à se vouvoyer, comme par le passé...

— Bon, on y va ? fit Boris Corentin, en dépliant sa silhouette athlétique.

— Je te suis, Grand Chef ! Sois mon guide sur le chemin de la lumière !

— N'en fais pas trop quand même... soupira Corentin, avec un air faussement accablé.

À dix heures pile, ils poussaient la double porte capitonnée donnant accès au bureau de Charlie Badolini. Lequel bureau était, comme d'habitude, envahi d'une fumée grise hautement nicotinisée et goudronnée à mort : celle produite par les cigarettes brunes sans filtre que le commissaire divisionnaire fumait pratiquement à la chaîne, avec un mépris superbe pour les campagnes anti-tabac qui se succédaient en rafales depuis déjà quelques années.

— Ah ! tout de même... grogna-t-il de sa voix éraillée. Encore un peu et...

Il s'interrompit en voyant s'avancer Géraldine Hébert alors qu'il s'attendait à Aimé Brichot. Boris Corentin lui expliqua brièvement le pourquoi de son initiative.

— Vous avez bien fait, daigna l'approuver Charlie Badolini. D'autant que nous n'avons qu'à nous féliciter des états de service du lieutenant Hébert !

Lequel lieutenant devint rouge tomate sous ses taches de rousseur...

— Qu'est-ce que vous diriez de vous lancer à la poursuite d'un Père Noël ? demanda brusquement Charlie Badolini. Un Père Noël assassin et probablement violeur, qui plus est ?

— Si on n'est pas obligé de le poursuivre en traîneau... risqua Géraldine Hébert, ce qui lui valut un regard un peu agacé du commissaire divisionnaire.

Quelques minutes plus tard, Boris Corentin et sa jeune coéquipière étaient au courant de ce qui s'était passé, la veille au soir, dans le bureau du responsable de la sécurité des Galeries Modernes.

— La mère a été littéralement massacrée, conclut Charlie Badolini, en tendant à Boris Corentin une mince chemise cartonnée. Quant à son fils, Kevin, il n'a pas dit le moindre mot depuis hier soir, il est totalement sous le choc de ce qu'il a vu et subi...

— On le serait à moins, soupira Corentin, en découvrant les quelques photos prises sur les lieux par les spécialistes de l'identité judiciaire.

Il tourna la tête vers sa coéquipière :

— Je ne sais pas si c'est vraiment la peine que tu vois ça... murmura-t-il.

— Ça va, Grand Chef, je ne suis pas en sucre ! grogna Géraldine, en lui prenant le dossier des mains.

Mais, l'instant d'après, c'est toute pâle et d'un geste légèrement tremblotant qu'elle reposait le dossier sur le coin du bureau...

— Comment sait-on que le coupable est un Père Noël, si le gamin n'a rien dit ? s'enquit Géraldine Hébert.

— On ne le *sait* pas à proprement parler, répondit Charlie Badolini, en allumant une nouvelle cigarette.

On le suppose fortement, dans la mesure où Kevin Brochard a été conduit au bureau par l'un des Pères Noël en service dans le magasin, et qu'on a retrouvé le corps de Christine Brochard enveloppé dans un manteau rouge à capuche et à fourrure blanche.

— Mais, enfin, tout de même, ça devrait être facile de savoir *qui* faisait le Père Noël aux Galeries Modernes à ce moment-là ! s'étonna Boris Corentin. Je suppose qu'ils doivent faire appel à des agences d'interim plus ou moins spécialisées dans ce genre de boulots saisonniers, non ?

— Exact, approuva Badolini, et c'est là que ça se complique. Car, hier en milieu d'après-midi, l'un des trois Pères Noël qui officiaient s'est senti mal et a rendu son tablier, si je puis dire. Les deux autres ont été rapidement mis hors de cause par vos collègues du IX^e arrondissement. Donc...

— Donc, le meurtrier peut être n'importe qui, mais déguisé en Père Noël... murmura Géraldine Hébert.

— Ou encore celui qui s'est fait porter pâle et qui serait revenu en douce pour assouvir je ne sais quelle pulsion macabre, ajouta Boris Corentin.

— En tout cas, il faut que ce soit quelqu'un qui est familier des lieux ou qui l'a été, conclut Charlie Badolini. Sinon, comment aurait-il su où se trouvait le bureau où il a fait appeler Christine Brochard par haut-parleur ?

— Justement, là, il y a quelque chose qui m'étonne, si vous me permettez, intervint Géraldine sur un ton respectueux. Comment ce soi-disant Père Noël aurait-il pu savoir que Christine Brochard allait perdre son fils dans la foule ?

Ça sent un peu l'improvisation, tout ça, non ?

— Géraldine a raison ! appuya Boris Corentin. Ce qui semble impliquer que notre homme s'est habillé en Père Noël *pour une autre raison*, que nous ignorons. Et que c'est le hasard seul qui l'a mis en présence de Kevin Brochard, au moment où il venait de se perdre.

Corentin croisa les jambes et releva la tête vers Charlie Badolini :

— Il y a autre chose qui m'intrigue un peu, Monsieur le divisionnaire : comment se fait-il que cette affaire soit arrivée jusqu'à vous ?

— Intervention directe de notre bien aimé et très respecté directeur, grommela Badolini, une lueur de malice au fond de son œil sombre. Il a été contacté directement par l'un de ses partenaires attitrés au golf, un certain Ghislain de Rieusecq. Lequel se trouve être président du directoire du groupe des Galeries Modernes.

— Je vois... fit simplement Boris Corentin, avec une petite grimace.

— Monsieur de Rieusecq vit dans la terreur que l'affaire ne s'ébruite – ce qui ne s'est pas encore produit pour l'instant : il juge qu'en cette période de fêtes, ça pourrait avoir un effet désastreux sur le public...

— ... et sur son chiffre d'affaires, compléta Boris Corentin. On peut le comprendre, en effet.

— Quoi qu'il en soit, on m'a confié l'affaire et je vous la confie à mon tour. Inutile de vous recommander la plus grande discrétion, évidemment...

Le commissaire divisionnaire consulta rapidement sa montre, à son poignet gauche :

— Pour commencer, vous avez rendez-vous avec Ghislain de Rieusecq, au siège social des Galeries Modernes, dans exactement une heure. Il a absolument tenu à vous rencontrer pour vous faire ses recommandations...

— Ça commence bien ! soupira Boris Corentin, en se levant de son fauteuil.

Une heure plus tard, une secrétaire revêchissime, vêtue d'un tailleur gris aussi sinistre que son visage, introduisit Boris Corentin et Géraldine Hébert dans l'immense bureau de Ghislain de Rieusecq, dont les trois hautes fenêtres à meneaux donnaient directement sur les pelouses et les grands arbres du parc Monceau.

La pièce rectangulaire avait tout un côté latéral occupé par les rayonnages d'une bibliothèque débordant de livres, dont l'aspect disparate disait assez que leur présence ici n'était pas purement décorative.

Les trois autres murs étaient ornés d'œuvres originales d'artiste contemporains, choisis parmi les plus talentueux des dernières décennies : Tàpies, Rauschenberg, Twombly, Albers, Leroy, Marcheschi...

Ghislain de Rieusecq était manifestement un homme de culture. Et probablement très riche, songea Corentin, s'il pouvait s'offrir autant de toiles de maîtres.

Derrière l'immense bureau, dont la facture Régence tranchait avec la modernité des œuvres accrochées aux murs, les deux policiers découvrirent un homme d'environ soixante-dix ans, au visage marqué, buriné, à la mine sévère, qu'accentuaient encore ses cheveux gris coupés très courts.

Constatant que l'un de ses deux visiteurs était une femme, Ghislain de Rieusecq se leva de son fauteuil – de même style que son bureau – et fit deux pas à leur rencontre. Boris Corentin se dit que, très probablement, s'il était venu accompagné d'Aimé Brichot, Rieusecq n'aurait pas bougé de derrière son bureau directorial...

Le président n'alla pas jusqu'à leur serrer la main, mais eut une imperceptible inclinaison du buste devant Géraldine en la saluant.

C'était un homme massif, qui dégageait une impression de force et de détermination, encore accentuée par l'éclat dur de ses petits yeux gris, toujours en mouvement et pétillant d'intelligence.

Boris Corentin également nota que Ghislain de Rieusecq attendit que Géraldine ait pris place dans son fauteuil avant de s'asseoir à son tour.

— Madame, Monsieur, j'ai malheureusement fort peu de temps à vous consacrer ce matin, commença le président, d'une belle voix de bronze. Je suppose que vos supérieurs vous ont déjà mis au courant du malencontreux incident qui s'est produit hier dans le plus important de nos cinq magasins parisiens.

Boris Corentin tiqua ostensiblement sur le mot « incident », qui lui parut odieux dans le contexte, mais Ghislain de Rieusecq parut ne pas s'en apercevoir.

— En réalité, si j'ai tenu à vous rencontrer, c'est à seule fin de me faire idée des personnes qui allaient devoir résoudre cette délicate affaire. Et, à première vue, mon sentiment est plutôt positif, poursuivit Rieusecq, en s'adressant plus spécialement à Boris Corentin.

Lequel commençait à se sentir quelque peu agacé du ton tranquillement supérieur que le président prenait avec eux. Il avait l'impression de se voir décerner un quelconque diplôme, ou une place au tableau d'honneur...

Il ouvrit la bouche pour poser une question, mais Rieusecq avait déjà repris la parole, en homme peu habitué à être interrompu :

— Pour tout ce qui concerne les détails techniques, je vais vous adresser à mon gendre, Antoine Véhesse, qui s'occupe de la sécurité au magasin en question. C'est du reste dans son bureau que ce... enfin que le drame s'est produit. Du reste, il est prévenu et vous attend chez lui, dit-il en tendant à Boris une petite carte de visite d'un geste négligent.

— Chez lui ? s'étonna Corentin. Vos Galeries ne sont pas ouvertes aujourd'hui, un samedi ?

— Bien sûr que si, répondit Rieusecq d'un ton assez sec. Mais il m'a semblé préférable, pour plus de discrétion, que vous ne vous rencontriez pas au magasin même, tant que ce n'est pas absolument indispensable. Car la discrétion, c'est la première chose que j'attends de vous, j'espère que vous l'avez bien compris ?

Boris Corentin comprenait surtout que c'était même la seule chose que le président exigeait d'eux. Il ne faisait même pas d'effort pour cacher qu'il se moquait éperdument qu'on retrouve ou non l'assassin de Christine Brochard, mais pas du tout que son geste vienne à s'ébruiter.

Le chiffre d'affaires, toujours le chiffre d'affaires, rien que le chiffre d'affaires...

Ghislain de Rieusecq se leva, signifiant ainsi aux deux policiers que l'entretien était terminé. Entretien si bref et si vide qu'ils se demandaient tous les deux ce qu'ils étaient venus faire dans ce bureau.

— Pas cool, papy... commenta sobrement Géraldine, lorsqu'ils se retrouvèrent sur le trottoir de la minuscule avenue de Valois, à quelques dizaines de mètres du boulevard Maiesherbes. Bien contente de pas être sa secrétaire, à celui-là ! Je comprends mieux qu'elle ait l'air aussi renfrognée...

— Antoine Véhesse habite à moins de dix minutes d'ici, on pourrait peut-être y aller à pied ? suggéra Boris Corentin, après un rapide coup d'œil sur la petite carte de visite remise par Ghislain de Rieusecq.

— T'as pas peur qu'on se gèle les couilles, Grand Chef ? Ça caille méchant ce matin !

— Quelle élégance, quelle classe, quelle distinction, comme dirait Mémé ! sourit Boris, que la verdure naturelle du langage de la jeune femme amusait plutôt, contrairement à Brichot qui en était sincèrement choqué. Allez, amène-toi, Petit Bonhomme, au lieu de râler et de proférer des horreurs : on va marcher vite, ça te réchauffera...

Effectivement, ils mirent à peine sept minutes pour atteindre la rue de la Bienfaisance. Antoine Véhesse vivait dans un superbe immeuble haussmannien en pierre de taille, situé en face du chœur de l'église Saint-Augustin et à moins de vingt mètres de la minuscule place du Guatemala.

— Chicos, non ? fit observer Géraldine Hébert, tandis que Boris Corentin pianotait le code d'accès, rajouté au stylo plume sur la carte de visite. Cela dit, ça doit être pas mal bruyant, à cause du boulevard Maiesherbes...

Dans un premier hall, assez petit pour ce type d'immeuble, ils furent arrêtés par une autre porte, affreusement moderne, visiblement ajoutée récemment, munie d'un interphone. Corentin repéra facilement le nom de Véhesse et enfonça le bouton.

Personne ne s'enquit de ce qu'il voulait, mais la porte se mit à bourdonner. Lorsque Boris tira la poignée, elle s'ouvrit sans problème.

Derrière s'étendait le vrai hall, de majestueuses proportions, rehaussé par un superbe escalier tournant, sous lequel était dissimulé l'ascenseur. Comme Antoine Véhesse habitait au second, ils prirent l'escalier sans hésiter.

Boris Corentin supposa que Ghislain de Rieusecq avait dû prévenir son gendre de leur arrivée et qu'ils étaient guettés, car, à peine eut-il mis le pied sur le palier du second étage, Géraldine Hébert sur ses talons, que la porte de l'unique appartement de l'étage s'ouvrit. Sur un homme aux cheveux clairsemés malgré son jeune âge – il ne devait pas avoir plus de 35 ans –, oscillant entre le châtain et le blond, aux yeux vaguement gris bleu et aux traits assez mous.

— Entrez, je vous en prie, dit-il d'une voix assez éteinte, un peu trop aiguë et fluette pour sa stature, sans même leur demander s'ils étaient bien les personnes qu'il attendait. Je suis Antoine Véhesse...

Après s'être brièvement présentés, tout de même, Boris et Géraldine pénétrèrent dans un vestibule un peu sombre, du fait que toutes les portes en étaient fermées. Des profondeurs de l'appartement leur parvenaient les accords très hésitants d'un piano maladroitement joué, ainsi qu'une voix de femme, par instants brefs.

Antoine ouvrit la première porte à droite du vestibule et les fit entrer dans ce qui semblait être un petit salon, ou un fumoir, assez sinistre à cause des volets hermétiquement clos. De fait, le maître des lieux alluma une petite lampe à abat-jour vert, posée sur un guéridon d'acajou, sans paraître s'être aperçu qu'il faisait grand jour, au dehors.

— Pardonnez-moi mais j'ai à peine fermé l'œil de la nuit et je dois avoir une tête à faire peur, s'excusa-t-il, en leur désignant deux fauteuils Louis XV disposés en face d'un petit canapé de style plus récent, sur lequel lui-même prit place.

— Nous pouvons le comprendre, l'assura Boris Corentin d'un ton pénétré. Ce qui s'est passé dans votre bureau, hier soir, a dû vous faire un choc...

— Un choc ? C'est un cauchemar, vous voulez dire ! s'anima Véhesse. Je n'arrive pas encore à comprendre comment un détraqué a pu subtiliser un costume de Père Noël et s'introduire dans les parties privées du magasin pour... pour...

— Il s'agit peut-être d'un membre de votre personnel, hasarda Géraldine Hébert, et, du coup, il...

— Impossible ! la coupa presque rageusement Véhesse. Je réponds de chacune des personnes travaillant aux Galeries Modernes ! D'ailleurs, si ç'avait été un employé, l'un ou l'autre de ses collègues l'aurait forcément identifié...

— Malgré la fausse barbe blanche et la capuche sur la tête ? fit doucement

Boris Corentin.

— Oui, bon... éluda Véhesse d'un ton agacé. Il n'empêche que je réponds de tous. Vous m'entendez : de tous !

Il se radoucît brusquement et ajouta :

— De toute façon, je suis certain que vous allez rapidement remonter la piste de ce détraqué et le coincer. Soyez assurés que vous pourrez disposer de moi autant qu'il sera nécessaire. Mon numéro de portable est sur la carte que vous a remise mon beau-père : n'hésitez pas à vous en servir, à n'importe quel moment du jour et de la nuit.

Boris Corentin ne répondit pas tout de suite, agacé qu'il était par la manie qu'avait Antoine Véhesse de faire claquer l'ongle de son pouce contre son alliance. Alliance qu'il portait à la main droite, contrairement aux usages.

— Je vous remercie de votre collaboration, finit-il par dire. Je pense qu'elle nous sera nécessaire, en effet.

Les deux policiers posèrent ensuite un certain nombre de questions techniques concernant les va-et-vient du personnel, leurs horaires, etc.

Antoine Véhesse répondit à toutes sans difficulté. Mais en revenant à chaque fois à son idée de départ, selon laquelle il ne pouvait pas s'agir d'un membre de son personnel.

Géraldine Hébert eut l'idée de lui demander s'il était possible qu'ils disposent d'un plan général des Galeries Modernes et Véhesse leur répondit qu'il leur fournirait dès qu'il aurait rejoint son bureau, en début d'après-midi.

Et tout cela sans cesser de faire machinalement claquer son ongle de pouce, à l'intérieur de sa main droite, contre son alliance en or.

À aucun moment il ne proposa la moindre boisson à ses visiteurs. Mais, après ce qu'il avait dû affronter la veille, Corentin comprenait qu'Antoine Véhesse pouvait avoir un peu la tête ailleurs...

Ils prirent assez rapidement congé, en assurant le responsable de la sécurité qu'ils passeraient le voir à son bureau en début d'après-midi.

— Passez par l'entrée du personnel, s'il vous plaît, leur recommanda-t-il sur un ton pressant, presque suppliant : ce sera plus discret, n'est-ce pas...

Décidément, entre le beau-père et son gendre, on y tenait vraiment, à la discrétion...

CHAPITRE III



Après avoir refermé la porte du vestibule derrière les deux policiers, Antoine Véhesse retourna s'asseoir dans le petit salon aux volets clos, où, d'ordinaire, il ne mettait à peu près jamais les pieds.

Il éteignit la petite lampe à abat-jour vert et, plongé dans la pénombre, se laissa tomber dans l'un des deux fauteuils, celui qui avait été occupé un instant plus tôt par la jeune femme policier.

Pas mal, d'ailleurs, cette petite rouquine au visage un peu mutin, pas mal du tout même. En temps ordinaire, Antoine Véhesse l'aurait très probablement trouvée fort à son goût et aurait même tenté de le lui faire comprendre.

Mais on n'était pas « en temps ordinaire ». Et Véhesse était malheureusement certain que, pour lui, il n'y aurait plus jamais de « temps ordinaire ».

Parce que, depuis quelques heures, il avait basculé dans quelque chose qui n'avait pas de nom.

Ou alors, des noms si horribles, si lourds de conséquences, qu'il préférerait ne pas se les formuler trop nettement.

Moins de vingt-quatre heures plus tôt, il s'était brutalement transformé en assassin.

Soudain, la porte du petit salon où il se trouvait s'ouvrit avec une certaine brusquerie, faisant sursauter Antoine Véhesse. Qui se mit à sourire machinalement, un pâle et emprunté sourire de gamin pris en faute.

— Antoine ? Mais qu'est-ce que vous faites là, dans le noir ? Vous perdez la raison, mon ami !

La voix métallique et toujours aussi désespérément calme de Clotilde, sa

femme, acheva de lui faire perdre ses moyens et il ne répondit rien, se contentant de se recroqueviller un peu plus dans le fauteuil.

Clotilde actionna l'interrupteur et la lumière du lustre se répandit dans la petite pièce, obligeant Antoine Véhesse à fermer les yeux quelques secondes.

— Vous avez une mine à faire peur, mon ami, dit encore la jeune femme aux cheveux blond cendré, retenus en un impeccable chignon par une épingle d'or agrémentée d'une perle naturelle. Je sais bien que ce qui s'est passé hier dans votre bureau est assez désagréable, néanmoins vous pourriez tenter de réagir. De vous conduire en homme !

Et voilà, c'était reparti...

Antoine Véhesse jeta un regard accablé à son épouse. Comme à son habitude, elle était d'une élégance parfaite dans son tailleur Yves Saint Laurent, qui soulignait discrètement la finesse de sa silhouette.

Mais, aux yeux de son mari, ce vêtement était comme une armure inviolable. Une carapace d'acier lui interdisant l'accès au corps de Clotilde.

Un corps qu'il n'avait plus touché, ni même seulement vu depuis près de dix ans.

— Je... je crois que je vais prendre une douche froide, me changer et aller travailler... soupira-t-il sans la moindre conviction, uniquement parce qu'il sentait qu'il devait dire quelque chose.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, assura Clotilde, sur le même ton froid, mais avec en plus une petite moue méprisante au coin de ses lèvres minces et impeccablement maquillées. Je ne souhaite pas que Victoire et Ghislain voient leur père dans cet état d'avachissement pitoyable : qu'est-ce qu'ils iraient penser de vous ?

« La même chose qu'ils pensent déjà et que vous leur avez soigneusement inculquée, faillit répondre Véhesse : que leur père est un minable et un raté ! »

— Bien, je vous laisse, articula Clotilde. Il se trouve que j'ai énormément de choses à faire, *moi* !

Elle éteignit la lumière, au grand soulagement de son mari, et referma la porte avec une sèche autorité.

Antoine Véhesse laissa retomber lourdement son menton sur sa poitrine et poussa un long soupir, proche du gémissement, tel un ballon se dégonflant inexorablement.

À mieux y réfléchir, était-il si dramatique que cela, le brutal basculement de son existence, qui s'était produit la veille ? De toute façon, sa vie était un champ de ruines, il ne le savait que trop. Et même pas de ruines pittoresques !

En onze années de vie commune, il avait eu le temps de se demander de très nombreuses fois comment il avait bien pu séduire cette blonde jeune fille de 17 ans nommée Clotilde de Rieusecq, à la faveur d'une soirée où ils s'étaient trouvés tous les deux.

Rien que ça tenait déjà du miracle, du hasard hautement improbable : que l'héritière de la riche et puissante famille de Rieusecq puisse honorer de sa présence une fête où lui, Antoine Véhesse, fils de deux petits fonctionnaires des impôts, était également invité.

Le pire, c'est qu'il ne savait même plus comment il avait bien pu s'y prendre, lui si timide, si emprunté avec les filles, pour séduire cette adolescente déjà très sûre d'elle en apparence. Qu'est-ce qu'elle avait bien pu lui trouver, au fade et insignifiant Antoine ?

Il y avait bien sûr le fait qu'il avait six ans de plus qu'elle, mais c'était tout de même un peu mince, comme prestige de séduction...

Toujours est-il que, le soir même, dans son petit appartement de célibataire, Clotilde s'était donnée à lui, lui faisant par la même occasion cadeau de sa virginité.

Et, un mois et demi après, à la grande consternation des deux amants, Clotilde de Rieusecq découvrait qu'elle était enceinte des œuvres trop rapides et un peu bâclées d'Antoine Véhesse, qu'elle n'avait plus revu après cette soirée « spéciale dépucelage »...

Ghislain de Rieusecq, son père, était entré dans une fureur noire, avait traité sa fille unique de traînée, l'avait même menacée de la faire avorter à coups de talon de botte...

Mais, d'avortement, il ne pouvait être question dans cette famille de vieille souche poitevine, profondément catholique, à la limite de l'intégrisme.

Du coup, le malheureux Antoine Véhesse s'était vu convoquer un samedi matin, dans l'hôtel particulier de l'avenue Henri-Martin. Où on l'avait littéralement sommé de demander la main de Clotilde, afin de « réparer », comme on disait encore chez les Rieusecq.

Timide et maladroit dans ses amours, peu à l'aise en société, n'ayant quasiment pas d'amis, Antoine Véhesse était en revanche animé par une forte ambition sur le plan social. Il voulait « grimper ».

Il entrevit dans la seconde quelle chance s'offrait à lui, de ce point de vue-là. À cette époque, Ghislain de Rieusecq n'était pas encore président du directoire des Galeries Modernes, mais il en était déjà l'un des membres les plus influents : devenir le gendre d'un tel homme, c'était mettre le pied sur le premier barreau d'une échelle qui allait l'emporter directement vers les sommets de la fortune et de la puissance.

De fait, la carrière d'Antoine Véhesse, après son mariage, avait été rapide. Et elle ne faisait que commencer, il en était certain. De responsable de la sécurité du magasin principal, il serait ensuite nommé directeur de l'une des autres succursales parisiennes, afin de se « faire la main ». Puis, tout naturellement, son beau-père le ferait entrer au directoire. À la présidence duquel il lui succéderait un jour, s'il ne faisait pas d'erreur de parcours.

Et, justement, une erreur, il venait d'en commettre une. Et une énorme

même...

Si son ascension professionnelle était allée bon train, en revanche, Antoine Véhesse avait tout de suite su que sa vie sentimentale marchait droit au désastre. Désastre qui n'avait pas manqué de se produire, dès avant la naissance de Victoire, leur fille, aujourd'hui âgée de onze ans.

Dès les premiers mois de leur mariage, Clotilde avait manifesté le désir d'avoir sa chambre à elle, sous prétexte qu'elle était « habituée à son indépendance ».

Chambre dont elle n'avait pas tardé à refuser l'accès à son époux...

Sauf une fois.

Un peu plus d'un an après la naissance de Victoire, Antoine Véhesse avait eu la surprise, un soir, de voir Clotilde faire irruption dans sa propre chambre, en chemise de nuit, pour lui faire une déclaration stupéfiante.

— J'ai trop souffert de n'avoir ni frère ni sœur, lui avait-elle déclaré, de ce ton calme et froid dont elle ne se départait jamais, et je ne veux pas que ma fille en soit à son tour malheureuse. Par conséquent...

Et, sous les yeux médusés de son mari, Clotilde avait fait passer sa chemise de nuit par-dessus sa tête, s'était allongée sur son lit et avait ouvert les jambes.

— Faites-moi un enfant, mon ami, avait-elle cru bon de préciser, le regard absent.

Vu les circonstances, Antoine Véhesse avait eu un certain mal à obéir à cette injonction. D'autant que Clotilde n'avait rien fait pour l'aider et avait subi ses assauts sans faire semblant d'y trouver le moindre début de plaisir...

Il n'empêche que, neuf mois et deux jours plus tard, elle donnait un frère à Victoire, garçon de trois kilos et demi que l'on prénomma Ghislain, comme son grand-père maternel – bien entendu prononcé « Guilain », comme l'exige le bien-parler de la bonne société.

Après quoi, Clotilde avait signifié à son mari que plus jamais elle ne se livrerait à ses grossiers appétits...

D'emblée, Antoine Véhesse avait été écarté de l'éducation de ses propres enfants. Non seulement par la volonté de sa femme, mais aussi par celle de son terrible beau-père, qui s'était pris d'une affection déraisonnée pour le petit Ghislain et avait mis le marché en main à son gendre :

— Véhesse (il n'avait jamais appelé son gendre par son prénom...), que les choses soient bien claires, lui avait-il exposé avec sa brutalité coutumière : soit vous acceptez de ne vous mêler en rien de l'éducation de ces enfants, soit je vous casse les reins – professionnellement s'entend. Vous avez une minute pour me donner votre réponse...

Antoine Véhesse avait cédé. Et, au fil des années, il avait vu s'installer et croître, dans les regards de ses enfants, exactement le même mépris que leur

mère exprimait à son endroit. Il avait fini par s'y habituer, pensait-il sincèrement.

Pour compenser, il s'était jeté à corps perdu dans le travail, passant le plus clair de son temps en dehors de l'immense appartement de la rue de la Bienfaisance -appartement acheté par son beau-père juste avant le mariage, et mis au seul nom de Clotilde, bien entendu.

De temps en temps, Antoine Véhesse profitait des faveurs d'une vendeuse ou de l'autre, aux Galeries Modernes, en ayant conscience que la plupart des filles qui lui cédaient le faisaient plus dans l'espoir d'une « promotion canapé » que par une véritable attirance pour ses faibles charmes.

Et ce genre de passades lui arrivait de moins en moins souvent. Il en perdait peu à peu le goût et se disait qu'il finirait pas ne plus penser au sexe du tout.

Seulement, la veille, il avait fallu que germe dans son esprit cette idée saugrenue : enfiler l'habit du Père Noël reparti chez lui pour cause de maladie soudaine et aller déambuler dans les rayons des Galeries ainsi accoutré.

Sans se douter de la tempête que ce simple costume allait déclencher, en le replongeant vingt ans en arrière, presque jour pour jour...

Ce réveillon de Noël 1986, Antoine Véhesse avait fini par l'oublier, les années passant. Non, évidemment, il ne l'avait pas *vraiment* oublié. Simplement, il l'avait en quelque sorte remisé dans un coin sombre de sa mémoire, un coin si reculé et poussiéreux qu'il n'y mettait quasiment jamais les pieds, si l'on peut dire.

Et quand, par hasard, il lui arrivait de se retrouver face à face avec lui, le souvenir qu'il en gardait lui apparaissait terriblement affadi, pâli, à peine reconnaissable – en tout cas sans plus aucune importance.

Cette année-là – Antoine avait 14 ans – une grande fête était prévue, chez des amis de ses parents, à la campagne, au lieu du traditionnel et un peu triste réveillon en famille.

Antoine s'en faisait une vraie joie, pour la simple raison que les amis en question avaient une fille de 15 ans, Valérie, petite blonde aux traits délicats qu'il trouvait fort à son goût. Et, la dernière fois qu'ils s'étaient vus, il lui avait semblé qu'il ne lui était pas indifférent non plus.

Il faut dire que, adolescent très précoce, Antoine faisait beaucoup plus que ses 14 ans. En tout cas sur le plan physique : il aurait facilement pu passer – et cela lui arrivait d'ailleurs souvent – pour un garçon de 17 ou 18 ans.

Très excité plusieurs semaines à l'avance, il comptait fermement sur le fait que ses parents et lui devaient passer la nuit sur place pour tenter le tout pour le tout avec la petite Valérie au si beau sourire.

Et puis, la catastrophe avait fondu sur lui.

Quarante-huit heures avant ce réveillon, son père avait surpris Antoine en

train de subtiliser un billet de cent francs dans son portefeuille. La sanction était tombée, immédiate, irrévocable :

— Il est hors de question que je passe Noël sous le même toit qu'un voleur qui n'aura rien de plus pressé que de faire les poches à tous les invités ! avait décrété Jean-Paul Véhesse d'une voix glaciale. Par conséquent tu passeras Noël ici, tout seul. Ça te laissera le temps de réfléchir à ta faute...

Antoine n'avait même pas essayé de protester, de plaider, d'attendrir : il connaissait assez son père pour savoir que c'était parfaitement inutile.

Du coup, à son grand dam, la silhouette pulpeuse de Valérie s'était diluée dans les lointains et Antoine s'était plus ou moins résigné à passer son réveillon seul à la maison, à regarder d'un œil morne les habituelles niaiserie de la télé.

Sauf que Lydie, sa mère, avait eu pitié de lui et, en cachette de son mari, avait demandé à Agnès Miradoux de venir lui préparer quelque chose à manger, le soir du 24. Et, comme elle était un peu inquiète de savoir son fils seul jusqu'au soir du lendemain, elle lui avait également demandé de bien vouloir dormir sur place.

Agnès Miradoux était une petite brune de vingt ans, mignonne, peut-être un peu trop ronde, mais toujours de bonne humeur et le visage rieur. Depuis deux ans, elle venait deux matinées par semaine chez les Véhesse, pour faire le gros du ménage et le repassage.

N'ayant rien de mieux à faire, la jeune fille avait accepté de rendre ce petit service à sa patronne. D'autant plus facilement qu'elle allait être payée pour ça.

Et surtout parce qu'elle avait une petite idée derrière la tête. Depuis quelques mois, en effet, il ne lui avait pas échappé que le « gamin » de la famille Véhesse s'était brusquement transformé en un adolescent vigoureux, bien proportionné, pas vilain, malgré la fadeur de ses traits encore très juvéniles.

Et, en bonne « chaudasse » qu'elle était, selon un avis assez répandu dans son entourage immédiat, Agnès Miradoux s'était dit que ce pourrait être assez excitant, de déniaiser ce grand garçon-là...

Le tout était de créer l'ambiance, de parvenir à vaincre cette espèce de timidité qu'il avait toujours, lorsqu'il la croisait dans l'appartement.

Et, là aussi, elle avait eu une idée qu'elle trouvait assez rigolote...

Lorsque Antoine Véhesse avait ouvert la porte d'entrée, peu après sept heures du soir, ce 24 décembre, il avait fait un petit saut en arrière.

Il s'attendait à découvrir Agnès Miradoux sur le paillason, et voilà qu'il se retrouvait face à face avec... un Père Noël.

Il avait fallu le petit rire féminin sortant de dessous la longue et cotonneuse barbe blanche pour qu'il comprenne qu'il s'agissait de la même

personne : Agnès avait eu la drôle d'idée de venir lui tenir compagnie en ce déguisement de saison, il se demandait bien pourquoi.

— J'ai pensé que, puisqu'on était en quelque sorte privé de Noël tous les deux, on avait qu'à s'en faire un quand même, rien que vous et moi... avait-elle expliqué, une fois dans le salon familial. Et j'ai même pensé à vous apporter un cadeau...

— C'est quoi ? avait demandé Antoine, que l'idée d'Agnès ne faisait pas délirer d'enthousiasme.

La jeune femme avait pris un petit air mystérieux pour répondre, d'une voix plus sourde :

— Je ne peux pas vous le dire tout de suite : il faut d'abord qu'on se mette dans l'ambiance...

Et, pour montrer ce qu'elle entendait par là, Agnès Miradoux avait extrait de sa petite hotte (qui n'était en fait que son sac à dos habituel, mais décoré de bouts de guirlandes...) une bouteille de champagne...

C'est à partir du moment où elle fut vide que les souvenirs d'Antoine Véhesse perdent de leur netteté.

Pas habitué à boire, il s'était retrouvé dans une sorte d'état flottant, incertain, pas désagréable du tout, notamment à cause de cette chaleur diffuse qui avait pris possession de son corps et de son cerveau.

Et qui, maintenant, le faisait regarder Agnès tout autrement que d'habitude...

La jeune femme s'était très vite débarrassée de sa barbe et avait rabattu sa capuche, mais elle s'était obstinée à garder le long manteau rouge, sans qu'Antoine parvienne à comprendre pourquoi.

Il ne le savait pas encore, mais il était sur le point de le comprendre...

Après avoir bu l'ultime goutte de champagne au fond de son verre, Agnès se leva soudain du canapé où Antoine et elle s'étaient installés.

— Je ne sais pas si c'est le manteau ou les bulles, ou les deux, mais je commence à avoir sacrément chaud, moi ! s'était-elle exclamée et se campant en face d'Antoine.

Puis, plongeant ses grands yeux noirs dans les siens, elle avait demandé, d'une voix plus sourde, plus douce aussi :

— Ça ne t'ennuie pas si je me mets à mon aise ?

En l'entendant passer brusquement au tutoiement, l'adolescent avait ressenti un certain trouble s'emparer de lui durant une fraction de seconde.

— Bien sûr que non ! avait-il protesté. Ça fait au moins une demi-heure que je vous propose d'enlever ce gros manteau ! Je me demande d'ailleurs pourquoi vous avez tenu à le garder aussi longtemps...

— À cause de ça... murmura-t-elle d'une voix changée, en le maintenant

sous le feu de ses prunelles.

Et, lentement, Agnès défit les grosses agrafes métalliques qui fermaient son manteau. Puis, sans se presser, elle dénoua la ceinture qui entourait sa taille, et les deux pans s'écartèrent souplement l'un de l'autre.

Antoine Véhesse émit un drôle de petit gargouillis en découvrant que, sous son manteau, dont elle ouvrait à présent tout grand les pans, Agnès Miradoux ne portait rien d'autre qu'un ensemble slip – soutien-gorge de dentelle rouge. Dentelle suffisamment ajourée pour que l'adolescent ne puisse rien ignorer du rose tendre de ses mamelons et du noir de son pubis légèrement renflé.

Instantanément, il sentit son propre sexe s'ériger puissamment et il en conçut une certaine gêne : comme il portait un pantalon assez souple, Agnès n'allait pas manquer de voir la bosse qui le déformait de plus en plus.

Une gêne intense mais très passagère, car elle fut aussitôt balayée par la phrase que murmura la jeune femme :

— Tu voulais savoir quel cadeau je t'avais apporté ? Eh bien... le voilà, ton cadeau !

Et elle fit un pas en direction du canapé, de façon à être à portée des mains tremblantes d'Antoine.

Sauf que celui-ci – qui n'avait tout de même que 14 ans « dans sa tête » – n'osait plus tenter le moindre geste. Pour l'instant, voir lui suffisait.

Il ne se lassait pas de laisser son regard fiévreux glisser le long du ventre légèrement bombé de la jeune femme, à la peau délicatement cuivrée, jusqu'au mystère touffu qu'il devinait sous la dentelle rouge.

Puis, il laissait remonter ses yeux jusqu'à la masse lourde et imperceptiblement tombante de son opulente poitrine, aux aréoles larges, aux mamelons très proéminents et aussi érigés que l'était sa propre virilité.

Mais, si l'admiration passionnée qu'elle lisait dans les regards de l'adolescent la flattait, et faisait même naître une douce chaleur au creux de ses reins, elle ne faisait pas son affaire si elle n'était pas suivie d'effets plus... tangibles. Elle décida donc de brusquer un peu les choses.

Après tout, elle était l'aînée...

— J'ai l'impression que tu ne trouves pas ton cadeau si déplaisant que ça, on dirait... murmura-t-elle, en passant un petit bout de langue mutin sur ses lèvres épaisses.

Et, joignant le geste à la parole, elle se pencha en avant, afin d'effleurer du bout des doigts la bosse qui ne cessait de prendre de l'ampleur, à l'intérieur du pantalon de l'adolescent.

Au contact des doigts féminins, son corps fut comme traversé par une décharge électrique violente. Qui eut pour effet de le sortir de sa fascination paralysante.

Avec une sorte de grognement sourd, Antoine se précipita sur ce corps sinueux, charnu, qui s'offrait complaisamment à sa convoitise.

Glissant les mains sous le manteau, il les plaqua sur les fesses proéminentes d'Agnès et l'attira contre lui. Se redressant au maximum sur le bord du canapé, il parvint à enfouir son visage entre les globes tièdes de ses seins volumineux.

— Comme tu es impatient, mon petit homme ! murmura Agnès, d'une voix chavirée, en lui caressant les cheveux d'une main, tandis que, de l'autre, elle se débarrassait du manteau, qui croula lourdement à ses pieds. Nous avons toute la nuit pour nous, tu sais... Attends, je vais faire quelque chose pour toi, tu vas voir...

La jeune fille repoussa fermement Antoine par les épaules. Il alla s'abattre contre le dossier du canapé et ne bougea plus.

Dompté.

Sans le quitter des yeux, un petit sourire trouble sur ses lèvres humides, Agnès envoya ses deux mains dans son dos pour dégrafer son soutien-gorge. Libérés, ses seins s'affaissèrent très légèrement sous leur propre poids, frissonnèrent avant de s'immobiliser, pointes dardées vers Antoine, qui crut qu'il allait exploser séance tenante dans son pantalon.

Puis, les mains sur les hanches, la jeune femme cambra les reins et bomba le torse, afin de faire saillir sa poitrine encore plus.

— Ils te plaisent, mes seins ? demanda-t-elle, en faisant une petite moue à la Bardot.

Antoine voulut répondre que oui, mais aucun son ne parvint à franchir le seuil de ses lèvres desséchées par le désir...

Agnès ne le fit pas languir davantage : glissant les deux pouces entre l'élastique et sa peau soyeuse, elle fit lentement glisser son slip vers le bas.

Lorsque l'orée de sa toison noire apparut, elle crut que l'adolescent allait s'étrangler de saisissement. Il tendit la main vers son corps, dans l'idée évidente de plonger ses doigts au cœur de ce mystère féminin qu'il découvrirait pour la toute première fois.

Mais, mutine, un sourire de tranquille triomphe sur les lèvres, elle recula d'un pas.

— Et mon petit chat ? Il te plaît, mon petit chat ? Il est très gentil mais très gourmand, tu sais !

Agnès s'excitait elle-même de son badinage enfantin, tellement l'idée de ce qu'elle était en train de faire la saoulait littéralement.

— Ne bouge pas, c'est maintenant que le meilleur va arriver, murmura-t-elle, en s'avancant de nouveau vers Antoine, aussi essoufflé que s'il venait de piquer un sprint.

Agnès se laissa tomber souplement entre ses genoux écartés et, de ses

petites mains grassouillettes mais diaboliquement habiles, entreprit de défaire le ceinturon qui retenait le pantalon d'Antoine.

Puis, lentement, avec des mines de chatte gourmande, elle en fit descendre le zip.

L'adolescent poussa un gémissement sourd lorsque les doigts agiles se faufilèrent à l'intérieur de son slip bleu ciel, pour venir s'enrouler autour de sa verge palpitante et dure comme du bois.

— Mais c'est que tu es monté comme un vrai homme ! s'exclama Agnès en amenant à l'air libre l'objet de ses convoitises. Je sens que tu vas me rendre très heureuse, ce soir, mon petit chéri...

Et, lentement, elle fit descendre son visage jusqu'à la virilité fièrement dressée, afin de l'engloutir entre ses lèvres humides et chaudes.

Antoine crut qu'il allait jouir instantanément, au contact affolant de ces lèvres qui enserraient sa virilité gonflée à bloc, de cette langue souple qui s'enroulait autour de lui tel un vivant fourreau.

D'autant que, pour faire bonne mesure, Agnès avait glissé sa main entre ses cuisses et lui malaxait doucement, savamment les bourses.

La jeune femme, qui avait déjà une bonne connaissance des hommes malgré son jeune âge, dut le sentir, car elle ralentit le va-et-vient de ses lèvres le long de la virilité impérieuse et palpitante.

Elle s'interrompt même tout à fait, une seconde ou deux, le temps de murmurer à son partenaire :

— Tu peux caresser mes seins, pendant que je suce ta queue : j'adore ça...

— Eh bien, mon ami ? je croyais que vous deviez aller vous préparer ?

Antoine Véhesse traversa deux décennies à la vitesse de la lumière et se retrouva dans le temps présent, l'affreux temps présent, face à sa femme Clotilde, vivante statue de la réprobation et de la pitié méprisante.

— Oui, oui, je... je vais y aller... bafouilla-t-il, en passant une main machinale dans ses cheveux rares et ternes. Je crois que... que je me suis un peu assoupi et que...

Il s'interrompt net : Clotilde avait déjà refermé la porte du petit salon, totalement indifférente à ses tentatives d'explications vaseuses.

Et il venait de prendre conscience de la formidable érection qui pointait au bas de son ventre.

Antoine Véhesse poussa un profond soupir à la fois frustré et attendri.

Frustration d'avoir été interrompu dans sa rêverie nostalgique et torride.

Attendrissement sur ses propres souvenirs de cette fameuse nuit du 24 décembre 1986.

Ils n'avaient pas beaucoup dormi, Agnès et lui. En quelques heures, la jeune femme lui avait fait parcourir une bonne partie de la gamme des plaisirs

qu'un garçon et une fille peuvent prendre ensemble.

Il avait d'abord joui dans sa bouche, très vite. Puis, Agnès lui avait enseigné comment lui donner du plaisir à elle, de la même façon, au moyen de ses lèvres et de sa langue. Et il s'était littéralement saoulé des parfums capiteux qui s'exhalaient de son intimité touffue et trempée de désir.

Ensuite, enfin, il avait connu cette volupté à laquelle la plupart des adolescents rêvent durant plusieurs années afin de la connaître « en vrai ».

Celle de s'enfoncer lentement, délicieusement dans le fourreau étroit et brûlant que la nature a prévu à cet effet, ce puits vertigineux mais profondément « sondable »...

Antoine Véhesse ne pouvait plus se souvenir combien de fois il avait possédé Agnès. Combien de fois il avait explosé dans son ventre en feu. Il avait l'ardeur infatigable de la première jeunesse.

Sur les coups de quatre heures du matin, bouquet final de ce réveillon inoubliable, comme elle n'en pouvait vraiment plus, mais que lui arborait de nouveau une splendide érection, Agnès lui avait fait le cadeau des cadeaux.

Les traits tirés par les jouissances multiples, elle s'était placée à genoux au bord du lit de l'adolescent – où leurs ébats s'étaient finalement transportés – avait cambré les reins afin de bien dégager le profond sillon de sa croupe large et rebondie. Puis, tournant à demi la tête vers lui, elle lui avait simplement soufflé, d'une voix frémissante :

— Viens m'enculer, mon petit homme...

Et Antoine, qui était encore totalement puceau quelques heures auparavant, avait alors connu cette volupté raffinée entre toutes, de forcer les reins d'une femme qui a elle-même sollicité cet ultime outrage.

Et tandis que, agrippé aux hanches larges de sa partenaire, il labourait ses entrailles à grands coups de reins, il se répétait mentalement, s'enivrant de ses propres mots :

« J'encule une femme... Je suis en train de bourrer le cul d'une femme... Elle prend ma bite dans le cul et elle aime ça... J'encule une femme... Je... »

Au matin du 25 décembre, lorsqu'Agnès Miradoux avait quitté l'appartement des Véhesse, Antoine s'était dit que, quoi que le destin lui réservât, cette soirée resterait à jamais le plus beau souvenir de sa vie...

Un souvenir qui aurait dû rester à l'état de souvenir. Seulement, il avait fallu, la veille, qu'il eût cette très mauvaise idée d'endosser ce damné costume de Père Noël, ce qui avait provoqué en lui une dangereuse bouffée de mémoire.

Et qu'un démon intérieur, dont il ignorait l'existence, en lui le pousse à se défaire de son pantalon avant d'aller parcourir les rayons surpeuplés des Galeries.

Le diable, qui devait le guetter, s'était également arrangé pour qu'Antoine

Véhesse tombe sur le petit Kevin au moment où il venait de perdre sa mère dans la cohue.

Et il avait également fallu que cette mère soit exactement le type de femme – brune, le corps charnu, les lèvres épaisses, le pubis bien fourni – qui, depuis Agnès, était celui qui lui faisait toujours le plus d’effet.

Après...

Après, il avait complètement perdu la tête, il s’en rendait compte. En réalité, c’était comme s’il s’était déconnecté de lui-même, de sa propre conscience. Et il n’avait vraiment repris ses esprits qu’après avoir rejeté loin de lui le vase meurtrier et découvert dans la pièce la présence de Kevin.

Depuis, Antoine Véhesse vivait avec l’impression d’avoir constamment une arme chargée braquée sur sa nuque. Prête à l’anéantir.

Mais il y avait peut-être pire encore, à ses propres yeux, que la menace terrible qui pesait désormais sur toute sa vie.

C’était que la petite séance érotique de la veille, cette femme qu’il avait possédée alors qu’elle avait revêtu son manteau de Père Noël, tout cela avait réveillé quelque chose d’essentiel en lui, qui ne se rendormirait plus jamais, il en était persuadé.

Pour la première fois depuis tellement longtemps, peut-être bien depuis le réveillon avec Agnès, Antoine Véhesse s’était senti intensément vivant.

Au point qu’il n’avait plus qu’une idée : revivre le plus vite possible la même expérience.

En faisant en sorte que ça ne se termine pas d’une aussi épouvantable façon, évidemment.

Et, pour parvenir à ses fins, pour revivre ce moment érotique si intense, il avait déjà son idée...

CHAPITRE IV



— La cohue ? Je trouve le mot un peu faiblard, Grand Chef... répondit Géraldine Hébert à une remarque de Boris Corentin. C'est une vraie « tuerie », comme dirait la belle Odette de Crécy !

— Depuis quand tu lis Proust, Petit Bonhomme ? interrogea son coéquipier, un sourcil relevé.

— Depuis que j'ai trois ou quatre neurones capables de se connecter ! répliqua Géraldine du tac au tac. Dis tout de suite que tu me prends pour une débile...

Venant du bureau d'Antoine Véhesse, dans la partie interdite au public, et donc relativement bien protégée du bruit et de la fureur, les deux policiers venaient de déboucher dans le magasin proprement dit, au deuxième étage de celui-ci.

Il y régnait une chaleur moite, poisseuse, étouffante, à cause de la foule qui se pressait, allait et venait en lents mouvements désordonnés, comme si ces centaines de clients ne formaient plus qu'un seul grand corps ivre.

Et puis, il y avait le bruit. C'était comme une nappe sonore étale, un continu et monotone bourdonnement, duquel émergeaient irrégulièrement des cris d'enfants, les appels des parents, des rires et des pleurs – le tout sur fond d'une musique sirupeuse et censément joyeuse, très souvent coupée par les nombreuses annonces faites au micro, par une voix masculine et une féminine, alternativement.

— Ça en jette, quand même... murmura Géraldine, accoudée à la balustrade, les yeux levés vers l'immense verrière qui surplombait l'espace central du magasin.

Avec ses sept étages disposés en autant de galeries circulaires autour du grand hall d'accueil, avec la fameuse verrière qui faisait tomber du ciel une lumière bleue aux reflets dorés, les Galeries Modernes ressemblaient à une

sorte de gigantesque théâtre à l'italienne, dont le spectacle se serait déroulé au moins autant dans les différentes loges et galeries que sur la scène centrale.

Sur cette scène, en l'occurrence, avait été installé un gigantesque sapin dont la pointe dépassait la galerie du troisième étage. Il était entouré d'énormes boules, doré et blanc, flottant mollement dans l'air.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant, Grand Chef ? demanda Géraldine Hébert, en s'arrachant à sa contemplation fascinée de l'immense temple, tout entier dédié au plus puissant des dieux modernes : la consommation.

Comme il les en avait assurés en début de matinée, Antoine Véhesse n'avait fait aucune difficulté pour leur fournir un plan détaillé du magasin, y compris dans ses parties inaccessibles au public. Plan que Boris Corentin se promettait d'étudier en détail, dès leur retour au quai des Orfèvres.

En revanche, le responsable de la sécurité avait nettement tenté de les dissuader de toute incursion dans le magasin proprement dit. Toujours pour cause de « discrétion ». Boris Corentin avait même dû hausser le ton :

— Écoutez-moi bien, Monsieur Véhesse : Le lieutenant Hébert et moi-même sommes ici pour faire toute la lumière sur un meurtre qui a été perpétré dans l'enceinte des Galeries Modernes, et même *dans votre propre bureau*. Par conséquent, toute mauvaise volonté de votre part pourrait fort bien être assimilée à une entrave à l'action de la Justice. Auquel cas, je serais dans l'obligation d'en référer à mes supérieurs d'une part, et à Monsieur de Rieusecq d'autre part.

Le nom de son beau-père agit sur Antoine Véhesse comme un tranquillisant à effet immédiat. Il se calma instantanément et redevint tout sourire. Il ne fit même aucune difficulté pour donner le nom de Magali Sauvières, lorsque Corentin lui demanda l'identité de la caissière à qui le faux Père Noël s'était adressé, avant de disparaître avec le petit Kevin.

— Vous la trouverez au rayon des livres pour enfants, tint-il même à préciser. C'est au cinquième niveau. Je peux d'ailleurs vous y accompagner et...

— Ce ne sera pas la peine, Monsieur Véhesse, l'avait coupé Boris Corentin avec un sourire aimable mais d'un ton sans réplique. Nous nous débrouillerons...

Géraldine Hébert et lui mirent plus de cinq minutes à passer du deuxième au cinquième étage, tant la foule était dense, en ce samedi d'avant Noël.

Il y avait de tout : des jeunes, des vieux, des solitaires, des familles plus ou moins nombreuses, des flâneurs, des pressés, des nonchalants, des nerveux...

Il y avait les clients qui étaient entrés ici en ayant une idée très précise de ce qu'ils souhaitaient acheter et qui, l'air déterminé, fonçaient droit sur le bon rayon sans regarder rien autour d'eux.

Et puis il y avait les autres, les indécis, qui erraient comme des zombis, l'air hagard, le regard tellement sollicité de partout qu'ils finissaient par ne plus rien voir.

Ceux-là risquaient fort de ressortir des Galeries Modernes avec de tout autres articles que ceux qu'ils avaient initialement envisagé d'acquérir...

— Ça doit être elle, notre Magali... fit soudain Géraldine en désignant une petite blonde un peu grassouillette, dont les seins semblaient prêts à faire exploser les boutons de son chemisier saumon. Pas mal d'ailleurs... Un tantinet « vulgus », mais pas mal du tout, je trouve...

— Arrête de t'exciter comme ça, Petit Bonhomme, fit Boris Corentin, sur un ton faussement sévère : on est là pour bosser, je te rappelle !

— Ça va, Grand Chef, le rembarra Géraldine avec un petit sourire : ne me dis pas que tu n'as pas pensé la même chose, je ne te croirais pas !

Par chance, au moment où ils s'avancèrent vers la caisse, il n'y avait qu'un seul client, qui s'éloigna presque aussitôt. Ce qui permit à Boris Corentin de présenter sa plaque de policier à Magali Sauvières avec le maximum de discrétion. La fameuse discrétion qui semblait obséder tout le monde, depuis le début de leur enquête...

— Est-ce que nous pourrions vous parler un petit moment, Mademoiselle Sauvières ? demanda-t-il en se fendant de son plus beau sourire.

La petite blonde commença par lui lancer un regard contrarié. Mais, en découvrant les traits mâles et énergiques de Corentin, sa silhouette d'athlète sous le blouson de cuir, le bleu de ses yeux se fit tout douceur, tout transparence...

— Vous savez, j'ai déjà répondu aux questions de la police, hier soir... dit-elle en battant des cils et en coulant à Boris un long regard par en dessous.

— Oui, je sais, Mademoiselle. Néanmoins, il ne nous semblerait pas inutile de...

— Bon, attendez, je vais demander à Mélissa de me remplacer un moment, l'interrompit la vendeuse.

Elle fit signe à une grande brune efflanquée et au regard éteint qui passait entre deux rayons. Elle s'approcha en traînant les pieds.

— Tu me remplaces une minute ou deux ? demanda la petite blonde. Je dois causer avec ces messieurs-dames !

Elle avait pris un ton important pour dire ça, qui fit sourire Géraldine.

— Venez, on va aller dans la salle de pause : à c't'heure-ci, doit y avoir personne...

Sur les talons de la vendeuse, Boris et Géraldine durent redescendre deux étages, de nouveau fendre la foule compacte, affronter les hordes féminines qui se bousculaient au rayon lingerie, avant d'atteindre une porte métallique interdite au public.

De l'autre côté, un petit couloir, avec une porte de chaque côté : toilettes pour hommes et pour femmes, et une autre au fond, celle de la fameuse « salle de pause ».

C'était une pièce lugubre, en béton brut, sans fenêtre, éclairée au néon, nantie de deux tables de Formica entourées de cinq ou six chaises chacune. Contre l'un des murs, trois distributeurs de boissons froides ou chaudes et de choses à manger.

Visiblement, aux Galeries Modernes, on se fichait un peu du confort des employés.

— Quasiment personne ne vient ici sauf quand il pleut à seaux, leur confirma Magali Sauvières, c'est vraiment trop merdique comme endroit... Vous voulez un café, un thé, un coca ? Ou autre chose, hein !

Géraldine et Boris ayant décliné l'offre, Magali prit place sur une chaise et croisa les jambes, sans paraître se soucier qu'elle dévoilait ses cuisses charnues aux deux autres jusqu'à la lisière de sa petite culotte rose.

— Alors, vous voulez savoir quoi, au juste ?

— Que vous nous répétiez exactement ce que vous a dit le... le Père Noël qui a pris en charge le petit Kevin Brochard, répondit Boris Corentin.

La petite blonde passa un bout de langue rapide sur ses lèvres rouges, avant de répondre :

— Ça a été vite fait, vous savez ! Il s'est approché de ma caisse et m'a demandé d'appeler la caisse centrale pour qu'ils préviennent la mère du gamin qu'on l'avait retrouvé et qu'elle devait venir le chercher au bureau 105. Je lui ai dit que je m'en occupais dès que j'aurais fini avec ma cliente et il s'est barré avec le gosse. Voilà, c'est tout.

— Il vous a dit « au bureau 105 » ? demanda Géraldine, les sourcils froncés. C'est le bureau du responsable de la sécurité, ça, non ?

— Ben ouais... celui de Monsieur Véhesse... Pourquoi ? répondit Magali.

— Ma collègue s'étonne un peu qu'un Père Noël intérimaire connaisse le numéro des bureaux... répondit gentiment Boris Corentin.

Sa remarque parut frapper la vendeuse :

— Tiens, c'est vrai, ça... c'est bizarre, quand j'y pense, maintenant...

— Il n'y a rien d'autre qui vous aurait semblé bizarre, chez ce Père Noël ? insista Corentin. Même un détail, même si ça vous semble sans intérêt...

La blonde réfléchit une seconde ou deux. Non sans décroiser ses jambes pour les croiser de nouveau dans l'autre sens. Ce qui offrit aux deux policiers une nouvelle vision fugitive sur le petit triangle rose de sa culotte.

— Ben... y avait bien sa voix... finit-elle par dire, d'une voix hésitante.

— Qu'est-ce qu'elle avait, sa voix ? demanda aussitôt Géraldine Hébert.

— Je sais pas trop... C'est pour ça que j'en ai pas parlé à vos collègues,

hier : j'voulais pas passer pour une débile...

— Vous ne passerez pas pour une débile, l'assura Corentin. Alors, cette voix ?

— Eh ben, j'dirais qu'elle était comme pas naturelle. Mal posée, si vous préférez... Comme un acteur qui jouerait faux, quelque chose comme ça...

Boris Corentin et Géraldine Hébert échangèrent un bref regard entendu.

Il y avait une chance pour que Magali Sauvières se soit trouvée face à quelqu'un qui *déguisait* sa voix. Ce qui voudrait dire qu'il avait peur d'être reconnu par elle. S'ils voyaient juste, ça signifierait que l'assassin ne pouvait pas être un inconnu venu de l'extérieur, mais bien un membre du personnel des Galeries Modernes...

Et le fait que, comme l'avait souligné Géraldine, il connaisse le numéro du bureau d'Antoine Véhesse, semblait être une preuve supplémentaire.

— À propos de Monsieur Véhesse, fit soudain Boris Corentin, suivant le fil silencieux de sa pensée, il était au magasin, à ce moment-là ?

Magali Sauvières le regarda d'un air un peu surpris, avant de répondre :

— C'est marrant que vous me demandiez ça, parce que, justement, hier après-midi, on a demandé après lui plusieurs fois et personne n'a été fichu de le trouver. C'est vrai qu'en ce moment, avec la cohue des fêtes, tout le monde est toujours en train de courir partout...

— C'était à quel moment, ça ? demanda Géraldine. Je veux dire : quand Antoine Véhesse était introuvable...

Magali se mit un doigt sur les lèvres et leva les yeux au plafond, avant de répondre :

— Je dirais entre cinq et six heures, à peu près. En fait, il n'a réapparu qu'après la découverte du... enfin de... De cette horreur, dans le bureau.

De nouveau, Boris et Géraldine échangèrent un bref regard de connivence.

— Vous avez parlé de cette affaire avec vos camarades ? voulut savoir Corentin.

— Ah ça non, alors ! s'exclama aussitôt Magali, en prenant un air important. Moi, il a bien fallu me mettre au courant, vu que les fli... je veux dire : vos collègues voulaient m'interroger. Mais personne d'autre n'est au courant, chez les vendeuses et les vigiles. Et Monsieur Véhesse lui-même m'a fait promettre d'en parler à personne !

Boris Corentin et Géraldine Hébert posèrent encore deux ou trois questions annexes à Magali Sauvières, mais il était évident qu'elle n'avait plus rien d'autre à leur apprendre, et ils la laissèrent bientôt aller reprendre sa place derrière son ordinateur de caisse.

— Il va falloir demander à Antoine Véhesse de nous envoyer par mail au bureau la liste complète du personnel des Galeries, nota Corentin, lorsqu'ils eurent quitté – avec soulagement – l'immense magasin.

Sur le trottoir, des grappes d'enfants, mais aussi des adultes, se pressaient devant les vitrines de Noël, pleines de décorations scintillantes, de personnages animés, de saynètes burlesques, d'automates, etc.

— Toi aussi tu penses qu'il ne peut pas s'agir d'une personne extérieure ? s'enquit Géraldine.

— Ça me semble de moins en moins probable en effet, répondit son coéquipier d'une voix sombre.

— Et on fait quoi, maintenant ? demanda Géraldine, tandis qu'ils retrouvaient leur voiture de service, garée sur un passage pour piétons, faute de place ailleurs.

— On file à Villeneuve-la-Garenne, répondit Boris Corentin, en tournant la clé de contact.

— Et qu'est-ce qu'on va faire dans ce trou pourri ? demanda aimablement Géraldine.

— On va essayer de faire en sorte que le jeune Kevin Brochard accepte de nous parler. Il ne faut pas oublier qu'a priori il est le seul à *avoir vu* l'assassin de sa mère...

Il fallut plus de cinquante minutes aux deux policiers pour atteindre Villeneuve-la-Garenne, dont plus de trente rien que pour arriver au périphérique. Tout cela à cause de la circulation démentielle qui embouteillait Paris du matin au soir depuis qu'une bande d'écologistes dogmatiques (les tristement fameux « Khmers verts »...) avait, à la Mairie, décidé de résoudre le problème de la voiture.

Belle résolution en effet...

Résultat, Boris Corentin, au volant, était littéralement à cran. Et Géraldine Hébert, à la « place du mort », s'appliquait à le faire, le mort.

Enfin, ils traversèrent l'avenue de Verdun, qui coupait l'ensemble de Villeneuve en deux, dans le sens est-ouest, et parvinrent à l'entrée du quai Sisley. Là, d'un coup, ce fut comme si le temps était aboli, ou comme si la voiture avait fait un bond de cinquante ans en arrière.

Le quai Sisley était une petite voie tranquille, qui circulait entre la Seine, à droite, et des maisons début de siècle à gauche, bordées de petits jardins.

Évidemment, pour que l'illusion fonctionne, il ne fallait pas trop regarder les hideux immeubles qui dépassaient de leurs toits en pente...

La quatrième ruelle à droite était la rue des Sorbiers-aux-Oiseaux, et Boris Corentin s'y engouffra. Il s'agissait en fait de l'entrée d'une sorte de cité résidentielle, composée principalement de maisons mitoyennes nanties de jardin sur leurs arrières. Résidence repliée sur elle-même et desservie par trois ou quatre petites rues tranquilles, où les enfants pouvaient faire du vélo et

jouer sans trop de danger.

Boris Corentin arrêta la voiture le long du trottoir, à l'aplomb d'un jeune saule pleureur, qui masquait en partie la façade blanche de la maison où vivait la famille Brochard.

— Je me demande comment on va être accueilli... murmura Géraldine, en descendant de la voiture.

Boris ne répondit rien. Parce qu'il n'avait aucune réponse à fournir. Avant de se mettre en route, en sortant des Galeries Modernes, il avait eu la bonne idée de téléphoner à l'hôpital où le petit Kevin avait été conduit la veille, totalement sous le choc de ce qu'il avait dû subir. Là, l'infirmière-chef lui avait appris que, deux heures plus tôt, le père de l'enfant avait menacé de faire un scandale de tous les diables si on ne lui rendait pas son fils immédiatement.

Romain Brochard avait obtenu gain de cause et était rentré avec Kevin, dans leur pavillon de Villeneuve-la-Garenne. L'enfant n'avait toujours pas desserré les dents, ni fait preuve de la moindre réaction...

Boris Corentin fut obligé de sonner une deuxième fois avant d'entendre enfin un frottement de pas de l'autre côté de la porte peinte en blanc.

Elle s'ouvrit sur un homme d'environ trente-cinq ans, de taille moyenne, plutôt maigre, au teint terreux et aux yeux larmoyants et injectés de sang. Il était vêtu d'un jean trop grand pour lui et d'un tee-shirt bleu marine, de propreté douteuse, effiloché dans le bas.

— Qu'est-ce qu'y a ? C'que vous m'voulez ?

La voix était sourde, le ton agressif, l'élocution embarrassée – et son haleine puait le pastis.

Manifestement, Romain Brochard avait décidé de noyer le chagrin de son tout récent veuvage dans l'alcool ; et ni Géraldine Hébert ni Boris Corentin n'avaient le cœur de lui en vouloir.

— Monsieur Brochard ? Nous sommes vraiment navrés de vous déranger dans un moment aussi douloureux pour vous, commença Boris, en présentant sa plaque. Mais il est vraiment important que nous puissions rencontrer votre fils, Kevin, afin de chercher à...

— Pouvez pas nous foutre la paix, non ? bafouilla Romain Brochard d'une voix pâteuse. Vous trouvez qu'il a pas assez morflé comme ça, Kevin ?

— Monsieur Brochard, nous comprenons votre douleur et nous la respectons, intervint doucement Géraldine, en lui posant la main sur l'avant-bras et en plongeant ses magnifiques yeux émeraude dans les siens. Mais si vous voulez que nous retrouvions celui qui a tué votre femme afin qu'il soit puni, il faut nous aider. Sans vous, sans Kevin, nous ne pouvons rien faire, vous le comprenez n'est-ce pas ?

Cette voix féminine douce, persuasive, presque maternelle, parut avoir un effet calmant sur le malheureux veuf. Il hésita encore quelques secondes, pour

finallement s'effacer afin de les laisser entrer.

Boris et Géraldine se retrouvèrent dans une entrée carrée. À gauche partait un escalier de bois aboutissant à une petite galerie desservant les pièces du premier étage. En face, c'était la cuisine, donnant par une étroite porte-fenêtre sur le jardin. Boris repéra sur la table une bouteille de Ricard et un verre.

À droite, c'était le salon-salle à manger, qui faisait toute la longueur de la maison, donnant d'un côté sur la rue et de l'autre sur le jardin entouré d'une haie de conifères très serrés.

Assis dans un fauteuil en face de la télé, diffusant un dessin animé, ils découvrirent un petit garçon blond, avec un gros pansement à la tempe droite : Kevin.

La seule personne à avoir vu le meurtrier de sa mère...

Dès qu'il fut face à lui, Boris Corentin comprit qu'il n'en tirerait rien, quels que puissent être ses efforts. Et, à voir le regard navré de Géraldine, il vit qu'elle venait de se forger la même certitude que lui.

L'enfant fixait la télé, mais il était évident qu'il ne voyait même pas les images qui sautaient sur l'écran.

Son regard était vide, absent, éteint, comme cadennassé en lui-même.

Géraldine Hébert eut l'impression que l'enfant s'était véritablement enfermé à double tour au fond de lui-même, afin de tenter de se protéger de l'horreur du monde extérieur, cette horreur avec laquelle il avait été atrocement confronté, la veille, aux Galeries Modernes.

Son cœur se serra et elle dut faire un considérable effort sur elle-même pour refouler les larmes qu'elle sentait affleurer à ses paupières.

Elle s'accroupit pourtant auprès de Kevin et se mit à lui parler doucement, des phrases sans importances, anodines, juste pour qu'il s'habitue au son de sa voix.

Mais aucun muscle du visage de l'enfant ne bougea, ses pupilles restèrent fixées sur l'écran de télévision.

C'était peine perdue.

Il allait falloir du temps, sans doute beaucoup du temps, avant que Kevin ne consente à sortir de sa nuit intérieure.

En attendant... Eh bien, Boris Corentin et Géraldine Hébert allaient devoir se débrouiller seuls, alors que son témoignage leur aurait été tellement précieux.

La jeune femme se releva et regarda son coéquipier d'un air navré, comme si elle implorait son secours.

Mais Boris Corentin ne s'occupait plus d'elle. Il venait de s'accroupir à son tour devant l'enfant et examinait sa joue gauche, les sourcils froncés.

— Regarde ça, c'est bizarre... murmura-t-il, en faisant signe à sa

coéquipière de s'approcher.

Elle se baissa de nouveau et examina ce que Boris lui désignait de l'index.

Il s'agissait d'une sorte de marque, d'à peine un centimètre, incrustée dans la joue de Kevin, d'un rose nettement plus soutenu que sa peau. Ce n'était pas très net. On aurait dit une sorte d'angle aigu, disposé la pointe en bas, avec une sorte de serpent s'enroulant autour de sa branche de droite.

— Votre fils a toujours eu cette marque ? demanda Boris à Romain Brochard, en se relevant.

— Bien sûr sur non, répondit ce dernier, en s'efforçant d'articuler correctement. Il a dû se faire ça en tombant... là-bas. Hier, c'était beaucoup plus visible que ça, et plus rouge. Là, ça commence à s'effacer... heureusement. Mais si je tenais le salaud qui...

Romain Brochard s'interrompit brusquement et fila vers la cuisine, avec un petit gémissment. Les deux policiers entendirent le bruit d'une capsule rapidement dévissée, puis le glouglou du liquide tombant dans le verre...

Quand il revint, ses yeux étaient encore un peu plus injectés, mais au moins il avait surmonté la crise.

Boris Corentin et Géraldine Hébert prirent congé presque aussitôt et regagnèrent leur voiture de service.

— Tu ne crois pas que je devrais appeler les services sociaux pour que quelqu'un vienne les aider ? suggéra Géraldine. On ne peut pas les laisser comme ça...

— Oui, oui, tu as raison, répondit Boris, mais d'une voix étrangement absente.

De fait, il avait à peine entendu ce que venait de dire sa coéquipière.

Tout occupé qu'il était à repenser à cette étrange marque, sur la joue de Kevin Brochard...

CHAPITRE V



Carine Voyat crut bien qu'elle ne parviendrait jamais jusqu'à la grande porte des Galeries Modernes, tellement la foule des clients était encore dense, moins d'un quart d'heure avant la fermeture du soir.

Pour la dixième fois au moins, elle se maudit d'avoir attendu si longtemps pour effectuer ses achats de Noël. Comme elle le faisait chaque année, elle se promit de s'y prendre dès le début du mois de novembre, l'année prochaine.

Tout en sachant qu'elle ne le ferait pas davantage que les années précédentes...

À 21 ans et trois mois, étudiante en gestion, célibataire, Carine Voyat n'aurait normalement pas dû avoir tant de cadeaux que ça à faire.

Sauf qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à avouer à ses parents, vivant dans les Ardennes, qu'elle en avait un peu assez du traditionnel réveillon. Alors, elle continuait à venir, bravement, chaque 24 décembre.

Et comme elle avait cinq frères et sœurs, tous plus jeunes qu'elle, sans compter sa grand-mère, pas loin de la centaine, invitée chaque année, elle se retrouvait présentement, sur le trottoir de la rue de Sèvres, avec des monceaux de paquets dans les bras, se demandant comment elle allait trouver la force de rapporter tout ça jusqu'à la rue Saint-Placide, heureusement assez proche, et surtout de monter son chargement jusqu'à son studio, au cinquième étage sans ascenseur.

Encore une chance, songea-t-elle, qu'il y avait un magasin des Galeries Modernes tout près de chez elle : ça lui avait permis de trouver tous ses cadeaux au même endroit, sans avoir à courir partout dans Paris. Mais tout de même : ils pesaient un âne mort, ces foutus paquets...

Pour couronner le tout, au moment où Carine mettait le pied sur le trottoir de la rue de Sèvres, heureuse de se retrouver à l'air libre, la pluie se mit à tomber. Une petite « drache », comme on disait dans les Ardennes, bien fine,

bien drue, qui allait avoir le temps de tremper tous ses vêtements, et elle avec, d'ici la rue Saint-Placide.

Elle allait se mettre en route, lorsqu'une silhouette inattendue se matérialisa brusquement devant elle, la faisant sursauter.

— Vous n'allez tout de même pas me dire que vous avez peur du Père Noël, à votre âge ? dit une voix amusée, sortant de dessous la longue et épaisse barbe blanche.

Car c'était bel et bien un Père Noël qui venait de surgir des Galeries, par une petite porte latérale, et qui se tenait à présent devant Carine Voyat. De taille moyenne, le visage aux trois quarts dissimulé par sa traditionnelle barbe blanche.

Laquelle barbe faisait un contraste assez étonnant avec les énormes sourcils noirs et broussailleux qui surmontaient ses petits yeux sans couleur définie.

— Disons que vous m'avez surprise... Père Noël ! répondit-elle en entrant dans le jeu.

Elle secoua ses épais cheveux noirs, tombant sur ses épaules, irisés de fines gouttelettes de pluie réfractant la lumière, et sourit au bonhomme déguisé :

— Mais ça va déjà beaucoup mieux...

— Quand je vous ai vue passer, chargée de tous vos paquets, je me suis dit que je ne pouvais pas vous laisser comme ça. Après tout, rien ne dit que le Père Noël ne doive faire plaisir qu'aux enfants qui croient en lui, n'est-ce pas ? Me permettez-vous de vous aider à porter tout cela, Mademoiselle ?

Carine n'hésita qu'une seconde. Cet homme avait l'air d'avoir de l'humour, sa voix était agréable, quoiqu'un peu fluette, il s'exprimait dans un français élégant... Pourquoi ne pas profiter de son offre, après tout ?

— C'est très gentil à vous, Père Noël, dit-elle, en prolongeant la plaisanterie. Je m'appelle Carine... et je vous signale que j'ai été très sage toute l'année !

— C'est bien pour ça que je vous ai proposé mon aide, que croyez-vous ? répondit son porteur improvisé, avec un sérieux imperturbable.

Ils mirent à peine plus de cinq minutes pour rejoindre l'immeuble où vivait la jeune étudiante. Elle s'arrêta devant l'entrée et se tourna vers lui :

— Père Noël, étant donné que j'habite au cinquième et que les étages sont hauts, je pense qu'il vaut mieux que je reprenne mes paquets : je ne voudrais quand même pas abuser de votre gentillesse...

— Mais pensez-vous ! qu'est-ce que c'est que cinq étages quand on est habitué à descendre et remonter des conduits de cheminée par milliers en une seule nuit ? répondit son aide, sur un ton à la fois plaisantin et galant.

— Eh bien, puisque vous y tenez... allons-y pour l'ascension ! conclut

Carine, ravie au fond d'elle-même. Mais je me demande bien ce que vont dire les voisins s'ils me voient rentrer chez moi en compagnie du Père Noël...

— C'est moins compromettant que le Père Fouettard, répondit l'homme dans son dos.

Carine éclata de rire, puis se lança à l'assaut de l'escalier aux marches impeccablement cirées.

— Tenez, posez tout ça entre le canapé et le mur, ça ira très bien, dit-elle lorsqu'ils furent arrivés à son studio, très sommairement meublé d'un canapé lit, d'une table entourée de quatre chaises et sur laquelle trônait un ordinateur portable, d'une chaîne hi-fi flanquée d'une étagère à CD et d'un minuscule fauteuil disparaissant presque sous un amas de linge à repasser.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un petit verre de vodka pour vous remettre ? proposa-t-elle en se dirigeant vers la toute petite cuisine. C'est malheureusement tout ce que j'ai...

— Ça ira très bien, assura le Père Noël. À condition que vous en preniez un avec moi...

— C'est évident ! dit-elle en riant, avant de revenir avec deux petits verres à demi emplis d'un liquide transparent et à la consistance huileuse.

Elle tendit l'un des deux à son porteur et ils burent chacun une petite gorgée.

— Installez-vous confortablement, il faut que j'aille me sécher : je suis trempée jusqu'aux os, là ! Mais vous aussi, vous devez l'être, j'y pense ! Vous ne voulez pas vous débarrasser de votre déguisement et de votre barbe ? Après tout, votre journée est finie, non ?

— Ça va, je suis bien comme ça, assura-t-il. Et puis, vous savez, c'est dur de redevenir un homme ordinaire quand on a été le Père Noël toute la journée !

En riant, Carine disparut dans la salle de bain, dont elle tira la porte derrière elle, mais sans prendre la peine de la fermer complètement.

Sans trop savoir pourquoi, sans même y penser, elle se sentait parfaitement en confiance, avec « son » Père Noël...

Et c'est l'esprit en repos qu'elle se débarrassa de son blouson trempé, puis de son pull qui l'était à peine moins, et enfin de son jean noir.

Dans la foulée, toujours sans trop réfléchir à ce qu'elle faisait, Carine dégrafa son soutien-gorge blanc, qu'elle laissa tomber sur le carrelage sans se soucier de l'y ramasser, et fit glisser le long de ses cuisses potelées sa petite culotte de même couleur.

Machinalement, elle jeta un coup d'œil à sa silhouette, dans le grand miroir fixé sur le montant intérieur de la porte, et fut tout à fait satisfaite de la découvrir semblable à ce qu'elle était d'habitude.

Peau satinée, épaules légèrement tombantes, seins assez lourds mais bien

fermes, nantis de deux larges aréoles brunes, ventre plat, croupe ronde assez proéminente, cuisses rondes avec, à leur jonction, cet épais et large buisson noir qu'elle ne s'était jamais décidé à tailler ni à épiler, par fidélité au souvenir de son tout premier amant.

Jean-Patrick trouvait follement excitant ce qu'il appelait drôlement sa « petite chatte angora »...

Carine avisa le jogging fatigué qui traînait sur le dossier de l'unique chaise. Évidemment, en temps ordinaire, jamais elle ne se serait présentée devant un homme inconnu vêtue de ce truc informe.

On a sa coquetterie, tout de même...

Mais le Père Noël ? Est-ce qu'on devait se gêner, avec le Père Noël ? Faire des frais de toilette pour le Père Noël ? Être sexy pour le Père Noël ?

En souriant toute seule, de ses propres gamineries, Carine attrapa le jogging.

C'est à ce moment-là que la porte de la salle de bain s'ouvrit en grand.

Et que, justement, le Père Noël apparut.

Sur le coup, Carine fut tellement saisie par son intrusion qu'elle ne songea même pas à dissimuler sa nudité derrière le vêtement qu'elle tenait à la main droite.

Ce qui permit à l'intrus de la détailler tout à loisir, durant plusieurs secondes.

Le plus bizarre est que, même lorsqu'elle prit conscience de l'incongruité de la situation, Carine continua de n'avoir aucune appréhension.

Le Père Noël, n'est-ce pas...

Ce n'est que quand celui-ci claqua la porte dans son dos avec une certaine brutalité, qu'elle commença à se dire que tout ça n'était *vraiment* pas normal.

Mais, là encore, tout en ramenant son jogging devant son corps nu, la jeune femme s'efforça de traiter les choses par la plaisanterie :

— Eh bien, Père Noël ? Ce sont les cheminées que vous êtes censé visiter : pas les salles de bains des pures jeunes filles, il me semble !

Mais, voyant la lueur de désir sauvage qui s'était allumée dans les petits yeux sans couleur précise de l'homme déguisé, elle réalisa que l'heure n'était plus à la blague.

Et, d'un coup, la peur l'envahit.

— Bon, maintenant, ça suffit, dit-elle d'une voix plus forte, mais qui tremblait légèrement. Sortez immédiatement. Ou alors je vais me mettre à hurler et mon voisin va se précipiter pour voir ce qui m'arrive. Il est très gentil, mon voisin, mais très baraqué, aussi !

Le Père Noël parut hésiter et, l'espace d'un instant, Carine se dit avec un net soulagement que sa menace allait suffire à écarter le danger.

Elle se détendit un peu, et elle eut tort.

Sans prévenir, l'homme venait de lui bondir dessus. Rapide comme une flèche, il l'empoigna par le bras droit, la fit pivoter sur elle-même, la plaqua contre lui en la ceinturant et plaqua rudement son autre main sur sa bouche, pour l'empêcher d'émettre le moindre son.

— Sois très gentille, ma belle Agnès, et tout se passera très bien, souffla-t-il près de son oreille, l'haleine empestant la vodka qu'il venait d'ingurgiter. Je veux juste te rendre très heureuse...

Tout en parlant, il pétrissait fiévreusement ses seins, sous prétexte de la maintenir plaqué contre lui. Malgré l'épaisseur du manteau rouge, Carine pouvait sentir la barre raide de son sexe contre ses fesses nues.

Ainsi que, contre sa bouche, quelque chose de dur et de froid qui lui écorchait la lèvre inférieure. Une chevalière portée à l'envers peut-être...

De toute façon, Carine n'avait ni le loisir ni la possibilité d'approfondir cette question, somme toute parfaitement annexe pour le moment.

Car, la terreur au ventre, elle venait de comprendre que, à moins d'un miracle, l'heure du viol était arrivée pour elle. Il fallait absolument qu'elle parvienne à alerter Juan Antonio, son voisin, dont elle n'était séparée que par la cloison de la salle de bains, justement.

Comme elle laissait se détendre son corps, afin d'endormir la vigilance de son agresseur, celui-ci s'y laissa prendre en effet et desserra quelque peu son étreinte. Dans le même temps, il écarta un peu sa main de la bouche de Carine, ce qui permit à celle-ci de voir que ce qui lui meurtrissait la lèvre était en effet une chevalière, mais retournée vers la paume.

Ça lui permit surtout d'emplir ses poumons d'air et de se mettre à hurler à pleins poumons.

Son cri fut extrêmement bref, car son agresseur plaqua de nouveau sa main sur sa bouche, avec violence, cette fois, lui faisant sortir des larmes des yeux.

En même temps, plongeant la main dans sa poche, il en ressortit un couteau à cran d'arrêt dont il fit jaillir la lame, fine et brillante, dont il plaqua la pointe sur la gorge de Carine, au niveau de la carotide.

Malade de terreur, celle-ci ne bougea plus.

— Puisque tu refuses d'être gentille avec moi, ma belle Agnès, nous allons être obligés de procéder un peu différemment. Crois bien que je le regrette...

Il piqua légèrement la peau tendre du cou de la pointe de son arme, faisant perler une petite goutte de sang vermeil.

— À partir de maintenant, tu vas accomplir bien docilement tout ce que je vais t'ordonner de faire. À la moindre rébellion de ta part, au moindre cri, je t'ouvre la gorge. En revanche, si tu as l'intelligence de te montrer coopérative,

gentille, tout se passera très bien entre nous, je te le promets. Est-ce que nous sommes bien d'accord ?

Le cerveau partiellement embrumé par la peur, Carine parvint tout de même à réfléchir.

Elle s'accrocha désespérément à l'idée qui venait de poindre dans son esprit : si, en arrivant, son agresseur avait refusé de se défaire de la grosse barbe postiche qui dissimulait presque entièrement ses traits, c'était évidemment parce qu'il ne voulait pas être identifié, ensuite, par celle qu'il avait d'entrée de jeu choisie pour victime.

Et que, donc, il n'avait pas l'intention de la tuer.

Par conséquent, Carine se disait que si elle « jouait le jeu », ce jeu ignoble, odieux, atroce du viol, elle pouvait probablement éviter le pire.

Mais allait-elle avoir la force de « participer », de mimer le désir, face à ce malade ?

— Alors ? On est bien d'accord ? insista le Père Noël, d'une voix plus menaçante.

De la tête, Carine fit signe que oui...

— À la bonne heure ! Viens, ma belle Agnès, on sera beaucoup mieux au salon...

Ce fut seulement à ce moment que Carine s'étonna de ce prénom que s'obstinait à lui donner son agresseur.

Poussée dans le dos par lui, elle quitta la salle de bain et se dirigea vers le canapé, les jambes tremblantes et la respiration oppressée.

— Assieds-toi... lui intima l'homme, d'une voix presque gentille, tout en dégrafant son manteau, assez maladroitement parce qu'avec une seule main.

Dans l'autre, il conservait son couteau, lame pointée vers la gorge de Carine.

Lorsque celle-ci vit jaillir à l'air libre le membre raide de son agresseur, elle ne put réprimer une moue de dégoût. Prendre dans sa bouche le sexe d'un homme que l'on aime, ou simplement que l'on désire, lui avait toujours paru être une délicieuse et excitante activité. Qu'elle pratiquait d'ailleurs tout à fait volontiers.

Mais là...

— Suce-moi un peu ma belle, exigea le Père Noël, de façon très prévisible. Je suis sûr que tu as les lèvres les plus douces de la terre !

Compliment qui ne fît ni chaud ni froid à Carine, comme on le devine...

Fermant les yeux, elle avança son visage vers le ventre glabre et mou de son violeur. Elle se força à saisir sa verge gonflée dans sa main et à la caresser vaguement, histoire de prouver sa bonne volonté.

Puis, après une ultime hésitation, elle entrouvrit les lèvres et fit coulisser

l'objet de son dégoût à l'intérieur de sa bouche, asséchée par la peur.

— Aaah ! oui ! c'est bon ! se mit à geindre son agresseur, qui se pencha légèrement en avant pour pouvoir atteindre sa poitrine, dont il entreprit de triturer les mamelons sans la moindre douceur.

En s'efforçant de maîtriser les haut-le-cœur qui lui soulevaient l'estomac, Carine enroula sa langue autour de la hampe noueuse qui envahissait sa bouche, cependant que sa main droite se fauillait entre les cuisses molles de l'homme, afin d'y dénicher les bourses énormes et incroyablement pendantes qui s'y nichaient.

Elle se disait que, si elle s'y prenait avec suffisamment d'habileté, de science amoureuse, il allait peut-être jouir dans sa bouche, idée qui l'écœurait mais qui lui épargnerait sans doute la suite, le viol véritable.

Elle dut rapidement déchanter.

Au bout de quatre ou cinq va-et-vient entre ses lèvres, son bourreau se retira brusquement de sa bouche.

— Écarte bien tes cuisses, ma jolie, lui ordonna-t-il presque avec douceur, je vais m'occuper un peu de ta petite chatte... la préparer pour la suite !

Docilement, Carine posa ses talons sur le bord du canapé et écarta les genoux, lui offrant une vision parfaite de l'incroyable efflorescence de son pubis.

— Comme tu es belle ! souffla son agresseur, en se laissant tomber à genoux devant elle.

Ce faisant, il laissa retomber le long de son corps la main qui tenait le couteau.

En un éclair, Carine se dit que son salut était peut-être là. Si elle le poussait en arrière avec suffisamment de force, il allait s'écrouler sur la moquette, ce qui lui laisserait le temps de courir à la porte d'entrée et d'ameuter tout l'immeuble.

Elle passa à l'action presque simultanément, sans prendre le temps de se demander si elle n'était pas en train de jouer sa vie à pile ou face.

Se redressant brusquement, elle plaqua ses deux mains sur le crâne de son violeur, au moment où les lèvres de celui-ci allaient atteindre son intimité offerte.

Carine repoussa violemment son agresseur en arrière... et resta immobile sur le canapé, totalement stupéfaite par ce qui venait de se produire.

L'un des sourcils noirs et broussailleux du Père Noël s'était tout simplement détaché de son arcade et lui était resté entre les doigts !

Il ne lui fallut pas plus d'une seconde pour comprendre qu'il s'agissait d'un postiche. Elle reprit ses esprits et voulut bondir du canapé vers la porte.

C'était déjà trop tard.

Une gifle assénée avec une violence inouïe l'envoya bouler sur la moquette crème, lui arrachant un pitoyable gémissement de douleur.

En un bond, son agresseur fut sur elle, la gifla de nouveau, avant de l'empoigner par ses longs cheveux noirs, de lui tordre le cou en arrière pour lui appliquer la pointe de son couteau juste sous le menton.

— Espèce de petite salope ! gronda-t-il. Tu croyais pouvoir être plus forte que moi, hein ? Pauvre conne ! Maintenant, tu vas être punie pour ce que tu as fait...

Paralysée par la terreur, Carine fut persuadée que sa dernière heure était venue, qu'elle allait bientôt voir son sang jaillir de sa gorge et se répandre en geyser sur la moquette claire.

Si bien qu'elle fut soulagée, presque reconnaissante, lorsque son bourreau lui intima l'ordre de se mettre à quatre pattes et de bien cambrer ses reins.

Bon, après avoir envisagé son propre égorgement, on en revenait à la case « viol ». C'était presque une chance...

Tremblant de tout son corps, Carine prit la position exigée. Elle sentit son agresseur lui écarter rudement les jambes, afin de venir s'agenouiller entre elles. En la maintenant toujours par les cheveux, et la pointe du couteau piquée contre le haut de sa gorge tendue.

— Je te préviens que si tu cries, je te transperce ! gronda-t-il, tout en frottant son sexe roide contre la croupe offerte et frissonnante de Carine.

Celle-ci se demanda durant une seconde ou deux pourquoi il avait peur qu'elle crie. Crier pourquoi ? Elle était passée au-delà du cri...

Elle le comprit parfaitement l'instant d'après lorsque, au lieu de se frayer un passage dans les profondeurs de sa toison intime, le membre viril de son violeur entra en contact avec le petit anneau plissé qui interdisait – en principe... – l'accès à ses reins.

Il s'apprêtait à la sodomiser !

Une pratique que Carine avait toujours refusée à tous ses amants, par peur de la douleur, même quand ils lui assuraient qu'ils allaient « faire » doucement. Une douceur qui ne devait pas être dans les intentions de ce Père Noël vomi par les enfers, puisqu'il avait parlé de punition.

En se mordant violemment la lèvre inférieure, Carine réussit à ne pas hurler de douleur, lorsque la verge dure et gonflée força le puits fragile et plissé, bien trop étroit pour son impressionnant volume...

CHAPITRE VI



Depuis le quai des Orfèvres, où il avait été retenu *in extremis* par une convocation de Charlie Badolini, Boris Corentin mit une grosse demi-heure pour rallier la rue de Charonne et se retrouver sur le palier de Géraldine Hébert. Laquelle lui avait proposé une petite « dînette » chez elle, et s'était éclipsée du bureau un peu plus tôt, afin de « faire s'activer les soutiers », comme elle l'avait dit.

De l'autre côté de la porte d'entrée de l'appartement lui parvenaient des murmures de conversation, ponctués par quelques rires brefs. Féminins, les rires.

— Entre, Grand Chef, c'est ouvert ! cria Géraldine, après qu'il eut frappé deux coups.

La jeune femme trônait dans son fauteuil favori. Debout à côté d'elle, la jeune Jamila faisait tomber deux glaçons dans le whisky qu'elle venait de lui verser.

— Tu vois ça, Grand Chef : je me fais servir comme une reine de Saba ! s'exclama Géraldine avec un grand sourire, qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite.

Bien évidemment, Jonathan Kepler était invisible, sans doute occupé à œuvrer en cuisine, d'où parvenaient en effet des bruits de gamelles, ainsi que des odeurs de rôti et d'ail parfaitement alléchantes.

Boris Corentin n'en revenait toujours pas de la manière dont ces deux-là étaient entrés dans la vie de sa jeune coéquipière. Pour ce qui concernait Jonathan, Géraldine avait croisé son chemin au plus fort d'une enquête qu'elle menait en liaison avec Boris Corentin et Aimé Brichot.

En fait, elle avait littéralement réquisitionné la moto que pilotait le jeune homme pour ne pas perdre la trace de l'homme qu'elle était chargée de surveiller. En pensant évidemment que les choses s'arrêteraient là...

Sauf que, deux ou trois jours après la fin de l'enquête en question, Jonathan s'était pointé à la brasserie où Géraldine, Boris et Aimé fêtaient leur succès et avait annoncé tout à trac à la jeune policière qu'il était amoureux d'elle, qu'il avait l'intention de l'épouser « plus tard » et d'avoir des enfants avec elle ! Un peu interloquée, Géraldine lui avait d'abord fait observer qu'elle avait 26 ans et lui seulement 19.

— Presque 20 ! Et puis, c'est pas un problème : j'ai toujours préféré les vieilles...

Telle avait été la tranquille réponse de Jonathan. Du coup, Géraldine s'était sentie obligée d'employer les grands moyens, les arguments massue. Et elle lui avait révélé qu'elle était exclusivement lesbienne, ou plutôt « féminophile », selon le néologisme qu'elle avait formé à son propre usage, n'aimant pas le terme « lesbienne ».

Ce à quoi, sans connaître le célèbre film de Billy Wilder, *Certains l'aiment chaud*, Jonathan lui avait répondu superbement, en citant involontairement l'ultime réplique de ce chef-d'œuvre : « *Personne n'est parfait* ».

Depuis, Jonathan s'était trouvé un travail de vendeur dans une agence de photos, ce qui lui avait permis de quitter le pavillon de banlieue de ses parents, et de se louer une chambre... dans l'immeuble immédiatement voisin de celui de Géraldine !

Là-dessus, il s'était découvert deux nouvelles passions : la première pour la cuisine, domaine où il faisait de rapides et étonnants progrès, et la seconde pour Jamila Lakhdar, qui vivait désormais avec lui.

Lorsque les policiers de la Brigade mondaine avaient rencontré Jamila, elle avait tout juste 16 ans et se prostituait sous le « nom de guerre » très explicite de Pipette.

Corps mince, des seins à peine renflés, mais un pubis noir comme l'encre et étonnamment fourni, le visage de Jamila avait plus ou moins les caractéristiques de celui d'une Noire, mais sa peau était nettement plus claire et elle avait en outre d'étonnants yeux d'un vert très clair. Caractéristique expliquée par le fait qu'elle était mi-tunisienne par son père, mi-guadeloupéenne par sa mère.

Arrachée à la prostitution et ramenée à son oncle, son tuteur légal depuis la mort de ses parents, Jamila n'avait rien eu de plus pressé à faire que de repartir de chez lui... pour venir poser son maigre bagage dans le logement exigu mais accueillant de Jonathan Kepler. Qui, excité comme une puce, l'avait accueillie à bras et à lit ouverts...

— On te sert un godet ? s'enquit Géraldine Hébert, en souriant gentiment

à Boris Corentin.

— Ça fera pas de tort, approuva celui-ci, en s'installant dans le canapé, juste en face de sa coéquipière.

Aussitôt, Jamila Lakhdar, très mignonne dans sa petite robe bleu ciel, alla chercher un autre verre dans le petit vaisselier situé à droite du meuble à disques.

— Alors ? demanda Géraldine, comment s'est passée ton entrevue avec Baba ?

Avant de répondre, Boris Corentin prit le temps d'avaler une gorgée de whisky, un peu trop généreusement servi par Jamila. Elle avait une bonne excuse pour ça : elle ne buvait jamais d'alcool et n'avait donc qu'une connaissance empirique des proportions raisonnables...

— Comme ci, comme ça, finit-il par dire, avec une petite grimace, en réponse à la question de Géraldine. Il est évidemment d'accord pour qu'on creuse du côté des employés des Galeries Modernes, mais...

— Mais en « marchant sur des œufs », pour reprendre sa chère vieille expression ! compléta Géraldine en riant.

— Je pense que si on pouvait *léviter* au-dessus des œufs en question, ça serait encore mieux, ajouta Boris, en lui rendant son sourire. D'ailleurs, il m'a précisé que...

À ce moment précis, son portable se mit à sonner dans la poche droite de son blouson de cuir. Avec une petite moue d'excuse en direction de son hôtesse, il sortit l'appareil et prit la communication.

— Boris Corentin, j'écoute...

— Commandant, ici le capitaine Philippe Bavert, du Ciat du 6^e arrondissement...

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, capitaine ?

— Commandant Corentin, je vous appelle, car sur mon secteur, une jeune femme de 21 ans vient de se faire violer, à son domicile de la rue Saint-Placide...

— Je vois assez mal en quoi ça pourrait me concerner, fit observer Corentin, un peu abruptement.

— Vous ne m'avez pas laissé le temps de finir, commandant : Mademoiselle Carine Voyat a été violée *par un Père Noël de grand magasin* !

Boris Corentin était déjà debout. Aussitôt imité par Géraldine Hébert, qui avait compris à son air soudain tendu qu'il devait se passer quelque chose d'important. « Du lourd », comme elle avait coutume de dire...

— Ça s'est passé où ? demanda Boris à son correspondant.

— Eh bien, mais... je vous l'ai dit, commandant : au domicile de la vie...

— Non, je veux dire : de quel grand magasin venait ce Père Noël ? le

coupa Corentin. On le sait, ça ?

— Mais oui : il venait des Galeries Modernes, où Mademoiselle Voyat venait de faire ses achats de Noël. Il lui a proposé de l'aider à porter ses paquets jusque chez elle, et une fois arrivé là...

— D'accord, j'ai pigé, fit Corentin. La victime est où, maintenant ?

— Elle vient de revenir chez elle, où je suis également. J'ai pensé que c'était mieux de ne pas la laisser seule, en vous attendant.

— Vous avez bien fait, capitaine, approuva Corentin. Donnez-moi l'adresse exacte et le code s'il y en a un : on sera là-bas d'ici une vingtaine de minutes... sauf problèmes de circulation dans Paris.

— Très bien, je vous attends dans trois quarts d'heure, donc... conclut placidement le capitaine Bavert.

Boris Corentin nota rapidement les renseignements transmis par son collègue et coupa la communication.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda Géraldine, qui bouillait d'impatience.

— Je te raconte tout ça en route, promis. Allez, *jump*, Petit Bonhomme !

— Ben et mon rôti, alors ? fit soudain Jonathan Kepler, passant par la porte entrebâillée de la cuisine son visage mince, barré d'une mèche blonde. Vous croyez qu'il va vous attendre longtemps ?

— On le mangera froid avec de la moutarde ! fit Boris Corentin, en ouvrant la porte de l'appartement.

— Moutarde et ail... pas terrible comme assoc' ! murmura Jonathan, alors que les deux autres étaient déjà en train de dévaler l'escalier. Vais plutôt leur schtroumpfer une petite mayonnaise de derrière les fagots...

Vingt-cinq minutes plus tard, Boris Corentin et Géraldine Hébert arrivait sur le palier où vivait Carine Voyat, la deuxième victime du Père Noël.

— Tu penses qu'il s'agit du même type ? avait demandé Géraldine dans la voiture.

— Franchement, j'imagine assez mal une épidémie de viols chez les pères Noël... avait soupiré Corentin. Mais c'est vrai qu'on a déjà vu des coïncidences plus bizarres que ça...

Profitant qu'elle n'avait rien d'autre à faire durant le trajet, Géraldine avait passé un petit coup de fil au Kremlin-Bicêtre, pour prendre des nouvelles d'Aimé Brichot.

— Il reprend doucement figure humaine, lui avait appris Jeannette. Déjà, il ne vomit plus, c'est plutôt bien. Seulement, il n'est pas encore trop solide sur ses jambes, hein ! J'imagine qu'il lui faudra bien encore toute la journée

de demain pour être vraiment d'aplomb...

Ils devaient être guettés, car la porte de l'appartement s'ouvrit avant que Corentin ait esquissé le geste d'y frapper. Apparut un homme d'une trentaine d'années, au visage poupin, au cheveu rare et presque blanc à force d'être blond, mais au sourire cordial et au regard intelligent.

— Commandant Corentin ? dit-il d'une voix naturellement douce. Je suis bien content de vous voir.

Je suis le capitaine Philippe Bavert...

— Enchanté. Et voici ma coéquipière, le lieutenant Géraldine Hébert... répondit Boris, en s'effaçant pour mettre les deux autres en présence.

Il crut que la mâchoire du capitaine allait se décrocher, tellement elle se mit à béer lorsque ses yeux découvrirent la silhouette appétissante de Géraldine et son visage plus que sensuel.

Et, bien que « féminophile », la jeune femme lui parut tout de même être sensible à ce muet et masculin hommage rendu à son charme...

Le malheureux Philippe Bavert avala deux fois sa salive, péniblement, avant de retrouver l'usage de la parole :

— Entrez, entrez. Mademoiselle Voyat s'est assoupie, sur le canapé. On peut le comprendre, après ce qu'elle a subi il y a moins de deux heures...

— Elle supporte le choc comment ? s'enquit Géraldine à mi-voix, tandis qu'ils pénétraient dans le studio.

— Plutôt bien, je trouve, répondit le capitaine. C'est une fille qui a du cran, à première vue. Mais, évidemment, il faudra voir sur la durée...

Boris Corentin et Géraldine Hébert découvrirent une jeune femme à l'opulente chevelure brune, au visage régulier et sensuel, le corps emmitoufflé dans une épaisse robe de chambre molletonnée rose.

Ses yeux étaient fermés, sa respiration régulière, son corps immobile.

Pourtant, comme si quelque chose veillait à l'intérieur de son esprit endormi, elle se redressa d'un bond lorsque les trois policiers s'approchèrent du canapé. Sa bouche s'ouvrit comme si elle allait se mettre à crier.

Mais, reconnaissant le capitaine Bavert, elle la referma aussitôt et se détendit visiblement.

— Mademoiselle Voyat, le commandant Corentin et le lieutenant Hébert sont chargés de l'enquête vous concernant, à partir de maintenant. Je vous laisse donc avec eux...

Et le jeune capitaine, après un signe de tête discret à l'adresse de Corentin et un long regard de regret en direction de Géraldine, quitta silencieusement l'appartement.

Géraldine Hébert s'installa sur le canapé, à côté de Carine Voyat et, d'un geste tout naturel, lui prit la main entre les siennes :

— Comment vous sentez-vous, Mademoiselle ? murmura-t-elle, en cherchant son regard.

— Vous ne voulez pas m'appeler Carine ? répondit celle-ci, avec un soupir un peu agacé.

— D'accord, Carine... moi c'est Géraldine, répondit celle-ci aussitôt. Et voici Boris...

Elle prit une profonde inspiration et, avec un petit sourire contraint, ajouta :

— Je sais que ce doit être atrocement pénible pour vous, mais, nous allons devoir vous demander de nous raconter tout ce qui s'est passé... Vous croyez que ça va aller ?

Carine haussa les épaules et, pour la première fois, un fugitif et pâle sourire éclaira son visage :

— Ça va, je ne suis pas en sucre non plus ! dit-elle, d'une voix déjà plus ferme. Ce que j'ai subi était très désagréable, c'est évident, mais je refuse de considérer que c'est la fin du monde ! Et, surtout, je ne veux pas que l'on me parle comme à une mourante, d'accord ?

Du coup, Géraldine et Boris se sentirent beaucoup plus libres aux entournares.

— D'accord, Carine, acquiesça Géraldine. Dans ce cas, on va essayer d'y voir clair. On vous écoute.

Posément, presque calmement, Carine leur raconta tout ce qui s'était passé, depuis sa rencontre avec le Père Noël surgissant des Galeries Modernes, jusqu'à sa fuite de chez lui, une fois son viol accompli.

— Quand il a eu quitté l'appartement, vous n'avez pas eu envie de vous précipiter dans l'escalier pour ameuter du secours ? demanda Corentin, un peu intrigué. Pour que quelqu'un tente de l'arrêter...

— Si, j'y ai pensé, opina Carine. Seulement, ce type était armé d'un couteau. Et je me suis dit que si, bêtement, un locataire m'entendait et essayait de lui barrer le chemin, il pouvait très bien se faire tuer à cause de moi. Donc, j'ai préféré attendre qu'il ait disparu pour appeler du secours par téléphone. Vos collègues, en l'occurrence.

Géraldine et Boris échangèrent un bref regard admiratif. Décidément, du haut de ses 21 ans, Carine Voyat avait la tête solide sur les épaules.

— Est-ce que cet homme avait quelque chose de particulier ? reprit Corentin.

— Dans quel sens ?

— Dans n'importe quel sens : sa voix, sa manière de marcher, un détail physique...

— Non, c'était plutôt un type ordinaire, *a priori*, répondit Carine, avec une petite moue. Le genre que les femmes ne remarquent pas, tellement il est

quelconque. Je parle de son allure générale, hein ! Pour son visage, à cause de sa barbe en coton hydrophile, je n'en ai presque rien vu. En fait, il n'y avait qu'une chose de vraiment bizarre chez lui...

— Quoi ? demandèrent ensemble Géraldine et Boris, ce qui fit sourire Carine.

En trois phrases, elle leur exposa l'incident du faux sourcil qui s'était décollé sous ses doigts.

— C'est même à cause de ça que je n'ai pas pu lui échapper, conclut-elle : j'étais complètement sciée et il en a profité pour me rechoper, cet enfoiré !

Boris Corentin échangea un bref regard avec Géraldine Hébert et comprit tout de suite qu'elle en était déjà arrivée aux mêmes conclusions que lui.

À savoir que si ce Père Noël avait pris la peine de se coller de faux sourcils bruns et épais, c'était pour devenir encore moins reconnaissable.

Et, donc, qu'il pensait pouvoir être reconnu.

Mais par qui, puisque, cette fois, il n'avait pas opéré dans le même magasin des Galeries Modernes que lors du meurtre de Christine Brochard ?

Ce qui, du reste, amenait Corentin à une conclusion secondaire, mais néanmoins capitale : puisque son violeur avait laissé Carine en vie, ça semblait signifier que le meurtre de Christine Brochard n'avait pas été prémédité. Qu'il devait être accidentel. Ou, à tout le moins, provoqué par une circonstance imprévue du meurtrier.

En tout cas, la perspective qu'il puisse s'agir d'un employé du premier magasin semblait perdre de la consistance. Car pourquoi, dans ce cas, aurait-il eu peur d'être reconnu dans celui de la rue de Sèvres ?

— Il va falloir déterminer s'il y a eu des employés des Galeries Modernes qui sont passés ces derniers mois d'un magasin à l'autre... murmura soudain Géraldine Hébert, parfaitement en phase avec le cours des pensées de sa flèche.

— Ah ! et puis, je ne vous ai pas parlé de la chevalière ! s'exclama alors Carine, qui semblait revenir rapidement à la vie, peut-être en raison de la présence chaleureuse des deux policiers autour d'elle.

— Quelle chevalière ? demanda Corentin, en rapprochant sa chaise du canapé.

— Celle que ce salaud portait à la main droite et avec laquelle il m'a quasiment écorché la lèvre, répondit Carine. Elle était assez bizarre...

— Bizarre ? Comment ça ? voulut savoir Géraldine.

— À cause du dessin qu'il y avait dessus, répondit la jeune femme. Je n'ai pas eu le temps de bien voir, mais on aurait dit une sorte de petit serpent, enroulé autour de quelque chose, mais je n'ai pas bien vu quoi... une sorte de barre oblique, il me semble, mais je ne suis pas sûr de mon coup, là...

De nouveau, Boris et Géraldine échangèrent un bref regard entendu.

Un petit serpent...

Exactement comme la marque rosâtre que Kevin Brochard portait à la joue gauche...

Ce qui semblait constituer une preuve supplémentaire que l'assassin de Christine Brochard et le violeur de Carine Voyat étaient bien un seul et même homme.

Boris Corentin se leva de sa chaise :

— Il va falloir que nous y allions, Carine : nous avons du pain sur la planche...

Soudain, d'un seul coup, Carine Voyat parut se vider de toute l'assurance qu'elle semblait avoir retrouvée. Elle devint toute pâle et regarda tour à tour les deux policiers avec des yeux effrayés et incrédules.

— Vous allez... vous allez me laisser ici... toute seule ? demanda-t-elle, d'une voix blanche et balbutiante. Avec ce malade qui galope dans la nature et qui connaît le code d'accès de mon immeuble ?

Pris au dépourvu par le soudain désarroi, visible, de la jeune femme, Boris Corentin hésita une seconde ou deux, avant de répondre :

— Je vais faire envoyer un gardien pour surveiller votre porte jusqu'à demain matin, si ça peut vous tranquilliser...

Mais Carine Voyat ne paraissait qu'à demi rassurée par cette proposition. C'est alors que Géraldine Hébert intervint, sous le coup d'une impulsion :

— Si vous voulez, Carine, si ça doit vous rassurer, je peux passer la nuit ici, avec vous...

Cette fois, le visage de la jeune femme s'épanouit en un sourire débordant de reconnaissance :

— Oh oui ! ça, ce serait vraiment génial !

Son sourire disparut et elle ajouta, d'une voix plus étouffée, presque triste :

— C'est con, hein ? Je pensais que j'étais forte et tout et tout, et puis voilà que...

— C'est une réaction tout à fait normale, voyons... murmura Géraldine, en posant sa main sur son avant-bras, avant de lever les yeux vers Boris Corentin :

— Pas d'objection à ce que je reste dormir là cette nuit, Grand Chef ?

— Aucune, Petit Bonhomme, aucune. Tu sais ce que je ferais, à ta place ? J'appellerais cet excellent Jonathan Kepler pour qu'il m'apporte des vêtements de rechange pour demain... et son rôti froid par la même occasion : amoureux comme il prétend l'être, il ne peut pas te refuser ça !

— Alors, ça, vraiment, c'est une idée digne de ton universel génie !

— Charrie pas quand même... sourit Boris. Bon, je file, moi. Passez une

bonne soirée et tâchez d'être sages...

— Alors ça, Grand Chef, c'est vraiment un coup de poignard dans le dos ! s'exclama Géraldine, partagée entre l'envie de se fâcher et celle d'éclater de rire. Tu me le paieras au prix fort ! Tu entends ?

Mais Boris Corentin était déjà dans l'escalier, ravi de sa petite « pique »...

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire, votre collègue, par « soyez sages » ? s'enquit Carine, l'air étonné.

Géraldine Hébert, même adolescente, n'avait jamais eu honte de ce qu'elle était, et c'est donc tout naturellement qu'elle répondit à la jeune femme :

— C'était une fine allusion au fait que je préfère très nettement les femmes aux hommes...

— Ah bon ? T'es gouine ? répliqua Carine avec un naturel désarmant, en adoptant sans prévenir le tutoiement.

— Hormis le fait que je déteste le mot de « gouine » encore plus que celui de « lesbienne », oui, c'est ce que je suis, en effet. Personnellement, je préfère *féminophile*... Ça te pose un problème ?

Vu l'air parfaitement serein affiché par Carine, ça ne semblait pas être le cas. Ce qu'elle confirma instantanément, d'une voix insouciante :

— Penses-tu, je m'en fiche complètement de ce que sont ou font les gens ! Du moment que tu ne te mets pas à me tripoter une fois qu'on sera au pieu...

— Ne t'inquiète pas, je ne...

Géraldine s'interrompit net et sentit le sang lui monter aux pommettes. Elle avait failli dire « je ne vais pas te violer », ce qui aurait été plutôt scabreux, dans le contexte...

— Enfin, bon, ne flippe pas là-dessus, conclut-elle. De toute façon, tu n'es pas mon genre de fille, alors...

Elle avait ajouté ça dans l'intention d'achever de tranquilliser Carine. Mais, à sa grande surprise, il lui sembla que la jeune femme avait l'air plutôt contrarié que soulagé.

Mystère de l'âme féminine.

— Eh ben moi, j'adore les mecs, je vais te dire, reprit Carine, après que Géraldine eut téléphoné à Jonathan, suivant le conseil de Boris. Et j'espère que le... enfin le truc de ce soir ne va pas me dégoûter de m'envoyer en l'air !

La sentant de plus en plus détendue, Géraldine s'autorisa une plaisanterie un peu *border line* :

— À mon avis, ça doit marcher comme pour le cheval : quand tu te casses la gueule, on dit toujours qu'il faut remonter en selle le plus vite possible. Eh bien, avec les mecs, t'as qu'à faire pareil : dès demain, tu te trouves un bel étalon de pure race et tu remontes en selle !

Carine éclata d'un rire joyeux, presque enfantin. Rire qui s'acheva en un sourire rêveur :

— À propos d'étalon de pure race, je crois que j'aurais rien contre un petit tour de manège avec Boris... Il est vraiment pas mal du tout, comme mec.

— Tu veux que je lui dise de revenir ? proposa calmement Géraldine. Le connaissant comme je le connais, ça m'étonnerait qu'il refuse...

— Ah ouais ? C'est une « fine lame » ? voulut savoir Carine, l'œil allumé.

— Une fine lame ? C'est bien mieux que ça : Lagardère et le duc de Nevers réunis !^[1]

Carine eut un petit sourire égrillard :

— Tu dis ça par ouï-dire... ou parce que tu l'as essayé ?

Géraldine eut un petit sourire un peu nostalgique, en repensant à certaine soirée, en Catalogne espagnole où, sur le seuil de sa chambre d'hôtel, elle avait été à deux doigts de proposer à Boris Corentin d'entrer avec elle...

— Non, je ne l'ai pas « essayé », comme tu dis, finit-elle par répondre, sur un ton rêveur. Mais sa réputation n'est plus à faire, je peux te le garantir ! Donc, si tu veux, j'ai juste un coup de fil à passer...

— Non, laisse, répondit Carine. Je crois qu'une bonne nuit de sommeil ne me fera pas de tort, après ce...

Son visage s'assombrit brusquement. Heureusement, les trois coups frappés à la porte firent diversion.

— Reste là, je vais voir ce que c'est, lui ordonna Géraldine Hébert, brusquement plus tendue.

En se dirigeant vers la porte, elle prit la précaution de sortir son arme de service de son étui latéral et de la dissimuler dans sa poche. En gardant la main sur la crosse.

Elle ouvrit la porte... et se détendit d'un coup en découvrant Jonathan Kepler, légèrement essoufflé après avoir grimpé les six étages, chargé comme un mulet.

Et flanqué de l'inévitable Jamila qui, décidément ne lâchait plus son « fiancé » d'une semelle. Elle aussi était chargée de divers paquets.

— Bon sang ! s'exclama Géraldine. Comment vous avez fait pour transporter tout ça sur la moto ?

— Ça a été un chouïa acrobatique, reconnut Jonathan en pénétrant dans le studio. Bonjour, Mademoiselle !

— Carine, voici Jonathan et Jamila, les présenta Géraldine. J'ai comme l'impression qu'ils nous ont apporté de quoi faire un véritable festin.

— Et de quoi prendre une caisse magistrale, renchérit Carine, en découvrant dans l'un des paquets les deux bouteilles de Sancerre blanc que Jonathan avait cru bon de joindre à son fameux rôti.

Rôti auquel, pour faire bonne mesure, il avait ajouté un pâté en croûte, un assortiment de quatre fromages et une tarte fine aux pommes caramélisées...

De fait, une heure et demie plus tard, après avoir asséché les deux bouteilles et mangé comme quatre, les deux filles se sentaient quelque peu « flottantes ». Et elles eurent un certain mal à déplier le canapé-lit, tout en pouffant pour un rien, telles des collégiennes.

Carine prêta un grand tee-shirt blanc à Géraldine qui passa se déshabiller dans la salle de bain. Lorsqu'elle en revint, la lumière était éteinte et Carine était déjà sous la couette, immobile, la respiration régulière.

Géraldine se glissa à son tour dans le lit, avec d'innombrables précautions pour ne pas la réveiller.

Mais, à peine était-elle allongée sur le dos que, par un subtil mouvement de reptation, sa voisine se rapprocha d'elle et vint poser sa tête au creux de son épaule, tandis que Géraldine, le souffle coupé, sentait ses seins lourds et fermes s'écraser contre les siens.

— Prends-moi dans tes bras et serre-moi fort contre toi... murmura Carine, d'une voix timide.

— C'est... c'est peut-être un peu risqué, non ? répondit Géraldine, la gorge sèche.

Carine eut un petit rire à peine audible, avant de murmurer :

— C'est curieux à dire, mais j'ai l'impression qu'un peu de risque me ferait beaucoup de bien, ce soir...

CHAPITRE VII



— En cas de récidive de votre part, nous nous verrions contraint de vous radier définitivement de nos listes. Veuillez agréer, etc. Vous me tapez ça avant midi ?

— Ce sera fait, Madame, répondit Liselotte Faarup, avec son irrésistible pointe d’accent Scandinave.

Irrésistible au moins pour Brigitte Lassalle, sa patronne, qui, renversée contre le haut dossier de son fauteuil directorial, contemplait la longue et mince silhouette de son assistante avec un vague sourire gourmand.

À première vue, il était difficile d’imaginer deux femmes plus nettement dissemblables que Brigitte Lassalle et Liselotte Faarup.

Femme épanouie, bien en chair, de trente-neuf ans, la patronne de l’agence Stop-Intérim avait une sorte d’exubérance charnelle qu’elle devait à ses ascendances méditerranéennes : brune, le teint mat, d’immenses yeux noirs, des lèvres rouges et épaisses, les hanches larges, la croupe rebondie et la poitrine lourde, elle semblait avoir été spécialement conçue pour l’étreinte amoureuse.

Une activité dont elle ne s’était jamais privée, bien au contraire...

À l’inverse, Liselotte, 23 ans, pouvait difficilement renier sa nationalité danoise. Très grande, mince quoique superbement proportionnée, un visage de porcelaine mangé par deux grands yeux d’océan et encadré par des cheveux blond pâle d’une finesse presque irréaliste.

Avec les hommes, la jeune Scandinave était toujours d’une grande réserve qui confinait à la prudence. Mais avec les hommes seulement...

— Vous voulez bien me relire tout ça, que je sois sûre qu'il n'y a pas d'erreur ? demanda Brigitte Lassalle. Approchez-vous, vous savez bien que je suis un peu sourde...

Le visage de la belle Danoise s'empourpra légèrement et sa respiration se fit imperceptiblement plus rapide. Cette allusion de sa patronne à sa surdité, parfaitement imaginaire du reste, c'était une phrase codée entre elles. En mémoire de la première fois où...

Docilement, son bloc sténo à la main, Liselotte fit un pas de côté, de façon à se retrouver à quelques centimètres seulement de l'accoudoir du fauteuil où Brigitte Lassalle était installée, les jambes croisées très haut.

Elle commença à lire le texte que venait de lui dicter sa patronne, d'une voix assourdie. Voix qui fit un brusque saut, au milieu de la deuxième phrase.

Pour la bonne raison que Brigitte Lassalle venait de poser sa main à la plume de son genou gauche et laissait lentement remonter ses doigts sous sa jupe courte, en effleurant sa peau veloutée et d'une éclatante blancheur.

Comme le voulait le jeu qui s'était instauré quelques mois plus tôt entre elles, Liselotte continua de lire comme si elle ne s'apercevait pas des attouchements de plus en plus précis exercés par sa patronne.

Celle-ci avait légèrement reculé son fauteuil, de façon à ce que son assistante ne rate rien du spectacle affolant qu'elle lui offrait.

En effet, de sa main restée libre, Brigitte avait écarté les pans de sa jupe portefeuille, de façon à dénuder ses cuisses un peu grasses jusqu'au ventre. Plus précisément jusqu'au buisson touffu de son intimité, parfaitement visible du fait qu'elle ne portait aucun sous-vêtement.

Ou alors qu'elle s'en était débarrassée quelques minutes plus tôt, en prévision de la visite de son assistante.

Liselotte non plus ne portait pas de culotte. En tout cas, pas lorsque sa patronne la convoquait pour prendre une lettre ou autre chose en sténo...

Lorsque les doigts de Brigitte vinrent s'enrouler dans les poils dorés de son intimité, Liselotte eut bien du mal à continuer à lire comme si de rien n'était. Surtout qu'elle ne pouvait s'empêcher de laisser son regard bleu azur glisser en direction du ventre de sa patronne.

Laquelle, vautrée sur son fauteuil, les cuisses largement ouvertes, se caressait sans la moindre pudeur, deux doigts fichés dans le puits brûlant de son intimité ruisselante, tandis que, du bout du pouce, elle massait son clitoris, étonnamment proéminent.

Liselotte écarta un peu plus les cuisses, pour inciter Brigitte à l'investir vraiment, le regard toujours rivé sur son buisson noir et touffu.

C'était une vraie frustration, pour la jeune Scandinave. En général, lors de ces petites séances, sa patronne la faisait jouir avec ses doigts, tandis qu'elle se rendait le même service à elle-même.

Parfois, quand elle était vraiment très excitée, elle faisait asseoir son assistante sur le bord du bureau, juste devant elle, et plongeait sa langue dans son intimité, sans cesser de se caresser elle-même.

Mais pas une seule fois elle n'avait autorisé Liselotte à lui rendre le même service, bien que la jeune Danoise en ait clairement manifesté le désir.

Cette fois encore, comme souvent, les deux femmes jouirent rapidement et presque simultanément, Liselotte avec un très léger retard sur sa patronne.

La montée de son désir l'avait pliée en avant, coudes sur le bureau, reins cambrés, cuisses ouvertes, croupe tendue vers les doigts féminins agiles, qui la fouillaient avec une science diaboliquement efficace.

Liselotte jouit avec de petits soupirs de plus en plus rapprochés, de plus en plus aigus. Au moment de l'orgasme, elle inonda la main de sa patronne, laquelle, ensuite, se lécha les doigts avec gourmandise.

— Ma petite fontaine... murmura Brigitte Lassalle, en flattant la croupe frémissante de son assistante, toujours prostrée sur le bureau.

À ce moment, le carillon de la porte d'entrée retentit. Liselotte se rajusta rapidement et sortit du bureau, d'une démarche encore un peu flottante.

Brigitte Lassalle eut tout juste le temps d'aller se laver les mains, dans la minuscule salle de bain attenante à son grand bureau, avant que l'interphone la reliant à Liselotte Faarup ne fasse entendre son léger bourdonnement.

— Madame, dit l'assistante, redevenue très professionnelle, Monsieur Véhesse demande à vous voir...

Brigitte Lassalle eut une grimace de contrariété : s'il y avait une personne qu'elle n'avait pas envie de voir, c'était bien Antoine Véhesse. S'il n'avait tenu qu'à elle, elle l'aurait même carrément envoyé bouler.

Seulement, il ne tenait pas qu'à elle : c'est la bonne marche de son agence d'intérim qui était en jeu. Car qui disait Antoine Véhesse disait le groupe des Galeries Modernes, qui était son premier client et de loin.

Rien qu'en ce moment, grâce aux pères Noël qu'elle fournissait à l'ensemble de leurs magasins, elle doublait pratiquement son chiffre d'affaires mensuel...

— Bien, faites entrer Monsieur Véhesse, Liselotte... se résigna-t-elle à dire dans l'interphone.

Elle se redressa dans son fauteuil et croisa les mains sur le bord de son bureau. Elle espérait qu'au moins son visiteur ne venait la voir *que* pour des motifs professionnels.

Mais, dès qu'elle aperçut les yeux luisants d'Antoine Véhesse s'avancant vers son bureau, elle comprit qu'elle ne s'en tirerait pas à si bon compte...

— Comment allez-vous, chère amie ? demanda très courtoisement Antoine Véhesse, en s'inclinant sur la main qu'elle lui tendait.

Du reste, il était toujours très bien élevé et très prévenant avec elle, *au*

début...

— Cette chère Liselotte a les traits un peu tirés, ce matin, je trouve, ajouta Véhesse, sans attendre la réponse à sa question, de pure forme. Est-ce que vous l'auriez encore épuisée à vos petits jeux salaces, par hasard ?

Voilà, on y était...

Sachant qu'elle n'avait aucun moyen d'échapper à ce qui se préparait, ou plus exactement qu'il n'était pas *dans ses moyens* d'y échapper, Brigitte Lassalle décida qu'il valait mieux entrer dans le jeu d'Antoine Véhesse carrément, et en finir le plus vite possible.

— Vous seriez arrivé cinq minutes plus tôt, cher ami, vous m'auriez trouvée ici même, en train de lui manier vigoureusement la chatte, répondit-elle, avec un petit sourire qui se voulait salace.

— Et elle a joui, cette grande cochonne Scandinave ? voulut savoir Antoine Véhesse, dont les joues s'étaient brusquement empourprées.

— Une fille branlée par moi jouit toujours ! répliqua Brigitte, en prenant un air piqué.

— Et vous-même ? Je suppose que, selon votre sale habitude, vous vous êtes astiqué la motte de belle manière, ou je me trompe ?

Brigitte Lassalle était toujours étonnée de constater à quel point, sous l'effet du désir, cet homme était capable de passer en un rien de temps d'une parfaite éducation au vocabulaire le plus obscène...

— Je dois dire que j'ai assez magnifiquement pris mon pied, répondit-elle sur le même ton.

— Voyons un peu ça... souffla Véhesse, le visage de plus en plus écarlate.

Il n'eut pas besoin de préciser sa pensée, Brigitte savait parfaitement ce qu'il voulait. Ça ne la tentait pas plus que ça, mais elle n'avait pas le choix...

Ses rapports avec Antoine Véhesse avaient brusquement basculé environ dix-huit mois plus tôt.

Ce soir-là, un samedi, avec son nouvel amant, qui la rendait littéralement folle de désir et assoiffée de plaisir, Brigitte Lassalle avait décidé d'aller s'éclater chez *Chris et Manu*, la discothèque échangiste de la rue Saint-Bon, dans le quartier du Châtelet.

Pour s'éclater, elle s'était éclatée, se donnant à tous les mâles présents, et ils étaient vraiment nombreux, les laissant jouir de tous ses orifices, prenant elle-même un nombre impressionnant d'orgasmes, aussi bien sous leurs coups de boutoir que grâce à la langue de certaines femmes.

Seulement, le hasard avait voulu que, parmi les mâles en question, se trouve Antoine Véhesse, qui avait réussi à entraîner là une petite vendeuse des Galeries Modernes...

Dès le lundi suivant, Véhesse s'était présenté à Stop-Intérim et s'était montré grossièrement entreprenant avec Brigitte. Elle avait alors voulu le

raisonner, lui expliquer que ce qu'on faisait dans ces sortes de clubs était une parenthèse érotique, en quelque sorte. Et que, une fois qu'on faisait retour à la vie normale, il n'était pas question de...

— Ma chère amie, vous ne comprenez pas très bien, à ce que je vois, l'avait interrompu froidement Antoine Véhesse, avec un déplaisant petit sourire. Dois-je vous rappeler que vous êtes une femme mariée, mère de famille, et que ce n'est pas avec votre mari que je vous ai vue, samedi, dans ce lieu très intéressant par ailleurs ? Croyez-vous que si j'allais raconter cela à mon très catholique et très conservateur beau-père, le groupe qu'il dirige continuerait à faire appel aux services de votre agence ? Non, n'est-ce pas ? Par conséquent...

Par conséquent, Brigitte Lassalle avait compris qu'elle s'était livrée pieds et poings liés à Antoine Véhesse. Et, depuis, elle faisait contre mauvaise fortune bon cœur, se donnant à lui lorsqu'il lui prenait la fantaisie de lui faire une petite visite impromptue, comme aujourd'hui.

Le pire, ce qui la mettait en colère contre elle-même, lorsque ça se produisait, c'est qu'elle aimait tellement le sexe qu'il lui arrivait de jouir de ces accouplements forcés avec Antoine Véhesse...

Brigitte Lassalle repoussa son fauteuil et se mit debout, sous l'œil luisant d'excitation de son visiteur. Puis, sans un mot, sans même un regard pour lui, elle grimpa à genoux sur le bord de son bureau et se mit à quatre pattes.

Immobile, totalement passive, elle se contentait d'attendre le bon vouloir de Véhesse.

Celui-ci ne tarda pas à lui retrousser la jupe sur les reins, dégageant sa croupe large, ronde, profondément fendue, qu'aucune culotte ne dissimulait.

— Quel cul magnifique vous avez, ma chère ! souffla Véhesse, en manipulant ses fesses sans trop de douceur. Je crois que je ne m'en lasserai jamais...

Il se mit à lui mordiller les fesses, cependant que sa main allait s'enfouir loin entre ses cuisses.

— C'est vrai que vous êtes encore trempée de votre propre foutre, ma belle salope ! grogna Véhesse, d'une voix de plus en plus sourde. Vous sentez la femelle en rut, j'adore ça ! Vous me faites un effet...

Il n'eut pas besoin de préciser lequel : Brigitte venait d'entendre le bruit d'une ceinture que l'on déboucle, suivi du bruit caractéristique d'une fermeture Éclair.

Sachant parfaitement ce qu'elle avait à faire, ce qu'on attendait d'elle, elle redescendit du bureau, sur lequel elle resta le buste allongé, présentant ainsi sa somptueuse croupe à la hauteur requise...

L'instant d'après, elle se sentit empoignée par les hanches. Puis, après un imperceptible tâtonnement dans les replis de son intimité, le sexe raide et

volumineux de Véhesse la pénétra de toute sa longueur, puissamment, avec une lenteur savamment calculée.

Sous l'intrusion, Brigitte ne put retenir un léger soupir de satisfaction, qui n'échappa pas à l'homme fiché dans son ventre jusqu'à la garde.

— Vous aimez ça, vous faire enfler à la hussarde, n'est-ce pas ? grogna Véhesse, tout en la besognant de plus en plus vite et fort. Vous êtes une vraie chienne, comme les hommes en raffolent...

Brigitte Lassalle se mordit violemment la lèvre inférieure pour tenter de faire refluer le plaisir qui, en effet, prenait déjà naissance au creux de son ventre, sous les assauts virils. Elle ne voulait pas donner cette satisfaction à Véhesse.

Elle fut considérablement aidée dans ses efforts par le fait que son partenaire parvint très vite au plaisir, et lui inonda le ventre en râlant, les mains agrippées à ses hanches, le bassin plaqué contre ses fesses.

Il se retira aussitôt et se rajusta, sans se soucier le moins du monde de son éventuel désir à elle. Qui fila aussitôt vers la petite salle de bain.

En fumant une cigarette, Antoine Véhesse attendit sans impatience que Brigitte Lassalle soit revenue prendre sa place derrière son grand bureau, avant de lui exposer le véritable motif de sa visite matinale.

— Ma chère, attaqua-t-il, en regardant ailleurs, sur un ton un peu trop insouciant, j'aimerais beaucoup que vous me rendiez aujourd'hui le même service qu'hier...

Brigitte Lassalle sursauta :

— Encore ! Mais qu'est-ce qui vous prend, cette année ? À quoi ça rime, ces inspections ?

— Ce ne sont pas vos affaires, ma chère ! trancha sèchement Véhesse, la faisant taire brusquement.

La patronne de Stop-Intérim avait été très surprise, l'avant-veille, par la demande que lui avait faite Antoine Véhesse. Afin de se rendre compte, lui avait-il expliqué, de l'efficacité et de la compétence de ses « brigades » de pères Noël, envoyées dans tous les magasins du groupe, il voulait endosser lui-même le costume de l'un d'eux pour étudier la question « de l'intérieur », selon ses propres termes.

À priori, Brigitte Lassalle avait trouvé ça un peu curieux, mais elle avait accédé à sa demande sans faire de difficulté : après tout, elle n'était pas payée pour discuter le bien-fondé de la stratégie commerciale de ses clients...

— Je vous demanderai le secret le plus absolu sur cette opération, lui avait bien précisé Antoine Véhesse, car il s'agit pour l'instant d'une initiative toute privée...

Là encore, Brigitte Lassalle avait obtempéré : ce n'était pas ses oignons...

Mais voilà que, pour la deuxième journée consécutive, Véhesse prétendait

rejouer les pères Noël ! Il n'avait vraiment rien d'autre à faire ?

Et, soudain, d'une manière très fugitive, presque impalpable, la pensée traversa l'esprit de Brigitte Lassalle qu'il s'agissait peut-être d'autre chose que d'une simple inspection...

CHAPITRE VIII



Excédé à l'idée de devoir se taper un nouveau tour du quartier, Boris Corentin finit par faire carrément grimper sa voiture de service sur le trottoir de l'avenue de Clichy, à l'angle de la rue Capron, qui filait vers le cimetière de Montmartre, pratiquement sous les yeux de deux contractuelles estomaquées d'une telle impudence.

Elles foncèrent droit sur la voiture, avec la férocité gourmande de deux buses venant de repérer un nid de mulots.

— On va droit à l'incident de frontière... murmura Géraldine Hébert, en ouvrant sa portière.

— Ça va être vite réglé ! gronda Corentin entre ses dents, en descendant également de voiture.

— Non, mais vous vous croyez où ? aboya la plus âgée des deux femmes, tandis que l'autre, nettement plus accorte, détaillait la silhouette athlétique de Boris sans trop dissimuler l'intérêt qu'elle lui inspirait.

Pour toute réponse, Boris Corentin leur mit sous le nez sa plaque de policier, ce qui eut pour effet de rendre la première contractuelle beaucoup plus accommodante, et la seconde totalement pâmée.

— Vous seriez bien aimable de garder un œil sur notre véhicule, Mesdames, dit fort aimablement Boris. Vous savez comme ils sont tatillons, dans les bureaux, avec le matériel de l'administration...

— Ça alors, c'est bien vrai ! approuva la plus jeune, en lançant un long regard énamouré à ce commandant beau comme un policier de cinéma.

L'autre bougonna une phrase assez inintelligible, qui pouvait passer à la rigueur pour un acquiescement.

Boris Corentin et Géraldine Hébert s'engouffrèrent dans un immeuble en pierre de taille, assez élégant. Dans le hall, une plaque leur apprit que l'agence Stop-intérim avait ses bureaux au deuxième étage, et ils s'engouffrèrent dans l'escalier, aux marches partiellement recouvertes d'un tapis rouge chamarré de feuilles dorées.

C'est Géraldine Hébert qui, deux heures plus tôt, s'était chargée d'appeler le service du personnel... pardon : des « ressources humaines » du groupe des Galeries Modernes. Pour savoir comment étaient recrutés les pères Noël. On n'avait fait aucune difficulté pour lui apprendre que cette question était chaque année sous-traitée avec une agence spécialisée, en l'occurrence Stop-Intérim. Trouver l'adresse de l'agence en question n'avait pris que quelques secondes, grâce au service « Pages Jaunes » d'Internet.

Géraldine avait déjà la main sur le combiné du téléphone pour appeler l'agence, lorsque Boris Corentin l'avait arrêtée d'un geste :

— Laisse tomber, Petit Bonhomme : on va plutôt y aller directement. L'effet de surprise, ça donne souvent de bons résultats...

— Et si on se casse bêtement le nez sur une porte close, Grand Chef ?

— On ira se le faire réparer dans la clinique la plus proche ! Allez, saute dans ton blouson et arrive, au lieu de discuter tout le temps les ordres de ton chef !

— Putain, quelle autorité, quelle virilité ! j'en suis toute pantelante... avait rigolé Géraldine.

Boris Corentin enfonça le bouton de sonnette, à droite de la porte. Un carillon sur deux notes retentit à l'intérieur. Et la porte s'ouvrit sur une fille d'à peine 25 ans, grande, mince, idéalement blonde. Elle leur demanda ce qu'ils désiraient avec une délicieuse pointe d'accent nordique, qui fit fondre Géraldine... et durcir Boris.

Mais tous deux surent rester parfaitement impassibles, malgré leurs émois respectifs.

— Nous souhaiterions nous entretenir avec Madame Brigitte Lassalle, répondit Corentin, avec un sourire charmeur — que Géraldine Hébert appelait

très élégamment son sourire « foufounophage »...

La grande blonde arbora une moue désolée :

— Ah ! c'est que Madame Lassalle ne reçoit jamais sans rendez-vous...

— Je suis sûr qu'avec ça, elle va faire une exception, répondit Boris, sur le même ton charmeur, en lui montrant sa plaque. Nous avons juste quelques petites questions à lui poser, ce sera l'affaire d'un moment et...

À ce moment, l'un des battants de la double porte située à droite de l'entrée s'ouvrit et laissa passer la tête d'une femme brune d'une petite quarantaine d'années.

— Liselotte, c'est à quel sujet ?

La voix avait un soupçon de vulgarité, à l'image des traits un peu lourds de la femme.

— Ces messieurs... enfin, pardon... Ces personnes sont de la police et demandent à vous voir, Madame. Je leur ai dit que vous ne receviez pas sans rendez-vous, mais ils...

— C'est bon, Liselotte, je m'en occupe.

Brigitte Lassalle sortit complètement de son bureau et s'avança vers eux, un sourire engageant sur ses lèvres épaisses, la démarche peut-être un peu trop chaloupée.

« Un poil vulgos, mais pas inintéressante... De la chaudasse de luxe... », songea Géraldine.

« Elle doit être bonne sous l'homme... », se dit Corentin dans le même temps.

— Bonjour, se présenta-t-elle, d'une voix grave et un peu rauque, parfaitement « raccord » avec son physique emphatiquement femelle. Je suis Brigitte Lassalle... Veuillez pardonner à mon assistante ce petit excès de zèle, mais elle a des consignes strictes...

À la manière dont elle enveloppa doucement les doigts de Boris Corentin dans le creux de sa paume, celui-ci se dit qu'elle ne s'y serait pas prise autrement s'il lui avait tendu son sexe plutôt que sa main...

Elle ne se montra pas moins caressante avec Géraldine, plongeant hardiment ses grands yeux d'un noir profond dans ceux, émeraude, de la jeune femme.

Les deux policiers échangèrent un bref coup d'œil amusé, tout en suivant la patronne de Stop-Intérim à l'intérieur de son grand bureau, dont les fenêtres à double vitrage, protégées par des stores à lattes, donnaient sur l'avenue de Clichy, d'où montait un sourd bourdonnement, parfois déchiré par un coup de klaxon bref.

— Je vous en prie, asseyez-vous, les invita Brigitte Lassalle, tout en prenant place elle-même dans son fauteuil.

Comme celui-ci était à environ un mètre du bureau, lorsqu'elle croisa haut les jambes, elle leur offrit, sans paraître y prendre garde, une vue imprenable sur la peau mate de ses cuisses nues.

Et il n'aurait pas fallu pousser beaucoup Boris Corentin pour qu'il se laisse aller à affirmer que Brigitte Lassalle ne portait pas de slip, sous sa jupe portefeuille...

— Eh bien ? Que me veut donc la police ? demanda-t-elle, en s'efforçant de prendre un ton badin. Je suis bien certaine que toutes les personnes à qui je fais obtenir des contrats sont dans une situation parfaitement réglementaire par rapport à la législation du travail et je...

— Il ne s'agit pas de cela, Madame Lassalle, l'interrompit doucement Corentin, mais de...

— Vous pouvez m'appeler Brigitte, vous savez ! (Avec papillotement des paupières, en prime, et nouveau croisement de jambes dans l'autre sens...)

— Je disais donc, *Madame Lassalle*, reprit plus fermement Corentin, agacé par son petit manège, qu'il ne s'agit pas de législation du travail. Le lieutenant Hébert et moi appartenons à la Brigade Mondaine...

— Et nous avons un sérieux problème de pères Noël, compléta Géraldine.

À la seconde, une lumière rouge s'alluma dans le cerveau de la patronne d'agence, tandis qu'un gros nœud se formait au creux de sa poitrine. Mais elle parvint à rester souriante et d'apparence détendue.

— Un problème de... de pères Noël ? fit-elle, en prenant l'air étonné. J'avoue que je comprends mal...

— C'est bien Stop-Intérim qui fournit chaque année leurs pères Noël à tous les magasins des Galeries Modernes ? s'enquit Boris Corentin, d'une voix calme.

— C'est exact, mais...

— Dans ce cas, Madame, vous allez comprendre très vite pourquoi *notre* problème pourrait rapidement devenir le vôtre, enchaîna Corentin, sans se soucier de l'interruption.

Et, du même ton froid, presque indifférent, il entreprit de lui révéler la manière dont Christine Brochard avait d'abord été violée – comme le rapport médico-légal venait de le leur apprendre – puis sauvagement tuée ; et comment, à son tour, Carine Voyat avait dû subir les assauts d'un Père Noël, sortant d'un autre magasin des Galeries Modernes.

— Autre magasin, mais même Père Noël, crut bon de préciser Géraldine Hébert, lorsque Corentin en eut fini.

En face d'eux, Brigitte Lassalle s'était décomposée à vue d'œil, à mesure que progressait le récit de Boris. Maintenant, elle était complètement livide, et sa mâchoire inférieure tremblait légèrement.

— C'est absolument horrible ! finit-elle par murmurer, en repoussant

machinalement sa lourde chevelure brune vers l'arrière. Mais vous ne pensez tout de même pas que je puisse avoir quoi que ce soit...

À la grande surprise des deux policiers, Brigitte Lassalle se leva d'un bond, contourna son bureau, traversa la pièce à grande enjambées et ouvrit brusquement la porte qui la séparait de son assistante : -Liselotte ! Faites immédiatement sortir de l'ordinateur la liste de tous les hommes que nous avons embauchés pour l'opération Père Noël. Non, pas tous : ceux pour les Galeries Modernes, ce sera suffisant. Avec leurs coordonnées, leurs *curriculum* et tout le tremblement ! Je veux ça sur mon bureau dans deux minutes max !

Elle revint s'asseoir derrière son bureau et toisa les deux policiers d'un air de défi :

— Vous m'avez entendue ? Le temps de mettre l'imprimante en route et vous saurez tout sur les personnes que j'ai envoyées aux Galeries Modernes : vous n'aurez plus qu'à trouver votre coupable parmi eux !

— Vous savez, nous ne vous accusons de rien... fit Corentin, sur un ton doucereux.

— Encore heureux ! siffla Brigitte Lassalle, qui semblait avoir repris du poil de la bête, et même en excédent.

— En fait, nous voulions surtout vous demander de nous fournir ce que vous venez *si gentiment* de nous proposer, ajouta-t-il, avec un sourire ironique. Par conséquent...

Moins de cinq minutes plus tard, les deux policiers quittaient l'agence, leur précieuse liste en poche.

Dès qu'ils furent partis, Brigitte Lassalle se laissa tomber dans son fauteuil et s'affaissa sur elle-même. Avec la nette impression qu'elle venait de se prendre les trois étages supérieurs de l'immeuble sur la tête.

D'un seul coup, elle avait compris. Dès que cette petite fliquette très mignonne avait parlé de pères Noël, elle avait réalisé ce qui lui arrivait.

Elle était désormais complice d'un viol... en attendant de l'être probablement d'un deuxième.

Pour ne rien dire de l'horrible premier meurtre, de cette pauvre fille massacrée. Là, elle n'y était pour rien, mais il faudrait encore pouvoir le prouver.

Car Brigitte n'avait eu besoin que de deux ou trois secondes pour faire le rapprochement entre ces actes barbares et le soudain désir d'Antoine Véhesse d'aller « inspecter » les différents magasins du groupe *déguisé en père Noël*.

C'était lui, pas de doute.

Cet homme qui, quelques heures plus tôt encore, la pénétrait à grands coups de reins sur son propre bureau, c'était un violeur et un assassin !

Le premier réflexe de Brigitte fut de tendre la main vers son téléphone.

Afin de dénoncer Antoine Véhesse. Mais elle suspendit son geste.

Le dénoncer à qui, d'abord ?

Aux deux flics qui sortaient d'ici et qui lui avaient laissé leur carte ? Mais ils s'étonneraient forcément qu'elle ne l'ait pas fait lorsqu'ils étaient en face d'elle. Du coup, elle allait devenir hautement suspecte.

Passer un coup de fil anonyme à la direction du magasin où elle avait envoyé Antoine Véhesse en toute innocence, avec un habit de père Noël ? Ils la prendraient pour une folle et ça ne servirait probablement à rien.

Et puis, surtout, le dénoncer pourquoi ?

Brigitte Lassalle mit ses coudes sur le bureau et se prit la tête entre les mains.

Il fallait réfléchir sereinement. Ne pas se laisser envahir par l'émotion, toujours mauvaise conseillère.

Bon, d'accord, c'était vraiment malheureux pour ces pauvres filles, ce qui leur était arrivé – surtout la première, d'ailleurs. Mais qu'est-ce qu'elle y pouvait, elle ?

Une fois qu'elle aurait joué au petit soldat en dénonçant Antoine Véhesse, il se passerait quoi ? C'était facile à prévoir : elle pourrait dire adieu à tout contrat avec les Galeries Modernes. Et probablement avec d'autres : les entreprises apprécient rarement que leurs sous-traitants se mêlent de leurs petites affaires internes.

Jouer à Robin des Bois pour finir sur la paille, merci bien ! Elle avait trop ramé pour en arriver là où elle était ! Pas question de tout perdre aussi bêtement !

D'un autre côté, qu'elle le veuille ou non, elle était devenue la complice d'Antoine Véhesse, plus ou moins involontaire d'accord, mais tout de même.

Ce qui revenait à se balader dans les rues avec une grenade dégoupillée dans son sac à main en priant pour qu'elle n'explose pas...

Et il avait fallu qu'une histoire pareille tombe sur elle ! Mais pourquoi ? Pourquoi, merde !

Brigitte Lassalle releva la tête et enfonça la touche grise de son interphone.

Il fallait absolument qu'elle se détende les nerfs, sinon elle allait virer folle.

— Oui Madame... fit la voix toujours un peu languide de son assistante.

— Liselotte, venez immédiatement dans mon bureau, j'ai absolument besoin de vous, ordonna Brigitte, d'un ton presque implorant.

— J'arrive tout de suite, Madame...

En effet, la jeune Danoise poussa la porte de communication moins de cinq secondes après.

— Approchez-vous, Liselotte... fit Béatrice, en repoussant son fauteuil loin de son bureau.

Aux grands maux les grands remèdes, elle était décidée à s'octroyer ce qu'elle s'était toujours refusé, malgré les demandes timides mais répétées de son assistante.

Dès que la superbe Scandinave fut à portée de sa main, elle glissa celle-ci sous sa jupe et, sans s'attarder, lui empoigna directement le sexe, afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur les motifs de son appel.

Aussi docile qu'à l'accoutumée, Liselotte ouvrit les cuisses, afin de faciliter la manœuvre.

Tout en se disant qu'à deux orgasmes par jour, son travail allait commencer à devenir *vraiment* fatigant.

Mais, très vite, Brigitte retira sa main de dessous la jupe de son assistante.

Celle-ci baissa la tête et regarda sa patronne avec un certain étonnement :

— Vous préférez que je retourne dans mon bureau ? demanda-t-elle presque timidement.

— Non, j'ai envie que tu me fasses jouir, que tu me fasses jouir très fort ! répondit Brigitte avec une sorte de rage, sans même se rendre compte qu'elle tutoyait son assistante pour la toute première fois.

Et, joignant le geste à la parole, elle retroussa complètement sa jupe sur ses hanches, avança les fesses jusqu'au bord du fauteuil de cuir et ouvrit largement les genoux.

Les yeux bleu azur de Liselotte s'allumèrent, en découvrant la touffe sombre et abondante qui s'étalait au bas du ventre de sa patronne. Une véritable forêt dans laquelle elle avait souvent eu envie d'aller se perdre, mais où elle avait toujours été « interdite de séjour ».

Jusqu'à maintenant, en tout cas...

Après un dernier regard interrogatif à sa patronne, pour être bien certaine d'avoir compris ce qu'on attendait d'elle, Liselotte se laissa tomber entre les genoux largement écartés, avec un petit gloussement de plaisir.

— Branle-moi, d'abord ! implora Brigitte, la tête renversée en arrière. Fais-moi bien mouiller !

Liselotte commença par effleurer les tendres pétales qui se nichaient au cœur de la broussaille sombre de la toison intime. Provoquant à chaque fois un brusque sursaut de tout le corps chez sa « victime ».

En même temps, sérieusement excitée d'être enfin parvenue à ses fins, la Danoise avait glissé son autre main entre ses propres cuisses, au cœur de son petit triangle doré.

Très vite, la fleur noir et rose nacré qu'elle avait sous les yeux et manipulait avec une délicate ferveur se couvrit d'une rosée amoureuse translucide et parfumée, qui acheva de tourner la tête de Liselotte.

Autant et plus que le bout de son index faisant rouler son propre clitoris gonflé et dur.

Lorsque la jeune Scandinave, à bout de désir, plongeait enfin ses lèvres et sa langue au cœur de sa fournaise intime, Brigitte Lassalle émit un long gémissement de bonheur – presque de délivrance.

Mais, malgré le plaisir qui commençait à gonfler au creux de son ventre et de ses reins, elle ne put chasser de son esprit une image insolite et effrayante.

Celle d'Antoine Véhesse déambulant comme un homme ivre dans les rayons d'un grand magasin.

Déguisé en Père Noël.

CHAPITRE IX



Les portes métalliques de l'ascenseur s'ouvrirent avec un léger chuintement caoutchouteux. La cabine était vide. Lena Albuquerque s'y engouffra maladroitement, pesamment, à cause des divers sacs et paquets qui l'encombraient. Tous enveloppés de papiers cadeaux multicolores.

Au moment où la jeune femme allait parvenir à tirer à l'intérieur le plus encombrant de tous – le vélo à trois roues destiné à Jaime, son petit dernier –, les portes commencèrent à se refermer.

À mi-voix, Léna jura en portugais : elle allait se retrouvée coincée comme

une idiote !

Mais, au moment où elle pensait cela, une main d'homme se plaqua sur l'une des portes coulissantes et, sans effort apparent, l'obligea à se rouvrir.

— Merci, Monsieur, je ne...

Le remerciement de Lena Albuquerque se bloqua dans sa gorge, sous l'effet de la surprise : l'homme qui venait de la tirer d'embarras n'était autre que le Père Noël.

Enfin, non, pas « le » Père Noël, elle n'était pas demeurée à ce point-là ! Plutôt l'un des types que les Galeries Modernes payaient – et sans doute fort mal – pour se déguiser en pères Noël, afin d'amuser les enfants et de pousser leurs parents à la dépense.

— Il était temps que j'intervienne, on dirait ! observa l'homme costumé. Un peu plus et vous vous retrouviez d'un côté des portes et vos paquets de l'autre !

— Oui, et je vous en remercie... Père Noël !

— Vous pouvez m'appeler Ferdinand : je viens de terminer mon service...

La seconde suivante, Antoine Véhesse se demandait pourquoi il avait dit ça, et comment ce prénom lui était spontanément venu à l'esprit.

Peu importait, de toute façon. Ce qui comptait, c'était qu'il se retrouvait seul avec cette appétissante petite brune, qui devait avoir une trentaine d'années, assez bien en chair pour lui plaire, de type visiblement espagnol ou portugais.

Et qu'il se trouvait avec elle dans l'ascenseur desservant uniquement les trois sous-sols, autrement dit les parkings, de cet immeuble des Galeries Modernes, situé entre la gare de l'Est et celle du Nord.

— Où allez-vous, chère Madame ? demanda-t-il galamment, en dirigeant sa main vers le tableau de commande.

— Au troisième sous-sol, répondit la jeune femme de sa belle voix un peu rauque. Quand je suis arrivée, il n'y avait plus de place que là...

Elle ajouta avec un lumineux sourire qui fit pétiller ses grands yeux noirs :

— Mais vous pouvez m'appeler Léna, vous savez : moi aussi, j'ai « terminé mon service » ! On pourrait même dire « ma corvée » : l'achat des cadeaux de Noël, je ne connais rien de plus pénible, je crois...

— Léna... répéta rêveusement Véhesse, en caressant machinalement sa longue barbe blanche. C'est très joli comme prénom... Il vous vient d'où ?

— De mes parents, en ligne directe ! répondit-elle en riant. Non, je plaisante : c'est portugais, comme moi. Le diminutif d'Elena...

Antoine Véhesse sentait une insidieuse excitation le gagner. Elle avait dit qu'elle allait au troisième sous-sol. C'est-à-dire le moins fréquenté, surtout à

cette heure proche de la fermeture du magasin. Décidément, le Diable était avec lui...

Un quart d'heure plus tôt, il était pratiquement résigné à rentrer chez lui bredouille. Furieux d'avoir passé près de trois heures dans ce magasin bondé, à faire sauter des enfants sur ses genoux, sous ce costume grotesque, en essayant désespérément de se trouver une proie accessible.

Mais, comme par un fait exprès, toutes les femmes qui lui plaisaient étaient accompagnées et celles qui étaient seules étaient soit trop vieilles soit trop laides pour servir de déclencheur à son fantasme.

Ce n'était déjà plus un simple fantasme, d'ailleurs, il ne s'en rendait que trop compte : c'était en train de devenir une véritable drogue...

Et, justement, il se sentait terriblement en manque. L'idée de rentrer chez lui, d'affronter Clotilde et les enfants sans avoir pu assouvir ses pulsions le rendait littéralement fou, de rage et de frustration.

Et puis, soudain, l'embellie : cette petite brune potelée – aux cheveux sans doute un peu trop courts pour son goût, mais bon... – qui allait se retrouver coincée par les portes de l'ascenseur, là, à moins de deux mètres devant lui.

Et personne d'autre en vue dans les parages immédiats...

Antoine Véhesse avait bondi en avant, décidé à forcer la chance. Et pas seulement la chance...

Les portes s'ouvrirent au troisième sous-sol, découvrant un parking à peu près vide de voitures, comme Antoine Véhesse l'avait prévu. Et tout à fait désert de gens, ce qui était encore mieux.

En plus, l'endroit était assez chichement éclairé et cette pénombre relative était pour lui un encouragement supplémentaire à aller de l'avant.

— Donnez, je vais vous aider à porter vos paquets jusqu'à votre voiture, proposa-t-il galamment, ce dont Lena Albuquerque le remercia avec un sourire chaleureux et reconnaissant.

— Vous êtes vraiment ce qui se fait de mieux, en matière de père Noël... Ferdinand ! ajouta-t-elle d'une voix qui n'était pas exempte d'une certaine chaleur, elle non plus. C'est la Twingo jaune qui est tout là-bas, dans le renfoncement sombre. On la voit à peine d'ici...

Oui, décidément, jubila Antoine Véhesse, en se mettant en marche à sa suite, le diable était entièrement de son côté. Car ce ne pouvait être que lui qui avait poussé sa future victime à garer sa voiture dans le coin le plus isolé et le plus sombre de l'immense parking...

Véhesse attendit patiemment, presque calmement, que Lena Albuquerque ait déverrouillé les portes de la Twingo, avant de se débarrasser de ses paquets dans le petit coffre, tandis que la jeune femme installait les siens sur la banquette arrière, où se trouvait déjà un siège d'enfant.

Lorsque Véhesse referma le coffre, il eut le souffle presque coupé, en

découvrant l'affolante vue que lui offrait inconsciemment la jeune femme sur sa croupe ronde et merveilleusement rebondie, penchée qu'elle était à l'intérieur de l'habitacle.

Deux fesses superbes, larges, une croupe bien fendue, moulée avec une précision quasi anatomique par une jupe en tissu extensible bleu roi.

Une croupe qui semblait appeler la saillie...

Antoine Véhesse glissa la main dans la poche de son long manteau rouge, pour s'assurer que son couteau s'y trouvait bien. Il referma ses doigts sur le manche.

Il contourna l'aile de la voiture et s'approcha de la jeune femme, de cette croupe qui semblait s'offrir.

Soit qu'elle ne l'ait pas entendu, soit qu'elle fût totalement en confiance, Léna ne bougea pas, gardant la même position, sans s'apercevoir de ce qu'elle pouvait avoir d'affolant pour un homme normalement constitué.

Elle sursauta violemment lorsque Véhesse posa sa main sur ses fesses tendues et se mit à les caresser avec une certaine fièvre. Elle se redressa avec une telle brusquerie qu'elle se cogna le crâne au montant de la portière, ce qui lui arracha un nouveau juron en portugais.

Elle se retourna et fit face à cet étrange père Noël, l'air furieux et scandalisé :

— Non, mais, ça va pas la tête ? Qu'est-ce qui vous prend, de me peloter le cul comme ça ?

Sans répondre, Antoine Véhesse sortit son cran d'arrêt de la poche de son manteau, en fit jaillir la lame et appliqua la pointe sur la gorge de la jeune femme, dont tout le corps se tétanisa et dont les yeux s'agrandirent de frayeur.

— J'ai envie de te baiser, petite salope ! gronda Véhesse, d'une voix qu'il reconnut à peine lui-même. Si tu essaies de crier ou de te débattre, je t'égorge, c'est compris ?

Il se passa alors quelque chose qui le prit totalement de court, tellement c'était stupéfiant.

Un sourire trouble apparut sur les lèvres épaisses de la Portugaise, tandis qu'une sorte de petite lueur égrillarde faisait briller ses grands yeux noirs.

Mais ce qui cloua Véhesse de stupeur, c'est que Léna venait de glisser sa main entre les pans de son manteau et lui avait carrément empoigné le sexe à travers son pantalon !

— Si tu as envie de moi, il suffit de le dire gentiment... murmura-t-elle de sa voix naturellement rauque. Ce n'est pas la peine de me menacer pour si peu...

Et, sans lâcher le membre dur qu'elle pétrissait doucement à travers l'étoffe, elle entreprit, de l'autre main, de déboutonner la veste de laine qu'elle portait à même sa peau cuivrée.

La bouche d'Antoine Véhesse se mit à bérer, lorsqu'apparut à ses yeux la lourde poitrine, que contenait à grand-peine un soutien-gorge à balconnets rouge.

Tout en se livrant à son petit strip-tease et en malaxant la verge de plus en plus grosse de « Ferdinand », Lena Albuquerque n'en revenait pas de ce qu'elle était en train de faire. Elle était littéralement stupéfiée par sa réaction, et surtout sa rapidité.

Lorsque la pointe du couteau s'était posée contre sa gorge, c'était comme si mille pensées avaient afflué en même temps à son esprit, s'étaient ordonnées d'elles-mêmes en une infime fraction de seconde afin de lui dicter la conduite à adopter face à cette situation inédite.

Cette conduite, c'était d'entrer immédiatement dans le jeu de l'adversaire, afin de le désarçonner. Non pas d'y entrer, même : d'en prendre le commandement, afin de le déborder.

Et, ensuite, lorsqu'il aurait baissé sa garde, quand il serait persuadé d'avoir affaire à une fille au moins aussi excitée que lui, de profiter de la première occasion qui se présenterait pour lui échapper.

Et c'était exactement ce qu'était en train de faire Lena Albuquerque, avec un sang-froid et une maîtrise dont elle ne se serait jamais crue capable.

— De quoi il a envie, mon gros Père Noël, susurra-t-elle, en écartant les pans de sa veste et en bombant le torse, avec un sourire enjôleur sur les lèvres.

— Suce-moi ! J'ai envie de ta bouche... répondit Antoine Véhesse, d'une voix qui, de grondante et menaçante qu'elle était quelques secondes plus tôt, était devenue plus humble, presque suppliante.

— Tu as de la chance, roucoula Léna : il paraît que je suis la reine des pipes ! Et comme tu m'as l'air monté comme un vrai taureau, ça va être un plaisir...

Elle n'hésita pas une seconde à retrousser sa jupe jusqu'aux hanches, afin de pouvoir s'accroupir plus confortablement. Ce qui permit à Véhesse, totalement décontenancé par la tournure que prenaient les événements, de découvrir qu'elle portait une petite culotte de même couleur que son soutien-gorge, et suffisamment transparente pour laisser deviner le large buisson noir de son intimité.

— C'est ma chatte que tu regardes, gros vicieux ? gloussa Léna, en ouvrant un peu plus ses cuisses pleines, tout en s'attaquant à la braguette de son partenaire forcé. Tu la verras mieux tout à l'heure, je te le promets ! Tu aimes ça, hein, les chattes bien fournies ? Tous les vrais mâles aiment ça, je l'ai constaté...

Tout en plongeant ses doigts à l'intérieur du pantalon, Léna se demanda si elle n'en faisait quand même pas un peu trop. Elle leva les yeux vers Ferdinand et s'aperçut que non.

Il avait l'air en pleine extase, un sourire béat flottait sur ses lèvres et son souffle était court.

En revanche, il tenait toujours son couteau à la main. Mais, ça, ce serait pour après, songea Léna, avec une froide lucidité qui la surprit elle-même.

Pour l'instant, il fallait achever de rendre ce salaud fou de désir pour elle. Et, ça, elle savait parfaitement comment s'y prendre pour y parvenir.

Elle fit jaillir à l'air libre une verge épaisse et noueuse que, dans d'autres circonstances, elle aurait sûrement trouvée tout à fait à son goût.

La plupart des femmes prétendaient que la taille du membre viril n'avait aucune importance. C'était peut-être vrai pour elles, mais ça ne l'était pas pour Elena Albuquerque, qui avait toujours été bien plus excitée par les « grosses bites », comme elle disait sans fausse pudeur à ses copines, que par les modèles courants...

— Tu as une queue superbe... dit-elle après s'être léché les lèvres pour les humidifier. Je sens que tu vas me rendre folle de plaisir. Tu fais le guet pour vérifier que personne n'arrive ? Il ne s'agirait pas qu'on se fasse pincer !

Ça, cette dernière remarque, ce fut le coup de génie de Léna. Qu'elle ait peur qu'ils soient interrompus parut à Antoine Véhesse la preuve irréfutable que cette fille avait *vraiment* envie de s'envoyer en l'air avec lui.

Tout comme Agnès autrefois...

Léna le branlait doucement, en couvant son sexe d'un regard débordant d'extase. Puis, lentement, très lentement, avec une science affolante, elle fit glisser la virilité orgueilleusement pointée vers elle entre ses lèvres douces et humides. Tout en faufilant sa main entre les cuisses de son partenaire afin de lui presser doucement les testicules.

Après trois ou quatre mouvements de va-et-vient autour de cette superbe tige de chair palpitante, elle s'interrompit et entreprit d'enrouler sa langue autour de sa volumineuse extrémité, afin de lui faire comme un fourreau souple, chaud et vivant.

Véhesse crut qu'il n'allait pas pouvoir se retenir, tant la caresse de cette bouche, de cette langue virevoltante était délicieuse. Il eut peur de se répandre trop vite entre ces lèvres douces, alors qu'il avait d'autres projets.

Il posa sa main libre sur la tête de Léna :

— Arrête, je t'en prie ! Sinon je vais jouir...

Léna recula la tête et contempla son œuvre avec un petit sourire de triomphe : sous ses caresses savantes, la verge avait presque doublé de volume.

— C'est vrai que ce serait dommage... murmura-t-elle. Surtout que, moi aussi, j'ai envie de m'envoyer en l'air !

Elle se mit, comme par jeu, à picorer le pubis, la verge et les bourses de son partenaire de petits baisers légers, comme si elle ne pouvait plus s'en

détacher, comme le ferait une femme amoureuse...

Mais, en même temps, l'esprit parfaitement froid, elle s'ingéniait à déboucler la ceinture de son pantalon. Quand ce fut fait, elle le tira vers le bas, ainsi que le slip bleu ciel qui se trouvait en dessous. Elle prit soin de faire descendre le tout jusqu'aux chevilles.

Pour donner le change à Ferdinand, ne pas risquer d'éveiller sa méfiance, elle se mit à pétrir ses fesses molles à pleines mains, tout en continuant de bécoter amoureusement la virilité luisant de sa propre salive.

Au bout de quelques secondes, elle se redressa et se débarrassa de sa petite culotte rouge, qu'elle jeta négligemment sur la banquette arrière de la Twingo, dont la portière était restée ouverte.

— Moi aussi, j'ai envie qu'on s'occupe de mon cul... souffla-t-elle, en plaquant son pubis contre la verge palpitante. Vas-y, mon gros cochon, prends-moi les fesses, j'adore ça ! N'aie pas peur de leur faire mal, surtout...

Rendu complètement fou par la sensualité torride qui se dégageait de cette fille, Antoine Véhesse plaqua son unique main libre sur la croupe large et rebondie de Léna et entreprit de la pétrir avec fièvre.

Ce qui ne faisait pas du tout les affaires de la jeune femme, qui tenta autre chose.

— Écarte-les bien, mon chéri ! soupira-t-elle, avec la voix d'une femme en voie de pâmoison. Mets-moi un doigt dans le cul, c'est tellement bon !

Autant de choses qu'il devenait très difficile de réaliser d'une seule main...

Totalement affolé de luxure, Antoine Véhesse finit par faire ce que Léna attendait et espérait depuis le début : il replia la lame de son couteau et le renfouit précipitamment dans la poche de son manteau.

Aussitôt, Léna passa à l'attaque. Désarmé, les chevilles entravées par son pantalon, Ferdinand devenait un adversaire à sa portée.

Des deux mains, elle le poussa violemment en arrière, escomptant que, les jambes prisonnières de l'étoffe, il allait s'écrouler par terre, ce qui lui donnerait le temps de fuir, par la rampe d'accès tout proche.

Sauf qu'elle calcula mal son coup et que, au lieu de tomber, Antoine Véhesse alla seulement buter du dos contre le poteau en béton qui se trouvait derrière lui.

En une fraction de seconde, il comprit qu'il avait été joué. Son désir se changea d'un coup en une rage meurtrière incontrôlable.

Saisissant Léna par les cheveux, à pleine main, il projeta sa tête de toute sa force contre le montant supérieur de la portière ouverte.

La jeune femme poussa un bref cri de douleur. Le choc fit éclater son cuir chevelu et son visage fut presque instantanément couvert de sang.

Folle de rage, sans plus savoir ce qu'elle faisait, inconsciente du danger,

elle se rua sur lui, les doigts en avant, pour lui arracher les yeux.

Véhesse réussit à détourner ses mains, il y eut une courte lutte entre eux, durant laquelle le manteau et la fausse barbe du père Noël furent largement éclaboussés du sang qui continuait de ruisseler de la blessure de Léna.

Leur lutte était d'ailleurs à peu près égale : la jeune femme était certes moins forte que son adversaire, mais lui avait toujours les pieds entravés...

Finalement, dans un sursaut désespéré, Léna réussit à faire tomber Véhesse sur le sol de béton.

Aussitôt, rabattant sa jupe sur ses cuisses, elle se mit à courir comme une malade en direction de la porte permettant d'accéder aux ascenseurs et à l'escalier.

Le tout en hurlant comme une possédée.

En jurant, Antoine Véhesse parvint à se relever et sa première idée fut de se lancer à la poursuite de cette salope qui...

Il y renonça en la voyant, là-bas, près de la porte métallique, donner un coup de poing dans la petite vitre de plastique et enfoncer le gros bouton rouge de l'alarme.

La panique l'envahit aussitôt. Il allait se faire piéger comme un rat !

Avec des gestes fébriles, il remonta tant bien que mal son pantalon et se mit à son tour à courir vers la porte de sortie. En priant pour qu'il ne soit pas déjà trop tard.

De l'autre côté, il se rua dans l'escalier, afin de rejoindre le deuxième sous-sol.

Là où il avait garé sa propre voiture.

Tout en grim pant les marches quatre à quatre, il arracha sa fausse barbe, qu'il glissa dans la poche de son manteau. Manteau dont il entreprit de se défaire également, tandis qu'il faisait irruption dans le parking.

Il courut droit sur sa Mercedes grise, tout en fouillant fébrilement sa poche de pantalon à la recherche de la commande d'ouverture des portes.

Il ouvrit d'abord le coffre à la volée, afin d'y fourrer son compromettant costume rouge.

Puis, il s'installa au volant et referma la portière sur lui. Avant de démarrer, il s'efforça de retrouver une respiration à peu près normale. D'un geste machinal, il remit aussi de l'ordre dans sa coiffure.

Enfin, il lança le contact et se dirigea vers la rampe permettant de rejoindre la rue.

Parvenu au rez-de-chaussée, son poul s'accéléra brutalement, lorsqu'il vit que le gardien était sorti de sa cahute et qu'il semblait vouloir lui interdire la sortie.

En s'efforçant à l'impassibilité, Antoine Véhesse fit descendre sa vitre et

pencha la tête vers le jeune homme, avec un pâle sourire :

— Eh bien, quoi ? On ne peut plus sortir ? dit-il d'une voix qui tremblait légèrement.

— Pas tout de suite, M'sieur, il y aurait eu un incident, apparemment : il faut que les gars de la sécurité fassent le tour des parkings, d'après ce que j'ai cru comprendre.

Antoine Véhesse dut faire un très gros effort sur lui-même pour ne pas enfoncer l'accélérateur de la puissante Mercedes et pulvériser la fragile barrière, dernier obstacle entre lui et la liberté...

Il se résolut à sortir du pare-soleil sa carte plastifiée, ornée de sa photo et à la brandir sous le nez du gardien :

— Je suis Antoine Véhesse, je suis de la maison... Je suis le gendre de Monsieur de Rieusecq !

Il avait bien insisté sur la dernière phrase. Le nom magique produisit l'effet escompté sur le jeune homme qui, après un dernier instant d'hésitation, se décida.

— Bon, si c'est comme ça, c'est différent, évidemment, murmura-t-il, en se grattant le front sous la visière de sa casquette. Je vais vous ouvrir manuellement. Mais soyez sympa, M'sieur : ne dites pas que j'ai fait ça, sinon je me ferais engueuler par la sécurité !

— Pas de problème, ce sera notre petit secret ! assura Antoine Véhesse, dont les paumes étaient si moites qu'elles maculaient le cuir du volant.

L'instant d'après, la barrière jaune et noir se souleva et Véhesse se rua au dehors, en faisant crisser ses pneus sur le revêtement trop lisse.

Ce n'est qu'une fois dans la rue qu'il se calma un peu. Tout en réalisant qu'il venait de frôler la catastrophe.

Il fallait absolument qu'il réagisse, et très vite, contre sa « drogue ».

Sinon, il était perdu.

CHAPITRE X



Chacun à son bureau, Boris Corentin et Géraldine Hébert étaient occupés à dépouiller les listings que leur avait fournis, la veille au soir, la DRH du groupe des Galeries Modernes. Travail de fourmis, ennuyeux, peu gratifiant mais malheureusement indispensable.

Il s'agissait de pointer tous les membres masculins du personnel, d'éliminer tous ceux qui ne pouvaient pas avoir tué Christine Brochard, pour une raison ou pour une autre, d'examiner les autres de plus près, etc.

Et, si ça ne donnait rien de probant, il faudrait ensuite s'attaquer aux anciens employés, à commencer par ceux – premiers suspects – qui avaient été renvoyés dans les derniers mois, s'il y en avait.

Bref, pas de quoi pavoiser...

Boris Corentin et Géraldine Hébert furent distraits par le bruit métallique que fit en s'ouvrant la porte du bureau des Affaires recommandées.

— Ah, ça alors ! quelle bonne surprise ! s'exclama Géraldine la première en découvrant l'arrivant.

Qui n'était autre qu'Aimé Brichot, peut-être encore un peu pâlot, mais souriant.

— Ravi de te revoir sur pieds, mon vieux Mémé ! fit à son tour Boris, avec un large sourire de plaisir. Justement, tu tombes à pic : on a une vraie corvée sur les bras, le Petit Bonhomme et moi...

— M'aurait étonné... grommela Aimé Brichot, mais sans parvenir à prendre l'air renfrogné.

Géraldine contourna son bureau, se pendit à son cou et lui plaqua un gros baiser sonore sur chaque joue, ce qui le fit rosir de plaisir.

Au départ, les rapports avaient été plutôt délicats entre eux, Aimé Brichot voyant d'un œil soupçonneux cette jeune et jolie jeune femme venir

s'immiscer dans le « couple » qu'il formait depuis si longtemps avec Boris Corentin.

Il avait fallu qu'ils mènent ensemble, quelques mois plus tôt, une enquête particulièrement délicate, en l'absence de Boris, pour qu'ils se découvrent mutuellement et qu'une véritable estime naisse entre eux.

Mais ils n'en continuaient pas moins à se vouvoyer comme par le passé...

— Et c'est quoi, au juste, votre corvée ? s'enquit Aimé Brichot, une fois installé derrière son bureau. Si ça n'est pas indiscret, bien sûr...

— Crétin ! le rembarra gentiment Corentin avec un grand sourire. C'est assez inhabituel, en fait : on essaie de coincer un Père Noël...

Géraldine éclata de rire, devant la mine ahurie de leur coéquipier.

En quelques phrases, Boris Corentin mit Aimé Brichot de la nature de leur enquête et du point où ils en étaient arrivés, au moment où il avait fait son triomphal retour.

— Effectivement, c'est ténu, comme fil, soupira Brichot, en lissant machinalement sa moustache. Et du côté du petit Kevin, ça en est où ?

— J'ai eu son père au téléphone hier soir, répondit Géraldine : le gamin n'a toujours pas décroché un mot. Les psys devraient se mettre sur son cas dès aujourd'hui. Entre parenthèses, il était parfaitement sobre, apparemment – je parle du père de Kevin, naturellement !

— On a peut-être un espoir de ce côté-là, soupira Corentin. Après tout, ce n'est plus un bébé et si on lui montre les photos de tous les emp...

Il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone de bureau, qu'il s'empessa de décrocher :

— Commandant Corentin, j'écoute...

À voir la manière dont les traits de Boris se durcirent, les deux autres comprirent qu'il devait se passer quelque chose d'important.

— Comment se fait-il que je ne sois prévenu que maintenant ? demanda Corentin après un long silence.

Nouveau silence, puis :

— Bon, très bien, on y sera d'ici une demi-heure ou trois quarts d'heure. Restez avec elle en nous attendant...

Il raccrocha et se tourna vers les deux autres :

— Une troisième femme s'est fait agresser par un homme déguisé en père Noël, hier soir, dans le parking d'un magasin des Galeries Modernes.

— Violée ? demanda tout de suite Géraldine.

— Elle a bien failli. Apparemment, elle a fait preuve d'un beau sang-froid et a réussi à se débarrasser de son agresseur.

— Ça s'est passé dans quel magasin, cette fois-ci ? demanda à son tour Aimé Brichot, occupé à pianoter sur son clavier d'ordinateur.

— Celui qui est vers la gare de l'Est, répondit Boris Corentin. Pourquoi ?

— Eh bien, je constate que les trois agressions ont eu lieu chacune dans un magasin différent des Galeries Modernes. Or, il n'y en a que cinq à Paris, d'après ce que je vois sur leur site Internet. Donc...

— Donc, enchaîna Géraldine, tout excitée, ça veut dire que si ce salopard récidive, ce sera probablement dans l'un des deux magasins qu'il n'a pas encore exploités ! Mémé, vous êtes génial ! Grâce à vous on commence à avoir de sérieuses chances de le choper par les couilles.

— Quelle grâce ! quelle poésie ! quelle élégance ! soupira Aimé Brichot, en réprimant un sourire. En tout cas, merci pour la reconnaissance de mon génie : ça fait à peu près quinze ans que je l'attendais...

— Bon, allez, au lieu de discuter, si on y allait ? fit sévèrement Boris Corentin. On devrait être pratiquement arrivés, déjà !

— Arrivés où, au fait ? demanda Géraldine, tout en enfilant son blouson de cuir.

— Rue Charles-Hermite, répondit Boris, en ouvrant la porte du bureau. Là où habite Elena Albuquerque, la femme qui a été agressée par notre Père Noël, troisième mouture.

— Décidément, c'est vraiment pas un cadeau, ce père Noël, soupira Aimé Brichot, sans même s'apercevoir qu'il venait de faire un mot.

— Même si l'appart était gratos et la bouffe fournie, je refuserais d'habiter un coin pareil ! s'exclama Géraldine, lorsque Boris arrêta la voiture de service le long de l'église Saint-Pierre Saint-Paul.

— Faut reconnaître... murmura Aimé Brichot qui, galamment, avait laissé la place avant à leur jeune coéquipière.

La rue Charles-Hermite, reliant les Portes de la Chapelle et d'Aubervilliers, était coincée entre les boulevards extérieurs et le périphérique, et longeait le stade de la Porte de la Chapelle sur une partie de son cours. Pour faire bonne mesure, les voies ferrées venant des gares du Nord et de l'Est étaient également à portée d'oreilles...

En revanche, ils furent agréablement surpris de découvrir que le petit immeuble où vivait Elena Albuquerque était beaucoup plus récent que ses voisins immédiats, presque pimpant, par comparaison.

Lorsqu'ils parvinrent sur le palier du deuxième étage, l'une des trois portes s'ouvrit pour laisser sortir un homme d'environ quarante ans, le visage rougeaud, la ceinture de son pantalon disparaissant sous la masse de son ventre.

Il referma précipitamment derrière lui et prit des mines de conspirateur pour chuchoter, en s'adressant d'instinct à Boris Corentin :

— Surtout pas de gaffe, commandant ! Le mari est encore là et il n'est pas au courant de tous les... les détails de ce qui est arrivé à sa femme. Pardon, je

ne me suis pas présenté : capitaine Legras. Etienne Legras.

Géraldine eut du mal à ne pas pouffer de rire, en se disant que ce brave capitaine portait un nom plutôt redondant par rapport à sa silhouette. À moins qu'au contraire il n'ait eu de cesse d'adapter son apparence physique à son patronyme, histoire d'être « raccord »...

— OK, le rassura Corentin avec un sourire, on va y aller sur des œufs, comme dirait quelqu'un qu'on connaît bien.

— Il tape l'incruste, le mari ? s'enquit Géraldine, en remontant ses petites lunettes rondes sur son nez retroussé.

Le capitaine Legras sembla avoir un certain mal à remettre en français de tous les jours la question de la jeune femme.

— Non, non, finit-il par répondre : là, il est en train de s'habiller pour partir bosser. Devrait pas être long. Vous avez encore besoin de moi, commandant ? C'est qu'on m'attend à la brigade et...

— Non, non, vous pouvez y aller, on prend les choses en mains, capitaine. Et merci de nous avoir attendus. Si vous avez un problème avec votre hiérarchie, dites-leur de m'appeler : je vous arrangerai les bidons.

— Non, non, ça va aller, répondit Etienne Legras, déjà dans l'escalier. Mais merci quand même, hein !

Boris Corentin frappa deux coups à la porte. Aussitôt, une voix féminine un peu rauque lui dit d'entrer. Ce qu'ils firent tous les trois.

Au bout d'un petit couloir se trouvait le salon, dont la large baie vitrée donnait sur des jardins potagers, sagement alignés et tous rigoureusement de la même taille.

À demi allongée sur un canapé, face à la télé dont le son avait été coupé, se tenait une jeune femme brune, au visage assez sensuel, dont la robe de chambre rose qui l'enveloppait laissait deviner qu'elle devait plutôt se ranger dans la catégorie des « potelées ».

En voyant surgir ces trois personnes qu'elle ne connaissait pas, elle rabattit précipitamment les pans de son vêtement sur ses cuisses un peu grasses.

« ... Mais valant quand même le coup d'œil », jugèrent *in petto* Boris et Géraldine.

Elle portait un pansement assez épais au front, au-dessus de l'œil gauche.

Sans doute prévenue de leur arrivée par le capitaine Legras, elle mit aussitôt son index en travers de ses lèvres épaisses (« des lèvres de jouisseuse », se dit Géraldine, incorrigible), et, de l'autre main, désigna la porte fermée derrière elle.

Porte qui s'ouvrit presque aussitôt, pour laisser passer un homme petit et sec, dont les traits et l'allure générale disaient qu'il était portugais plus clairement que ne l'aurait fait un panonceau accroché à son cou. Il était suivi

par un gamin d'une dizaine d'années, peut-être un peu moins, très beau, avec son visage fin, mangé par deux immenses yeux noirs.

Il posa une brève question en portugais, en désignant du menton les trois visiteurs. Elena Albuquerque répondit dans la même langue et Corentin crut comprendre qu'elle lui expliquait qu'ils étaient de la police.

L'homme entraîna le gamin vers la porte de l'appartement et sortit avec lui, sans avoir dit le moindre mot aux trois policiers, ni même les avoir regardés.

— Excusez mon mari, il est un peu sauvage avec les gens qu'il ne connaît pas... dit alors la jeune femme, semblant retrouver un certain entrain, maintenant qu'elle n'était plus en famille. J'ai eu un peu peur que vous vous mettiez à parler devant Miguel. Il est tellement jaloux...

— Mais... je ne comprends pas... fit alors Aimé Brichot, sincèrement étonné. Je ne vois pas en quoi ce qui vous est arrivé hier pourrait le rendre jaloux.

Une certaine rougeur envahit fugitivement le visage de Léna, qui choisit de se tourner vers Géraldine Hébert :

— C'est que je ne lui ai pas expliqué comment je m'y étais prise pour échapper à ce salaud... murmura-t-elle.

Explication qu'elle s'empressa de leur donner, en quelques phrases sobres, pour la plus grande gêne d'Aimé Brichot, toujours un peu prude face aux descriptions trop « précises » dans le domaine du sexe.

— Dites donc, vous avez été drôlement gonflée, je trouve ! s'exclama Géraldine, sincèrement admirative. Moi, j'aurais jamais eu les e... le cran de faire un truc pareil !

— Et quelle solide maîtrise de vous-même, ajouta Boris Corentin, aussi épaté que sa coéquipière. Et, justement, puisque vous avez fait preuve d'une telle présence d'esprit, il n'est pas possible que vous n'ayez pas noté certains détails, à propos de votre agresseur. Détails qui pourraient nous être très utiles pour la suite de l'enquête...

Mais, avant que Léna ait le temps de répondre, ce fut Aimé Brichot qui parla, comme pris d'une soudaine inspiration :

— Pouvez-vous nous dire si cet homme portait une chevalière, je vous prie ?

Léna le regarda comme s'il était devin :

— Mais oui ! comment vous avez deviné ? Il la portait à l'envers, mais je l'ai quand même bien vue.

— Et je suppose qu'elle représentait une sorte de petit serpent, enroulée autour d'une espèce de V ? poursuivit Brichot.

— Mais oui ! s'exclama Léna pour la seconde fois. Mais alors, vous le connaissez ce type ! Qu'est-ce que vous attendez pour l'arrêter, le violeur au

serpent ?

— *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ? [2]*... murmura machinalement Géraldine Hébert, les yeux dans le vague.

Sa citation fit violemment sursauter Boris Corentin, dont le visage s'illumina d'un sourire froid, que les deux autres connaissaient bien.

Celui du grand carnassier qui vient de flairer la piste toute fraîche d'une proie éventuelle...

— Alors, là, on le tient ! dit-il sourdement, avant de se tourner vers Léna : vous avez raison, Madame, nous connaissons votre agresseur ! Nous le connaissons même très bien...

Aimé Brichot et Géraldine Hébert échangèrent un regard d'incompréhension totale.

— Tu peux essayer d'être un peu plus clair, là ? finit par demander Aimé, voyant que sa flèche restait plongée dans ses réflexions.

Boris Corentin releva finalement la tête, le regard crépitant d'excitation :

— Ce sont les allitérations en « s » du vers de Racine qui ont déchiré la voile que j'avais, qu'on avait, devant les yeux. Ce fameux serpent n'en est pas un : c'est à coup sûr la lettre S, probablement stylisée. Qui s'enroule autour d'un V. Vous ne voyez toujours pas ?

— VS ! s'écria alors Géraldine, en bondissant de sa chaise. Des initiales qui désignent...

— Antoine Véhesse ! souffla Aimé Brichot, qui venait de rejoindre les deux autres.

— Exactement ! exulta Corentin. À partir de là, tout s'emboîte parfaitement. Ce que j'ai pris pour une alliance portée à la main droite, le premier jour où on a rencontré Véhesse, et qu'il m'agaçait à la tripoter sans arrêt, était en fait *une chevalière retournée vers la paume* !

— Et c'est en frappant le petit Kevin qu'il lui a en quelque sorte imprimé les gravures dans la peau ! s'exclama à son tour Géraldine Hébert. Tu as raison, Grand Chef, ça s'emboîte tant que ça peut !

— Il faut « loger » Antoine Véhesse immédiatement, mais en faisant en sorte qu'il ne se doute de rien ! décida Boris Corentin, en empoignant son téléphone portable, aussitôt imité par Géraldine.

Le tout sous l'œil vaguement inquiet et totalement éberlué d'Elena Albuquerque...

Seulement, après quelques appels, il fallut bien se rendre à l'évidence : les choses allaient être un peu plus compliquées que prévues.

Aux Galeries Modernes, on avait affirmé à Boris qu'Antoine Véhesse avait appelé pour dire qu'il était malade et qu'il passait la journée chez lui.

Seulement, quand Géraldine avait réussi à joindre Clotilde Véhesse, celle-

ci lui avait affirmé catégoriquement que son mari se portait comme un charme – même si, depuis quelques jours, il avait l'air plus tendu que d'habitude – et qu'il était parti à l'heure habituelle pour les Galeries Modernes.

La seule petite différence avec d'habitude, c'est qu'il n'avait pas pris sa voiture. Mais, avait précisé Clotilde Véhesse, « cela lui arrive de temps en temps ».

Il fallait donc bien se rendre à l'évidence : Antoine Véhesse s'était bel et bien volatilisé dans la nature.

Et probablement pas avec des intentions pures et innocentes.

CHAPITRE XI



— Mets-toi à l'aise mon chéri, dit la petite brune, sur un ton machinal, en refermant la porte, avant de jeter négligemment la clé sur la table de chevet.

Antoine Véhesse resta quelques secondes immobile, les bras ballants, au milieu de cette chambre d'hôtel minable, triste à pleurer, quelque part près de la rue de Caulaincourt. En se demandant ce qu'il faisait là.

Ça l'avait pris dès qu'il avait ouvert l'œil, peu après six heures du matin. Dans le noir de la chambre, il s'était dit qu'il fallait absolument qu'il fasse quelque chose. Que ça ne pouvait pas continuer comme ça.

La veille, cette salope de Portugaise avait bien failli le faire pincer, il s'en

était fallu d'extrêmement peu. Mais il n'aurait pas toujours autant de chance.

Déjà, pour s'échapper du parking des Galeries Modernes, il avait bien été obligé de dévoiler son identité au jeune gardien. Si par hasard les flics se mettaient à fouiner de ce côté-là, ils feraient vite le rapprochement...

Son seul espoir, à ce sujet, était que le gardien en question avait contrevenu à des consignes formelles, en lui levant la barrière. Donc, interrogé, on pouvait supposer qu'il n'irait pas s'en vanter. Espoir bien fragile...

Peu après sept heures, au moment de passer sous la douche, Antoine Véhesse avait pris sa décision.

Il allait allumer un contre-feu...

Pour l'heure, son « contre-feu » prétendait se prénommer Ophélie et était en train de se déshabiller avec des gestes mécaniques, en lui tournant le dos. Déjà, elle n'avait plus que son slip et son soutien-gorge.

Antoine Véhesse détailla son corps grassouillet, la courbe de sa croupe proéminente, ce qu'il pouvait apercevoir du renflement de sa lourde poitrine, ses longs cheveux bouclés noirs, tombant sur ses épaules à la peau d'un blanc malsain, presque blême, pour tenter de se « motiver ».

Pour l'instant, c'était moyen...

Il sortit un billet de cinquante euros – le tarif convenu entre eux, lorsqu'il avait abordé Ophélie dans un bar des Champs-Élysées – et le posa sur la table de chevet, en le coinçant sous la clé de la chambre.

Entendant le crissement caractéristique du billet de banque, Ophélie se retourna, tout en dégrafant son soutien-gorge, un sourire machinal sur ses lèvres trop fardées :

— Si tu donnes cent, tu pourras m'enculer, mon chéri... proposa-t-elle, sans avoir l'air d'y croire elle-même. Il te tente pas, mon petit cul ?

— Merci, ça ira comme ça... bafouilla Véhesse, en se décidant à ôter lui aussi ses vêtements.

Afin de disposer de tout le temps nécessaire à sa « mise au point », il avait commencé par téléphoner aux Galeries pour dire qu'il était malade. Puis, il avait quitté la maison à l'heure habituelle, pour ne pas éveiller les soupçons de Clotilde. À pied, histoire d'être libre de ses mouvements.

Ce n'est qu'après une heure de déambulation, au hasard des rues qui se présentaient devant lui, qu'il avait soudain réalisé n'avoir même pas pris la peine de se débarrasser du costume de Père Noël taché de sang, qui se trouvait toujours dans le coffre de sa Mercedes.

Heureusement que Clotilde avait sa propre voiture et ne s'approchait jamais de la sienne...

Antoine Véhesse avait l'impression d'avoir marché des heures et des heures, notamment dans tous les quartiers où l'on trouvait des filles sur les

trottoirs.

Car c'était ça, son idée : trouver une prostituée ressemblant le plus possible à Agnès, l'emmener dans un hôtel quelconque et faire l'amour avec elle *normalement*.

En espérant que cela suffirait à lever le maléfice qui le possédait depuis plusieurs jours ; à le débarrasser du souvenir qui s'était remis à le hanter avec une puissance irrésistible et mauvaise.

Seulement, dans tous les quartiers où il avait traîné, à aucun moment Véhesse n'avait trouvé le courage d'aborder l'une ou l'autre de ces filles offertes – ou plutôt louées.

Désespérant d'y parvenir, et également mort de faim, il avait fini par échouer dans ce bar des Champs, à l'angle de la rue de Berri, où il s'était commandé un sandwich et une bière. Résigné à rentrer chez lui sans avoir rien résolu.

C'est alors que, à deux tables de lui, il avait découvert Ophélie. Il en avait reçu un choc au creux de la poitrine : elle ressemblait réellement à Agnès. Peut-être pas de traits – elle était beaucoup moins jolie, plus vulgaire aussi –, mais d'allure générale, c'était troublant.

Elle était seule derrière sa petite table ronde, devant une tasse de café vide. Elle fumait distraitement une cigarette, les jambes croisées très haut, l'air de ne voir personne autour d'elle, de ne s'intéresser à rien.

Il n'empêche que, au bout d'une minute à peine, Véhesse avait réussi à accrocher son regard, lequel ne lui avait pas du tout semblé hostile à un éventuel rapprochement. Qui s'était effectué dans la foulée, lorsqu'Antoine Véhesse avait demandé au garçon de bien vouloir offrir de sa part un autre café à la « demoiselle ».

Une demoiselle qui avait rapidement éclairé son compagnon sur les raisons de sa présence dans ce bar.

Elle tapinait, ni plus ni moins. Sauf qu'elle trouvait plus « cool » de draguer le client dans les cafés que sur n'importe quel trottoir.

Une heure après, ils franchissaient la porte de la chambre 28, au deuxième étage de l'hôtel de Tanger...

— Eh bien, tu n'as pas l'air très vaillant, mon chéri, observa Ophélie, lorsque son client fut entièrement nu, à l'exception de ses chaussettes. Attends, je vais arranger ça...

Elle empoigna son sexe mou à pleine main et se mit à l'agiter mécaniquement, dans l'espoir de lui faire prendre quelque consistance.

— Caresse mes seins, j'adore ça... ça m'excite grave ! murmura-t-elle, sans prendre la peine d'y mettre un minimum de conviction.

Avec aussi peu d'enthousiasme, Antoine Véhesse entreprit de pétrir la grosse poitrine un peu molle d'Ophélie, dont les mamelons complètement

rentrés en disaient long sur son degré d'excitation...

— Tiens, allonge-toi sur le lit, je vais te sucer... dit-elle sur le même ton morne et détaché, en constatant l'inutilité de ses efforts manuels.

Antoine Véhesse s'exécuta, ayant déjà pratiquement perdu tout espoir de parvenir à quoi que ce soit de probant. Son « contre-feu » était un pétard mouillé...

Ophélie grimpa à son tour sur le lit, et regarda son client avec un petit sourire « commercial » :

— Tu veux que je me mette à l'envers sur toi ? Comme ça, tu pourras me bouffer la chatte en même temps. Ça aussi, ça me rend dingue, tu sais !

— Comme tu veux... répondit Véhesse, avec autant de conviction qu'elle.

Ophélie se plaça tête-bêche au-dessus de lui, les genoux de part et d'autre de ses épaules, reins cambrés pour lui offrir une vision parfaite, parfaitement obscène, sur le profond sillon séparant ses fesses rondes et un peu molles, largement envahi de poils noirs et drus.

Antoine Véhesse contempla cette intimité féminine ondulant à quelques centimètres de son visage d'un œil parfaitement éteint. Son propre corps était à ce point en léthargie que c'est à peine s'il sentit les lèvres d'Ophélie happer tant bien que mal son sexe recroquevillé.

Brusquement, il l'empoigna par les hanches et la repoussa sans trop de douceur sur le côté gauche du lit, avant de se lever d'un coup.

— Eh bien, mon chéri, qu'est-ce qui te prend ? demanda Ophélie, d'un ton vaguement inquiet.

— Rien... c'est juste que... qu'on n'arrivera à rien. Je... j'ai eu tort de t'amener ici, il vaut mieux que je parte. Tu peux garder l'argent...

— Bon, comme tu voudras mon chéri, dit aussitôt la jeune prostituée, ravie de s'en tirer à si bon compte. Une prochaine fois, qui sait ?

Une fois sur le trottoir luisant de pluie, au milieu des détritiques et des papiers gras, Antoine Véhesse respira profondément l'air humide et froid, les yeux fermés, le visage levé vers le ciel plombé et bas.

Il avait échoué. Lamentablement, pitoyablement échoué. Cette malheureuse Ophélie n'y était pour rien, d'ailleurs. Antoine Véhesse était sûr que s'il s'était retrouvé face à elle, dans la cohue d'un grand magasin, lui bien camouflé derrière sa fausse barbe de Père Noël, il aurait immédiatement eu le désir fou de la posséder.

Qu'elle soit d'accord ou non.

D'un coup, Antoine Véhesse prit sa décision. Il ouvrit les yeux, ses mâchoires se crispèrent et il se mit à marcher d'un pas décidé en direction de la station de taxis, au coin de la rue et du boulevard.

Tant pis, advienne que pourra.

Il allait brûler ses vaisseaux.

La main glissée sous sa jupe ample, Brigitte Lassalle caressait distraitement les fesses menues de son assistante, tandis que celle-ci lui relisait la lettre qu'elle venait de taper à l'ordinateur, dans le bureau voisin.

Brigitte Lassalle n'écoutait qu'à peine la voix douce et monocorde de Liselotte Faarup. Son esprit était à la fois préoccupé et rêveur.

Rêveur, parce que Liselotte, justement.

La veille, lorsque, pour la première fois, elle avait demandé à la jeune Danoise de s'agenouiller entre ses cuisses ouvertes et l'avait sommée de la faire jouir avec sa langue, Liselotte s'était merveilleusement acquittée de sa tâche.

Au point que, emportée par la reconnaissance, Brigitte l'avait aussitôt après allongée sur son bureau et lui avait rendu la politesse.

Puis, pour la première fois, la patronne et la secrétaire avaient échangé un long baiser passionné.

Depuis, Brigitte flottait sur une sorte de petit nuage érotique, se demandant même si elle n'était pas en train de tomber amoureuse de la belle Scandinave. En se disant qu'il ne manquerait plus que ça.

Car Brigitte Lassalle avait également un gros, un très gros souci.

Dont le nom était Antoine Véhesse.

Subrepticement, elle glissa ses doigts entre l'élastique du slip et la peau douce de Liselotte. Laquelle eut un net sursaut, accompagné d'un petit gémissement, lorsque l'index de sa patronne parvint à dénicher son clitoris.

Antoine Véhesse...

Plus elle y réfléchissait, plus Brigitte Lassalle se persuadait que ce ne pouvait être que lui, l'auteur des deux viols et du meurtre, dont lui avait parlé ce Boris Corentin – qu'elle n'aurait rien contre le fait de revoir, entre parenthèses.

Sinon, pourquoi aurait-il eu ce brusque besoin de se faire passer pour un père Noël intérimaire ?

Mais ce qui l'inquiétait le plus c'était que, la veille au soir, il n'avait pas réapparu pour lui rendre son déguisement, comme il l'avait fait la première fois.

Et quand elle avait cherché à le joindre par téléphone, Antoine Véhesse s'était avéré introuvable.

Or, elle avait beau tourner et retourner les faits dans sa tête, tenter d'en varier l'éclairage, Brigitte Lassalle aboutissait toujours à la même conclusion.

Aux yeux des flics, si ça tournait mal, elle se retrouverait complice d'un

meurtre et de deux viols...

Tout en remuant ces sombres pensées, Brigitte n'avait pas cessé, sans même en avoir conscience, de malaxer du bout de l'index le petit bourgeon dur et humide, niché entre les cuisses de Liselotte.

Laquelle commençait à haleter de plus en plus fort, le corps agité par une houle de plus en plus désordonnée.

Afin d'accélérer la jouissance qu'elle sentait monter en elle, Brigitte enfonça deux doigts dans le puits étroit et brûlant qui ne demandait qu'à les accueillir.

Aussitôt, Liselotte se mit à s'agiter dans tous les sens, afin de s'empaler plus profondément sur les doigts qui la fouillaient de plus en plus vite.

Le feu aux joues, Brigitte se leva de son fauteuil, plaqua sa main libre sur les seins de sa partenaire, qu'elle se mit à pétrir avec une sorte de fièvre presque virile.

La jeune Danoise tourna la tête vers elle, et les deux femmes échangèrent un baiser profond, passionné, tandis que Liselotte se tordait de plaisir en s'empalant sur les doigts nerveux de sa patronne. L'orgasme la faucha avec une puissance et une impétuosité *tsunamiquesques*.

C'est à ce moment-là que, sans le moindre bruit préalable, la porte du bureau s'ouvrit brusquement, pour laisser apparaître Antoine Véhesse.

Le premier réflexe de Brigitte Lassalle fut de s'écarter de Liselotte. Mais celle-ci, prévoyant le coup, et incapable de « sauter » de son orgasme en plein vol, serra fortement les cuisses afin d'emprisonner les doigts de sa patronne au cœur de son fourreau brûlant.

La Danoise s'abattit sur le bureau avec un long cri de femme comblée, bouche grand ouverte, et les yeux fixés sur l'homme qui venait d'entrer.

Lorsque le plaisir reflua de son ventre, Liselotte Faarup reprit brutalement pied dans la réalité et, rouge de confusion, se dépêcha d'évacuer le bureau, en évitant soigneusement le regard lubrique d'Antoine Véhesse.

— Depuis quand entrez-vous sans frapper chez moi ? demanda Brigitte Lassalle, d'une voix qui tremblait d'une fureur assez mal contenue.

— Pardonnez-moi, chère amie, mais je n'ai pas tout à fait l'esprit clair en ce moment... répondit Véhesse sur un ton humble, presque penaud.

— Et que venez-vous faire ici, d'abord ? insista sèchement Brigitte, qui sentait qu'elle était en train de prendre l'ascendant sur son vis-à-vis.

Elle s'était rassise dans son fauteuil, tandis que Véhesse restait debout de l'autre côté du bureau, l'air emprunté, mal à l'aise, ne sachant que faire de ses bras.

— J'ai besoin de votre aide... murmura-t-il... de votre coopération... de votre amitié.

— Expliquez-vous mieux que ça, je vous prie ! lui enjoignit Brigitte

Lassalle, qui éprouvait une certaine jouissance à le sentir ainsi « à sa main ».

En quelques mots, Antoine Véhesse, le regard détourné vers le mur, lui expliqua ce qu'il attendait d'elle. La réponse de Brigitte claqua comme un coup de cravache :

— C'est parfaitement hors de question ! Et vous savez très bien pourquoi ! Je le sais aussi, d'ailleurs : figurez-vous que j'ai eu la visite des flics, moi, hier...

— Je vous en prie, chère amie, ce sera la dernière fois ! supplia presque Antoine Véhesse, qui paraissait de plus en plus désespéré. Il faut que je revive ça encore une fois, avant de tout arrêter !

Soudain, il trouva un argument qui lui parut décisif :

— Et puis, voyons, réfléchissez un peu, Brigitte : demain, nous serons le 24 décembre. Et, après, fini ! plus de Père Noël qui tienne ! Donc, tout s'arrêtera, les choses se tasseront d'elle-même et on oubliera tout ça...

Véhesse reprenait du poil de la bête à toute vitesse. Il eut un petit sourire rusé et, appuyant ses deux poings sur le bureau, il ajouta :

— D'autre part, chère amie, je dois vous signaler que, dernièrement, j'ai entendu mon beau-père, le président, évoquer très sérieusement la possibilité d'étendre considérablement nos accords de partenariat avec les tenants du marché du travail intérimaire. Ce qui va fatalement impliquer de nouveaux contrats, revus très nettement à la hausse. Il serait dommage que vous n'en fussiez point...

Brigitte Lassalle sentit qu'elle était piégée. Ce que venait de dire Véhesse était peut-être un bluff pur et simple, bien sûr. Mais elle ne pouvait pas prendre le risque d'être mise hors course, sous peine de devoir rapidement mettre la clé sous la porte.

Elle décida de tenter une ultime diversion, afin de le faire renoncer à son projet de dément.

— Antoine, vous ne voulez pas venir près de moi, au lieu de rester planté de l'autre côté de ce bureau ? murmura-t-elle, d'une voix caressante et avec un sourire débordant de promesses plus ou moins explicites.

Véhesse s'exécuta sans trop y songer. Mais, lorsqu'il découvrit Brigitte avec la jupe relevée jusqu'en haut de ses cuisses charnues, il comprit ce qu'elle avait en tête et eu un petit sourire froid :

— Vous n'allez pas essayer de me faire croire que vous aimez encore les hommes, après la petite séance que j'ai surprise en entrant ici !

— Parce que vous pensez qu'on ne peut pas apprécier à la fois la viande ET le poisson ? sourit Brigitte, en lui caressant doucement l'arrière de la cuisse. La mer ET la montagne ? Le salé ET le sucré ?

Elle laissa sa main remonter entre les jambes de Véhesse, jusqu'à ce que ses doigts puissent presser doucement ses bourses volumineuses.

— C'est vrai que cette petite cochonne Scandinave me porte aux sens, comme on dit, ajouta-t-elle, en s'enhardissant à empoigner le membre viril qui commençait de s'ériger sous ses attouchements. J'aime beaucoup la branler, qu'elle jouisse entre mes doigts. Et, hier, pour la première fois, elle m'a léché la chatte et j'ai pris un pied gigantesque sous ses coups de langue ! C'est qu'elle s'y connaît, cette petite gouine ! Si vous voulez, on peut la faire venir et passer un petit moment tous les trois : je crois qu'elle n'a pas dû se faire enfiler souvent, surtout par une aussi belle queue que la vôtre, mais à mon avis, chaude comme elle est, elle doit ne demander qu'à apprendre...

Brigitte espérait que ces phrases salaces débitées les unes derrière les autres exciteraient suffisamment Antoine Véhesse pour qu'il oublie ses projets dangereux et se contente de prendre son plaisir ici, tout de suite, avec elle.

De fait, sous la caresse conjointe de sa voix et de sa main, sa virilité prenait de plus en plus de consistance...

Mais elle en fut pour ses frais : brusquement, Véhesse s'arracha à elle avec un grondement sourd.

— Arrêtez donc votre petit jeu stupide ! coassa-t-il d'une voix étranglée. Vous ne m'empêcherez pas d'accomplir ce qui doit l'être ! Mais si je suis obligé de me passer de votre aide, vous ne tarderez pas à le regretter !

Brigitte Lassalle laissa retomber sans bras dans le vide et poussa un profond soupir.

Comme il était hors de question qu'elle mette sa société en péril, et elle avec, elle n'avait pas le choix ;

Elle allait faire ce qu'Antoine Véhesse exigeait d'elle.

CHAPITRE XII



La porte s'ouvrit, Boris Corentin et Aimé Brichot se retrouvèrent face à une jeune femme blonde, très élégante, aux traits très fins, impeccablement maquillée et coiffée.

Illico, Boris Corentin se dit que Clotilde Véhesse, née de Rieusecq, était sans doute très belle, mais que sa beauté était froide, fermée sur elle-même, presque repoussante, au sens propre du terme.

— Madame Véhesse ? demanda Boris, avec une légère inclinaison du buste. Je suis le commandant Corentin, et voici le capitaine Brichot. Je vous ai téléphoné tout à l'heure...

— Entrez, Messieurs, dit Clotilde, d'une voix aussi froide que sa beauté. Je ne comprends du reste pas bien pourquoi vous avez souhaité venir ici, dans la mesure où mon mari n'y est pas ! Car c'est bien avec lui que vous êtes en contact, pour votre enquête au sujet de cette malheureuse dont le nom m'échappe... enfin, peu importe, d'ailleurs.

Corentin et Brichot échangèrent un rapide coup d'œil : Clotilde Véhesse était *vraiment* désagréable. La digne fille de son père, songea même Boris, qui se souvenait de son entrevue avec Ghislain de Rieusecq.

— Madame, il se trouve que, depuis ce matin, votre mari est bizarrement injoignable, dit-il, décidé à jouer cartes sur tables, ne serait-ce que pour essayer de faire fondre un peu cette espèce de statue de glace. Or, nous aurions *vraiment* besoin de le joindre, justement...

Effectivement, Clotilde Véhesse se départit quelque peu de son inentamable impassibilité et eut l'air, une seconde ou deux, un peu déstabilisée.

— Comment ? Il n'est pas à son bureau des Galeries Modernes ? fit-elle, le sourcil droit légèrement relevé. Mais c'est impossible, voyons !

— Votre mari a téléphoné tôt ce matin, pour dire qu'il était malade et

qu'il passerait la journée chez lui, répondit Aimé Brichot. Or, apparemment, il est sorti tout de même. Vous a-t-il paru souffrant, Madame ?

— Je n'ai pas vu mon mari ce matin, répliqua sèchement Clotilde Véhesse.

Ce qui en disait assez long sur le degré d'intimité existant dans le couple...

— Et, en plus, il serait parti, comme ça, à pied, pour aller trainer je ne sais où ? ajouta-t-elle avec une petite moue méprisante sur ses lèvres minces. Mais ça n'a absolument aucun sens !

— Votre mari ne s'était jamais comporté de cette façon auparavant ? voulut savoir Corentin.

— Jamais ! Il n'aurait plus manqué que ça...

— Vous semblez étonnée qu'il n'ait pas pris sa voiture ? insista Aimé Brichot. Or, tout à l'heure, au téléphone, vous nous avez dit que cela lui arrivait parfois...

— Oui, mais, dans tous les cas, il avait une raison *précise* pour ne pas la prendre, répondit Clotilde, avec hauteur. Et, si ç'avait été le cas, il m'en aurait parlé !

— Et elle est où, cette fameuse voiture, je vous prie ? demanda Boris Corentin.

— Eh bien, mais... dans le garage, au sous-sol ! Où voudriez-vous qu'elle soit ?

— Serait-ce trop vous demander de la voir ? fit Corentin, que les manières de Clotilde Véhesse commençaient d'énervier quelque peu.

La jeune femme haussa les épaules :

— Si vous y tenez... Mais je ne vois pas ce que... enfin ! Suivez-moi, je vous prie...

Plus un mot ne fut prononcé jusqu'à ce qu'ils atteignent le box fermé où se trouvait la Mercedes grise d'Antoine Véhesse. Dont les portières n'étaient pas verrouillées, du fait qu'elle se trouvait dans un box individuel fermé lui-même par un gros cadenas, que Clotilde Véhesse débloqua.

Du coup, il ne fallut pas plus d'une poignée de secondes à Aimé Brichot et Boris Corentin pour découvrir ce que contenait le vaste coffre de la voiture.

Un costume de Père Noël et la fausse barbe, cotonneuse et blanche, allant avec.

Tous deux maculés de sang séché.

Géraldine Hébert allait pousser la porte de l'avenue de Clichy, où se trouvaient les bureaux de Stop-Intérim, lorsque son portable se mit à sonner.

C'était Boris Corentin.

Une heure plus tôt, il avait été convenu entre les trois policiers que, tandis que Corentin et Brichot se rendraient au domicile des Véhesse, Géraldine irait refaire une petite visite à l'agence dirigée par Brigitte Lassalle. Et ce, sur la propre suggestion de la jeune femme.

— Je peux me gourer, avait expliqué Géraldine à ses deux collègues masculins, mais, lors de notre première visite, j'ai eu comme l'impression que je n'étais pas du tout indifférente à la secrétaire danoise...

— Et tu crois vraiment que c'est le moment de penser à s'envoyer en l'air ? avait sourit Boris.

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, Grand Chef, sinon je sens que tu vas m'énervier !

Gentiment, Aimé Brichot avait volé au secours de la jeune femme :

— Géraldine a raison, Boris : si vraiment cette Liselotte je-ne-sais-plus-quoi a un faible pour elle, ce serait bête de ne pas en profiter pour essayer de la faire parler...

— Bon, OK, si vous êtes tous les deux contre moi, je cède ! avait soupiré Corentin qui, de toute façon, trouvait l'idée excellente depuis le début.

Et c'est comme ça que Géraldine Hébert se trouvait avenue de Clichy au moment où Boris Corentin avait décidé de l'appeler sur son portable.

— Ah ! Petit Bonhomme, je suis bien content d'avoir pu te joindre à temps ! dit-il, avec un soulagement audible par la jeune femme.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe, Grand Chef ?

Corentin la mit au courant de l'inquiétante découverte qu'ils venaient de faire, Brichot et lui, dans le coffre de la Mercedes d'Antoine Véhesse.

— Je peux évidemment me tromper, conclut-il, mais je parierais gros sur le fait que ce costume est sorti directement du stock de Brigitte Lassalle. Donc...

— Donc, il s'agit de lui faire cracher sa valda, par tous les moyens légaux ou autres ! avait conclu Géraldine en souriant toute seule au milieu du trottoir.

— Quelle classe ! quelle élégance ! comme dirait Mémé ! Mais enfin, en gros, c'est ça, oui. Je t'autorise à user de tout ton charme auprès de la belle Liselotte. Et même à te livrer sur sa personne à des gestes que la stricte morale chrétienne réprouve : tout pour l'enquête, Petit Bonhomme !

— Ça sera pas la peine de me le dire deux fois, Grand Chef : je la trouve bandante de chez bandante, moi, cette grande saucisse Scandinave !

Et elle coupa la communication, avant que Boris Corentin ait le temps de s'affliger de la verueur de son langage...

Parvenue au second étage, Géraldine avança le doigt vers le bouton de la sonnette, mais se ravisa avant de l'enfoncer : si elle voulait avoir une petite

conversation privée avec l'assistante, ce n'était pas la peine d'attirer d'entrée de jeu l'attention de sa patronne...

Elle se contenta donc de frapper discrètement contre le panneau de bois verni.

La porte s'ouvrit au bout de quelques secondes et Géraldine Hébert se retrouva face à Liselotte Faarup. Dont les pommettes se colorèrent de rose lorsqu'elle découvrit la jeune femme rousse qui lui souriait, une mignonne petite fossette à sa joue droite.

— Ah ! c'est vous... dit-elle, avec sa petite pointe d'accent, que Géraldine trouva charmante.

La même Géraldine se dit que si la Danoise se souvenait d'elle, c'est donc qu'elle l'avait effectivement repérée lors de leur première visite, ce qui était bon signe.

— J'espère que je ne vous dérange pas ? demanda-t-elle, en plongeant ses yeux émeraude dans ceux, bleu porcelaine, de Liselotte. Je me suis aperçue qu'il y avait deux ou trois petites questions qu'on avait oublié de poser, la dernière fois...

Sans attendre d'y être invitée, Géraldine fit un pas en avant pour entrer dans la petite antichambre, qui ouvrait directement sur le bureau de l'assistante. Celle-ci s'effaça sans protester. En passant près d'elle, Géraldine eut soin de l'effleurer de la hanche. Histoire de « chauffer un peu l'ambiance »...

— C'est que... Madame Lassalle est sortie, murmura Liselotte, et je ne sais pas trop quand elle...

— Mais ce n'est pas grave, j'ai tout mon temps ! l'interrompt Géraldine d'un ton insouciant.

Elle se planta en face de la Danoise, tout près d'elle, puis, la regardant dans les yeux, murmura :

— Ça ne vous gêne pas si je vous tiens compagnie un petit moment, en l'attendant ?

Cette fois, Liselotte Faarup devint carrément rouge et elle ne parvint pas à soutenir le regard émeraude braqué sur elle, ce qui parut d'excellent augure à Géraldine Hébert.

Qui commençait à se dire que si, par hasard, elle pouvait joindre l'agréable à l'utile...

La jeune Scandinave était vêtue d'une jupe ample et claire, à petites fleurs multicolores, et d'un chemisier plus sombre, qui tranchait sur la blondeur dorée de sa chevelure. Et dont l'échancrure laissait deviner une poitrine modeste, mais supérieurement dessinée.

De son côté, Géraldine avait opté pour la simplicité, sachant que c'était ce qui lui allait le mieux : jean de velours noir, très moulant et taille basse, pull

du même vert que ses yeux, décolleté en V et très « près du corps »...

Les deux jeunes femmes restaient face à face, silencieuses, chacune semblant attendre que l'autre prenne une initiative quelconque.

— C'est très joli ce que vous portez, finit par souffler Géraldine, en effleurant la hanche de Liselotte, sous prétexte de caresser le tissu de sa jupe.

— Ça... ça vient de mon pays... répondit la Danoise, avec un léger tressaillement de tout le corps, au contact des doigts de Géraldine.

— De toute façon, avec le corps superbe que vous avez, n'importe quoi serait joli, sur vous... ajouta cette dernière, d'une voix encore plus caressante. Tenez, ce chemisier, par exemple : il est tout simple, sur n'importe quelle autre femme on ne le verrait même pas. Mais sur vous...

Et, tout en entortillant Liselotte Faarup – dont la respiration s'était légèrement accélérée – dans ses compliments, Géraldine avait fait remonter sa main vers le col en question. Sous prétexte d'en éprouver la texture, elle effleurait, comme par mégarde, le cou pâle de la jeune femme du bout des doigts, lui envoyant de petits frissons visibles à l'œil nu.

Liselotte ne bougeait plus. Sa respiration était courte et oppressée. Elle semblait comme tétanisée. Elle n'était plus qu'attente...

Résolue à jouer son va-tout, Géraldine se risqua à brusquer un peu les choses, à forcer la chance.

Parce que la bonne marche de leur enquête l'exigeait, mais aussi parce qu'elle en avait de plus en plus envie...

Sans cesser de maintenir la belle Danoise sous le feu de son regard, elle prit doucement son visage entre ses deux mains, caressant délicatement ses joues.

En voyant Liselotte fermer les yeux, Géraldine sut qu'elle ne serait plus repoussée.

Le baiser qu'échangèrent les deux jeunes femmes fut long, profond, tranquille, naturel, évident.

Leurs corps se pressèrent l'un contre l'autre, mais sans hâte ni emportement.

Durant plus d'une minute, le monde extérieur fut totalement aboli et le temps suspendit sa marche...

Lorsque leurs lèvres se séparèrent enfin, Géraldine Hébert et Liselotte Faarup, le feu aux pommettes, échangèrent un sourire heureux et apaisé.

Et chacune pouvait lire dans le regard de l'autre que quelque chose d'essentiel venait de se produire, et qu'il n'était même plus question de revenir en arrière.

Mais, bientôt, malgré le trouble délicieux et intense qui s'était répandu en elle, Géraldine fut reprise par le cours de la vie ordinaire.

Elle prit Liselotte par les épaules, l'attira contre elle et, tout en caressant doucement ses longs cheveux d'or, elle murmura tout près de son oreille :

— Il ne faut pas que tu restes ici, mon bel amour... Cet endroit est mauvais et dangereux... Je vais t'aider à en sortir... Seulement, il va falloir que tu m'aides...

Pour toute réponse, Liselotte se serra un peu plus contre elle et fit « oui » de la tête...

Une vingtaine de minutes plus tard, Géraldine Hébert se retrouvait sur le trottoir de l'avenue de Clichy. Non sans avoir échangé un dernier baiser passionné avec Liselotte Faarup et lui avoir promis qu'elles passeraient la soirée ensemble, le jour même.

Une fois à l'air libre, Géraldine eut l'impression que le temps avait brusquement changé, que les gens étaient plus souriants. Alors qu'en réalité, il continuait de pleuvoir par intermittence et les visages étaient toujours aussi maussades.

Elle dut faire un gros effort sur elle-même pour ne pas s'abandonner à la douce et chaude rêverie qui s'était emparée d'elle. Le visage sévère de Boris Corentin passant devant ses yeux l'y aida.

Elle sortit son téléphone de sa poche et appuya sur la touche « mémoire » correspondant à sa flèche.

— Grand Chef ? C'est moi...

— Ah ! Petit Bonhomme ! on se demandait justement ce que tu fichais, avec Mémé...

— Je crois que j'ai bien bossé, fit Géraldine, sans fausse modestie. J'ai fait parler Liselotte Faarup : elle m'a confirmé que, depuis plusieurs jours, Antoine Véhesse était venu plusieurs fois, voir Brigitte Lassalle. Et que, à chaque fois, il était descendu avec elle jusqu'à leur grand local situé au sous-sol. D'où il était reparti avec un déguisement de Père Noël et un ordre de mission pour l'un ou l'autre des magasins des Galeries Modernes.

— Alors, là, chapeau ! s'exclama Corentin. Je ne sais pas comment tu as fais ça, mais chapeau !

Géraldine s'abstint de révéler les moyens qu'elle avait employés pour obtenir la confession de Liselotte. D'autant que, pour elle, maintenant, ce n'était plus seulement des « moyens ». C'était bien plus que ça...

— Attends, Grand Chef, c'est pas tout ! Liselotte m'a appris aussi que, hier, Brigitte Lassalle était plus ou moins inquiète parce que Véhesse n'avait pas rapporté le costume qu'elle lui avait confié le matin.

— Évidemment, puisqu'on l'a trouvé taché de sang dans le coffre de sa voiture ! Le costume est parti au labo : on saura très vite si, comme je le pense, il s'agit du sang d'Elena Albuquerque. En tout cas, on le tient !

— À condition de pouvoir mettre la main sur lui, fit Géraldine Hébert,

plus sombrement. Car si Véhesse est bien passé à Stop-Intérim il y a environ trois heures pour prendre un nouveau costume, Brigitte Lassalle, d'après Liselotte, a refusé de lui fournir la moindre affectation de poste. Par conséquent, on ne sait absolument pas où il est en ce moment...

Il y eut un moment de silence, puis de nouveau la voix de Boris Corentin, énergique, décidée :

— Bon, tu te rapatries vite fait au bureau, Petit Bonhomme : on fait le point et on dresse le plan de bataille.

— Je suis là dans la demi-heure, Grand Chef ! répondit Géraldine avant de couper la communication.

Au moment de s'éloigner vers la place de Clichy, elle ne put s'empêcher de lever la tête et de jeter un long regard rêveur aux fenêtres du second étage...

— Bon, si je vous ai bien compris, résuma Charlie Badolini, en envoyant un gros nuage de fumée vers le plafond jauni de son bureau, Antoine Véhesse est presque à coup sûr l'homme que nous cherchons. Je ne peux pas dire que ça m'arrange : j'aurai préféré un coupable moins... sensible...

Boris Corentin se retint de dire que si, maintenant, ils devaient choisir leurs coupables en fonction de critères mondains...

Ce fut Géraldine Hébert qui régla la question :

— De toute façon, Monsieur le divisionnaire, ni Boris ni moi n'avons eu l'impression que l'on portait Antoine Véhesse en haute estime, du côté des Rieusecq. Donc...

— Enfin, quoi qu'il en soit, il s'agit de mettre un terme aux agissements de ce malade dangereux, conclut Badolini. Que proposez-vous ?

Ce fut Aimé Brichot qui prit la parole :

— Nous sommes à peu près persuadés, patron, que Véhesse, s'il doit récidiver aujourd'hui, le fera dans l'un des deux magasins des Galeries Modernes où il n'a pas encore sévi : celui du 13^e arrondissement, derrière la place d'Italie, où celui qui est tout près d'ici, entre le Châtelet et l'Hôtel de Ville.

— Nous venons de joindre les directeurs de ces deux magasins, Géraldine et moi, continua Boris Corentin. Celui de l'Hôtel de Ville m'a affirmé qu'il disposait des trois mêmes Pères Noël qui officient chez lui depuis déjà plus d'une semaine. Donc...

— Donc, éliminé ! trancha Badolini. À moins qu'un quatrième ne fasse irruption sans prévenir, puisque vous m'avez dit que Brigitte Lassalle n'avait prévu aucune affectation pour Antoine Véhesse aujourd'hui.

Le commissaire divisionnaire se tourna vers Géraldine avec un sourire

aimable :

— Reste le magasin d'Italie...

— Le directeur, après consultation de son responsable de la sécurité, m'a dit que sur ses quatre Pères Noël, deux lui étaient complètement inconnus, répondit-elle.

— Par conséquent, c'est là-bas qu'il faut nous rendre, et, s'il s'y trouve, coincer Antoine Véhesse en douceur, sans qu'il se doute de ce qu'il l'attend.

— Et vous comptez vous y prendre comment ?

Boris Corentin prit une profonde inspiration avant de dévoiler l'idée qui lui était venue en quittant le bureau des Affaires recommandées et dont il n'avait encore rien dit à ses deux coéquipiers.

— On va envoyer là-bas... un Père Noël supplémentaire ! lâcha-t-il. L'un de nous déguisé, par conséquent. C'est le meilleur moyen de repérer et d'approcher Véhesse sans qu'il soupçonne quoi que ce soit.

Charlie Badolini parut trouver l'idée divertissante, un petit sourire se dessina même au coin de ses lèvres, rapidement effacé toutefois.

— Bon, admettons, dit-il, en écrasant son mégot d'un geste sec. Et qui va se charger de ce... travail, selon vous ?

Boris Corentin prit un air aussi innocent et dégagé que possible pour répondre :

— Eh bien, patron, dans la mesure où Antoine Véhesse nous a déjà vus, Géraldine et moi...

Il y eut un drôle de gargouillis, du côté d'Aimé Brichot, qui avait l'impression qu'un piège à gros gibier venait de refermer ses mâchoires d'acier sur lui.

— Boris, tu n'es pas sérieux, quand même ? tenta-t-il de s'insurger. Tu ne vas pas me demander ça à *moi* ?

Corentin prit un air désolé, mais une petite lueur amusée flottait au coin de son œil :

— Je suis désolé, Mémé, mais, en dehors de moi-même, je ne vois personne d'autre que toi en qui j'ai assez confiance pour lui confier ce genre de mission. N'oublie pas que tu risques de te retrouver face à un assassin, *au milieu d'une foule de femmes et d'enfants* ! Ça exige du doigté, une expérience en béton armé et un vrai talent de flic !

— Autant de choses dont je suis dépourvue, si je comprends bien... fit Géraldine, l'air pincé.

— L'antisexisme moderne a déjà inventé les *auteure*, les *écrivaine* ou les *docteure*... mais pas encore les *Mère Noël*, fit observer Corentin un peu ironiquement.

— Quand je pense, soupira Aimé Brichot, que pendant des années

Jeannette m'a tanné afin que je fasse le Père Noël pour les jumelles et que j'ai toujours réussi à me défilier... Il faut que ça me retombe dessus maintenant !

— Dis donc, Père Noël, il est où ton traîneau qui vole ? voulut savoir le gamin de cinq ans qui, depuis trois minutes essayait à tout prit d'arracher la fausse barbe d'Aimé Brichot, qui avait bien été obligé de l'asseoir sur ses genoux, afin que les parents puissent faire une photo.

— Sois pas con, riposta un autre enfant – plus âgé celui-là – qui passait à ce moment-là auprès d'eux : tu vois bien que c'est pas le Père Noël, c'est juste un chômeur qui essaie de se faire un peu de thune !

Innocence enfantine...

Enfin, Aimé Brichot parvint à se débarrasser en douceur de son fardeau vivant. Il s'empessa de descendre de son trône doré, à très haut dossier, et de reprendre ses déambulations à travers les rayons des Galeries Modernes.

Il avait l'impression d'être là depuis des heures, et de circuler à l'intérieur d'un véritable petit sauna individuel. Dans l'atmosphère surchauffée, moite et bruyante du grand magasin, il lui prenait des rêves obsédants de banquises silencieuses et désertes...

Dans l'invraisemblable cohue, il lui avait déjà été difficile de repérer les autres pères Noël qui officiaient dans le magasin de la place d'Italie. Heureusement encore que ce magasin-là n'avait « que » trois niveaux, en plus du rez-de-chaussée.

Jusqu'à présent, rien dans leurs agissements ne lui avait paru suspect, comme il l'avait déjà signalé à Boris Corentin, au moyen du minuscule micro dissimulé dans sa fausse barbe. De même, il portait une oreillette pour entendre sa flèche, invisible grâce à la capuche rouge, doublée de fourrure blanche.

Chacun semblait faire son boulot de Père Noël, ne quittant guère l'étage qui lui avait été affecté. Quatre niveaux, quatre pères Noël : rien à redire.

Aimé Brichot était en train de se dire qu'ils avaient peut-être fait fausse route, lorsque, soudain, parcourant rapidement le dernier étage, il s'aperçut qu'il ne voyait le Père Noël nulle part. Il refit rapidement le tour des rayons, repoussant sans hésiter un gamin qui venait vers lui, au grand mécontentement de ses parents...

— Boris, j'en ai perdu un... dit-il à voix basse dans sa barbe. Je tâche de le retrouver, je te tiens au courant...

Aussi rapidement que la foule le lui permettait, Aimé Brichot parcourut les trois autres niveaux, afin de voir si son père Noël manquant ne s'y trouvait pas.

Non, il n'était nulle part.

Ça commençait à sentir mauvais.

Soudain, au moment où il débouchait au premier étage, par l'escalier monumental, dans l'idée de rejoindre le rez-de-chaussée, Aimé Brichot s'immobilisa.

Dans le renforcement où se trouvaient les trois ascenseurs et l'escalier conduisant aux parkings souterrains, il venait d'apercevoir, fugitivement, très fugitivement, quelque chose de rouge et de blanc, disparaître derrière la porte de l'escalier, justement.

Évidemment, il pouvait s'agir d'une robe, ou du manteau de l'une des nombreuses clientes.

Mais pas forcément.

Ça lui avait plutôt donné l'impression d'une tenue de Père Noël, même s'il n'aurait pas pu en jurer.

En tout cas, ça valait la peine d'être vérifié.

En s'assurant que son arme de service était bien dans la poche droite de son propre manteau, il prévint Boris Corentin de ce qui se passait.

Il était en train de lui parler lorsque, des toilettes réservées aux membres du personnel, à moins de cinq mètres de lui, il vit surgir... son père Noël manquant.

Donc, si ses yeux ne l'avaient pas induit en erreur, la personne qui venait de disparaître en direction des parkings ne pouvait être qu'un père Noël... de trop !

Il en avertit aussitôt Corentin.

— Pas d'imprudence, Mémé ! lui recommanda ce dernier. Combien y a-t-il de niveaux, dans ton parking ?

— Deux seulement, j'ai vérifié en arrivant.

— Bon, tu y jettes un coup d'œil le plus discrètement possible et tu veilles au grain. Tu n'interviens qu'en cas de grabuge et s'il se barre tu lui colles au train. Géraldine et moi, on saute dans la voiture et on te rejoint. On arrivera directement par le parking. Et surtout, encore une fois, ne prends aucun risque inutile, Mémé !

Lorsque Boris Corentin eut coupé la communication, Aimé Brichot se dirigea vers la porte de l'escalier, dont les marches de béton peint s'enfonçaient dans les profondeurs du sous-sol.

En se demandant ce que diraient Rose et Colette, ses jumelles, si elles pouvaient voir leur père en ce moment, avec son drôle de costume...

Antoine Véhesse appliqua la pointe de son couteau contre la gorge de la jeune femme brune qu'il maintenait plaquée contre le mur du béton du parking.

Sous son long manteau, son érection était presque douloureuse.

Quelque chose bourdonnait dans sa tête, de plus en plus fort, sans qu'il puisse déterminer quoi.

Tout ce qu'il savait c'est que ça risquait de le rendre dingue, si ça se prolongeait.

Et il savait aussi que la seule façon de se débarrasser de cette torture sonore était de se plonger dans le ventre de cette fille un peu grasse, qui le regardait avec des pupilles dilatées par la terreur qu'il lui inspirait.

— Si tu es bien gentille avec moi, si tu n'essaies pas de crier, tout se passera très bien... coassa-t-il, d'une voix qui lui sembla totalement étrangère.

En même temps, avec une fébrilité brutale, il pétrissait ses gros seins par-dessus le pull qu'elle portait à même la peau, sous son manteau mal coupé.

— Je... je ferai ce que vous voudrez, répondit-elle, d'une voix nouée par des sanglots que la terreur seule empêchait d'éclater. Mais, je vous en prie, ne me faites pas de mal !

— Enlève ta culotte et penche-toi sur le capot de la bagnole ! ordonna Véhesse en la faisant pivoter sur elle-même, tout en maintenant la pointe de son couteau contre sa gorge. Je vais bien te baiser, tu vas voir... Je suis sûr que tu peux être très salope, quand tu veux !

La malheureuse femme était déjà en train de se contorsionner pour faire glisser son mini slip bleu ciel le long de ses cuisses un peu trop grasses.

L'idée de la lame de couteau s'enfonçant dans sa gorge la rendait tellement malade d'épouvante, que le viol qu'elle s'apprêtait à subir ne parvenait pas à prendre la moindre réalité dans son esprit.

Elle plaqua son buste et son ventre contre le capot de sa propre voiture. Derrière elle, Antoine Véhesse retroussa sa jupe noir et gris sur ses reins, dégageant une croupe large et ferme, profondément fendue.

Au même moment, du coin de l'œil, il enregistra un très léger mouvement, sur sa gauche.

Il tourna vivement la tête, tous les muscles tendus, prêt à fondre sur l'intrus, couteau en avant.

Ce qu'il découvrit le cloua de stupeur incrédule durant une seconde ou deux.

Ce qui venait d'émerger silencieusement de derrière le gros pilier de béton, c'était un autre Père Noël ! Exactement semblable à lui !

Pas tout à fait semblable, réalisa-t-il, presque aussitôt. Car celui-ci, au lieu d'un couteau, tenait la crosse d'un revolver. Dont le canon noir était braqué dans sa direction.

— Police ! annonça Aimé Brichot, d'une voix aussi calme que possible, afin d'éviter toute réaction incontrôlée de la part de l'homme au couteau. Antoine Véhesse, vous êtes en état d'arrestation, veuillez lâcher votre arme. En cas de...

Il n'alla pas plus loin.

Rendu littéralement fou de rage en s'entendant interpeller par son nom, Antoine Véhesse venait d'empoigner la fille qu'il s'apprêtait à violer sous les aisselles et, avec une force décuplée par la fureur, l'avait projetée violemment en direction de l'autre Père Noël.

Aimé Brichot reçut la fille en pleine poitrine. Le temps qu'il l'écarte de lui, avec un juron sourd, Antoine Véhesse était déjà au pied de la rampe d'accès permettant de rejoindre le rez-de-chaussée et la rue.

— Boris ! gronda-t-il dans son petit micro, au deuxième sous-sol ! Il va se...

Aimé Brichot n'eut pas à aller plus loin.

Une Peugeot 307 gris métallisé venait de surgir de la rampe, au moment précis où Antoine Véhesse s'y engouffrait dans l'autre sens.

Boris Corentin eut juste à donner un petit coup de volant à droite, pour que l'aile de la voiture vienne coincer le faux Père Noël contre le mur de béton.

Aussitôt, Aimé Brichot vit Géraldine Hébert jaillir de la 307, côté passager, son arme à la main.

— Attention, Géraldine, il a un couteau ! cria-t-il, mort d'inquiétude pour sa jeune coéquipière.

L'instant d'après, il perçut un cri de douleur et vit Antoine Véhesse se courber en deux et s'affaïsser derrière la voiture, disparaissant à sa vue.

Entre-temps, Boris Corentin était également sorti de la voiture. Aimé Brichot et lui se précipitèrent vers Géraldine Hébert, qui les regardait avec un petit sourire indulgent, tandis que Véhesse râlait de douleur à ses pieds, le corps recroquevillé et les mains crispées sur son bas-ventre.

— Aucun homme, même armé du meilleur couteau de la terre, n'a jamais résisté à un bon coup de genou dans les couilles... commenta-t-elle sobrement.

— Quelle classe ! quelle élégance ! quel raffinement ! soupira Aimé Brichot, en arrachant sa fausse barbe.

— En tout cas, il était moins une, grimaça Boris Corentin. Ça a été plutôt chaud, non ?

Le sourire de Géraldine Hébert s'élargit, faisant renaître la petite fossette de sa joue droite et elle annonça, sur un ton volontairement et comiquement pédant :

— Mon cher ami, vous apprendrez que, quand il s'agit du Père Noël, on ne dit pas « chaud »... on dit « hotte » !

CHAPITRE XIII



— C'est quand même plutôt une bière d'homme, je trouve... murmura Aimé Brichot, avec une certaine satisfaction, en sifflant la dernière gorgée de sa pinte de Guinness.

— Faudra demander à Géraldine ce qu'elle pense de ton appréciation, répondit Boris Corentin qui, lui, avait opté pour une bière rousse Smithwick's.

Ils s'étaient rapatriés au pub irlandais du quai Saint-Michel, pour y fêter dignement le bouclage de leur ultime rapport concernant l'affaire dite de « l'assassinat du Père Noël », comme l'avait qualifiée Géraldine Hébert – affaire terminée depuis déjà quatre jours.

— À propos, pourquoi elle n'est pas là, celle-là ? s'enquit Aimé Brichot. Elle ne devait pas se joindre à nous ?

Boris Corentin eut un petit sourire ironique :

— Dis donc, si ça continue, tu ne vas plus pouvoir te passer d'elle. Tu devrais envisager une procédure d'adoption et l'installer au Kremlin-Bicêtre !

— Oh ! bon, ça va, si c'est comme ça, je ne dis plus rien ! bougonna Aimé Brichot, en essayant de prendre l'air fâché sans y parvenir.

— Elle m'a dit qu'elle avait un truc à faire et qu'elle nous rejoignait ensuite, finit par dire Boris. Tu ne trouves pas qu'elle est un peu bizarre, depuis quelques jours ?

— Ça ne m'a pas frappé, non... Bizarre dans quel sens ?

Corentin haussa les épaules :

— Je ne sais pas... J'ai l'impression qu'elle nous cache quelque chose... Et puis, je la trouve un peu exubérante, un peu... Enfin, je me fais peut-être des idées, hein !

Depuis quatre jours, Antoine Véhesse dormait en prison. Brigitte Lassalle, elle, n'y avait passé que vingt-quatre heures, inculpée de complicité d'assassinat et de viol aggravé.

Mais, dès son premier interrogatoire, dans le bureau du juge d'instruction, Antoine Véhesse l'avait totalement disculpée, affirmant qu'il avait fait croire à la patronne de Stop-Intérim qu'il voulait, en se déguisant, vérifier que les mesures de sécurités étaient bien appliquées dans les différents magasins du groupe des Galeries Modernes, sans éveiller l'attention. Il avait bien fallu la relâcher...

Boris Corentin, pour sa part, était persuadé qu'il mentait, que Brigitte Lassalle avait parfaitement compris de quoi il retournait, mais qu'elle s'était tue pour ne pas compromettre son petit négoce.

Qui, maintenant, l'était très sérieusement.

Il n'empêche : Boris avait tendance à trouver que l'attitude d'Antoine Véhesse vis-à-vis d'elle ne manquait pas d'un certain panache...

Quant à Ghislain de Rieusecq, en apprenant que le coupable était son gendre, il n'avait eu qu'un commentaire, d'après Charlie Badolini, qui le tenait lui-même du directeur de la police judiciaire :

— Bon débarras !

Ce qui confirmait Corentin dans la piètre opinion qu'il s'était forgée de « Monsieur le Président »...

— Tiens ! la voilà, notre Géraldine ! s'exclama joyeusement Aimé Brichot, avec un petit mouvement de menton en direction de la porte du pub. Mais elle n'est pas seule, on dirait...

Boris Corentin tourna la tête... et eut la surprise de voir Géraldine Hébert se diriger vers leur table, en compagnie de Liselotte Faarup, l'assistante de Brigitte Lassalle !

Les deux jeunes femmes se tenaient par la main.

D'un coup, Boris comprit pourquoi, depuis quelques jours, il trouvait leur jeune coéquipière « pas comme d'habitude »...

— Salut, les hommes ! claironna Géraldine, tandis que la Danoise gardait les yeux baissés, un petit sourire gêné flottant sur ses lèvres rose pâle. Boris, tu te souviens de Liselotte, évidemment ? Liselou, je te présente Aimé Brichot, dit Mémé, qui serait le meilleur flic de Paris si Boris Corentin et moi venions à disparaître !

— Merci bien pour le compliment enduit de venin ! ronchonna Brichot, non sans admirer discrètement la silhouette parfaite et le très beau visage de la

grande blonde, qui dépassait Géraldine d'une demi-tête.

— Mémé, je suis heureuse de vous présenter Liselotte Faarup, dont vous avez vu passer le nom dans les rapports qui nous empoisonnent l'existence depuis quatre jours ! ajouta Géraldine, en faisant asseoir la jeune Danoise près d'elle, mais sans lui lâcher la main.

Boris Corentin contemplait sans rien dire les deux jeunes femmes, avec un petit sourire attendri.

Rien qu'à voir le regard d'adoration que la Scandinave posait sur leur coéquipière, il était facile de deviner qu'entre elles deux il ne s'agissait certainement pas d'un simple « plan cul », pour reprendre l'une des expressions colorées de Géraldine. Et il s'en réjouissait pour cette dernière.

— Bon, y a moyen de boire un coup, ici, ou bien ? lança Géraldine, en tournant la tête dans tous les sens.

— C'est un pub, vous savez, l'avertit Aimé Brichot : il faut aller chercher soi-même ses consommations au bar.

— Je m'en occupe, fit Boris en se levant de sa chaise de bois verni. Qui veut quoi ?

— Même chose, répondit laconiquement Brichot. Et vous, Mademoiselle ?

— Je vais prendre comme Géraldine... répondit Liselotte, en rosissant légèrement.

— Attends, Grand Chef, je vais t'aider, fit Géraldine, en bondissant de sa chaise.

— Alors ? Heureuse ? fit Boris Corentin avec un petit sourire, lorsqu'ils furent accoudés au bar.

— Te fous pas de moi... murmura Géraldine, en rougissant. Il y avait un bout de temps qu'un truc pareil ne m'était pas tombé dessus. Ça c'est fait quasiment tout seul, quand je suis allée à l'agence pour essayer de la faire parler, tu te souviens ? On est vraiment tombées dans les bras l'une de l'autre... C'était magique ! Depuis, on ne s'est pratiquement pas quittées, tu imagines ?

— Et tu l'aimes ? demanda très sérieusement Boris, avec des inflexions tendres dans la voix.

— Je ne sais pas... répondit Géraldine sur le même ton, les yeux dans le vague. C'est tellement soudain, tellement...

Ses pommettes se colorèrent légèrement et elle ajouta, d'une voix plus sourde, sans regarder Corentin :

— En tout cas, comme elle va perdre son boulot et qu'elle a peur de ne plus pouvoir payer le loyer de son studio, je lui ai proposé de s'installer à la maison, en attendant qu'elle ait trouvé autre chose...

— Et ?...

— Elle n’a pas dit non...

Géraldine releva enfin la tête et plongea ses grands yeux émeraude dans ceux de Boris, posés sur elle :

— Tu sais quoi, Grand Chef ? Cette histoire me fout un peu la trouille ! Elle est tellement belle, tellement gentille, tellement... J’ai peur de ne pas la mériter, pour dire le truc franchement. Je me dis qu’un de ces jours, elle va se réveiller et se dire qu’elle a rien à foutre avec une fille comme moi...

Boris prit Géraldine par les épaules et appuya doucement ses lèvres sur son front, avant de lui murmurer :

— Tu la mérites, Petit Bonhomme, fais-moi confiance. Tu la mérites tellement que tu vas la garder...

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
TABLE

[1] Les deux héros du Bossu, le roman de Paul Féval, tous deux escrimeurs hors pair.

[2] Alexandrin de Racine, dans sa tragédie *Andromaque*, célèbre en raison de ses allitérations en « s ».